

LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE

Rev. 11610. JUNIMEA

DE IASSY

ET

son Influence sur le Mouvement Intellectuel

EN

ROUMANIE

PAR

Bénédict Kanner

DOCTEUR ÈS-LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS



16/181
**BIBLIOTECA CENTRALĂ
UNIVERSITARĂ
BUCURESTI**

Donatjunea Maioresc



PARIS

BONVALOT-JOUVE, ÉDITEUR

859.09 (Junimea) 15, RUE RACINE, 15

061.23 (498.31 Junimea) 1906

BIBLIOTECA CENTRALĂ UNIVERSITARĂ
BUCURESTI

COTA.....

11610

RC 90/05

1961

D

B.C.U. Bucuresti



C16181

Domnului profesor T. Maiorescu
deosebită stima și considerație
Ios. medieșkaner
Buc. 13/26/17907

A MES CHERS
PARENTS, FRÈRES ET BELLE-SŒUR.

INTRODUCTION

Au début du xix^e siècle, lorsque les Roumains portèrent leurs regards sur la civilisation occidentale, ils furent frappés de sa supériorité et tentèrent d'introduire les formes de cette civilisation ce qui provoqua en Roumanie une vraie révolution dans l'instruction et la culture des lettres.

La littérature roumaine, sans valeur et sans éclat à travers tout le xviii^e siècle, prit alors un nouvel essor, l'émulation fut considérable entre les écrivains et tous s'efforcèrent d'égaler les auteurs étrangers. L'instruction dont ils reconnaissent l'importance ne pouvait, disaient-ils, se développer, s'il n'existant déjà une littérature sérieuse.

Joan Heliade Rădulescu, appelé le Père de la littérature roumaine, encouragea alors les jeunes auteurs sans tenir compte de leur valeur propre. Son exhortation : *Ecrivez jeunes gens, écrivez toujours*, trop suivie eut pour résultat de verser dans la littérature un flot d'écrivains médiocres qui ne pouvaient que retarder le progrès. Chacun croyait faire œuvre de patriote en produisant quelque chose en roumain.

C'est ce patriotisme aussi qui fit rejeter aux *étymologistes* les mots slaves et autres vocables étrangers qui s'étaient introduits dans la langue roumaine. Ils les remplacèrent par des mots dérivés du latin ou des langues romanes formant ainsi une langue factice et presque incompréhensible. Cette élimination des éléments étrangers était la conséquence d'une innovation plus heureuse, nous voulons parler de la substitution des lettres latines aux caractères cyrilliens. La difficulté de cette substitution donna naissance à de nombreux sys-

tèmes orthographiques dont aucun n'a fourni de solution satisfaisante.

Une réaction était nécessaire : elle fut accomplie grâce aux efforts de la société littéraire « Junimea » (la jeunesse) de Iassy qui ouvrit une voie nouvelle à la littérature.

La « Junimea » voulut : *la vérité* dans les œuvres scientifiques, *le beau* dans les œuvres d'art, *l'utile* dans les institutions de l'Etat, à l'encontre de ce qu'elle trouvait dans la littérature et dans les institutions de l'ancienne école. Les écrivains de cette dernière falsifiaient le vrai dans l'histoire et la philologie, sous le fallacieux prétexte de prouver l'origine latine du peuple roumain, ils écrivaient des poésies pleines de déclamations politiques, sans nul souci d'une forme artistique, et où des sentiments feints, des lamentations hypocrites faisaient trop souvent les frais du sujet. La « Junimea » préconisa une conception naturelle, elle recommanda les sujets puisés à la source nationale, elle réclama enfin la forme esthétique de l'art universel.

En ce qui concerne les réformes linguistiques, la « Junimea » avait ses principes nettement déterminés. Tandis que les philologues étymologistes voulaient cristalliser la langue sous une forme immuable, qui la rapprochât de la langue latine, les poètes et les prosateurs de la « Junimea » écrivaient au contraire dans le parler du peuple. Ils montrèrent l'absurdité de vouloir éliminer les mots slaves pour les remplacer par des néologismes incompréhensibles pour la masse et réalisèrent l'émancipation de la langue du joug de la philologie pédante des latinistes.

Mais, pour exercer une action profonde, pour réagir efficacement contre l'état de choses, il fallait avant tout détruire les tendances de l'ancienne direction. La critique était donc indispensable et la « Junimea » l'inaugura d'une manière sérieuse en Roumanie. Ses appréciations sur les productions littéraires ne furent jamais motivées par des considérations patriotiques. Elle se montra constamment impitoyable pour toute œuvre inférieure ; peu lui importait les intentions de l'écrivain ; c'était l'œuvre en elle-même qu'elle jugeait.

Mais la « Junimea », non contente d'attaquer l'état de choses existant, formula des règles qui devaient guider les écrivains, et montra, par l'exemple de ses propres membres, l'orientation que devait prendre le mouvement littéraire.

L'apréte de sa critique engagea la « Junimea » dans des polémiques interminables avec les périodiques du pays et ceux de la Transylvanie ainsi qu'avec les écrivains attaqués qui organisèrent la résistance, principalement à Bucarest. La polémique, qui avait commencé par des attaques personnelles contre les membres de la « Junimea », devint, plus tard, une véritable lutte littéraire, un antagonisme entre les talents de Bucarest et ceux de Iassy. Ces polémiques ne cessèrent guère avant l'époque où la société « Junimea » passa de Iassy à Bucarest. Son triomphe fut alors un fait accompli.

A partir de 1885, c'est-à-dire après la fusion des éléments de Iassy et de Bucarest, la littérature roumaine entra dans une phase nouvelle qui dure encore. Nous ne nous occuperons pas de ce qu'elle devient après 1885, cela sort du cadre de cet ouvrage. D'ailleurs à compter de ce moment la « Junimea » perdit beaucoup de son importance comme société littéraire. Elle commença à s'occuper de politique et c'est d'elle que sortit le parti politique « Junimiste » qui ne tarda pas à s'affirmer, et domina un moment, dans la politique, comme la « Junimea » avait dominé le mouvement littéraire.

A.

L'ANCIENNE DIRECTION.

Physionomie de la Littérature roumaine et du Mouvement intellectuel avant 1860

§ I. — En Roumanie, la langue, la littérature, la vie intellectuelle sous tous ses aspects, l'organisation politique et sociale ont subi successivement les influences slave, grecque, française et, pendant les dernières années, l'influence allemande. Au milieu de tous ces courants dont les deux premiers furent très profonds et dont le caractère a été sensiblement différent de celui des deux autres, ont subsisté, malgré tout, des éléments purement roumains qui soutinrent l'esprit national dans toutes ses tentatives d'émancipation.

Dans la littérature roumaine, depuis ses premières manifestations, c'est-à-dire depuis la deuxième moitié du XVI^e siècle, jusque vers la moitié du XIX^e siècle on distingue quelques grands courants d'un caractère bien défini. Sans nous attarder aux premières productions littéraires, qui sont plus importantes pour l'histoire de la langue que pour celle de la littérature proprement dite, nous tracerons un tableau rapide du mouvement intellectuel et de la civilisation jusqu'à la deuxième moitié du XIX^e siècle. L'étude succincte de cette période permettra, lorsque nous étudierons la nouvelle direction, de nous rendre bien compte du caractère nettement opposé des deux époques : la première précédant 1860, la deuxième depuis cette date.

Dans la première époque on distingue d'abord ce qu'on peut appeler le courant *slave* d'un caractère théologique très prononcé ; les productions de cette période, qui s'étend jusque vers 1711¹, se résument à des traductions des textes religieux ; la poésie n'est repré-

1. Commencement du règne des Phanariotes.

sentée par aucune œuvre ; rien à signaler en dehors des ouvrages en prose. A ce sujet il est intéressant d'attirer l'attention sur le curieux phénomène présenté par la littérature roumaine : la poésie est née après la prose et a évolué plus lentement que celle-ci, alors que partout ailleurs leur naissance et leur développement se sont opérés en sens inverse¹. Vers la fin de cette première époque la littérature roumaine prend un caractère plus original qui se manifeste surtout dans le domaine de l'histoire. Les écrivains religieux et les chroniqueurs, formés aux écoles polonaises et italiennes, sont pour ainsi dire les fondateurs des lettres roumaines. Le prince de Moldavie *Démètre Cantémir* est le plus important dans cette phalange des chroniqueurs².

Le début de la deuxième période coïncide avec l'arrivée au pouvoir des Grecs, qui déterminèrent un courant *hellénique* intense dans toutes les branches de l'activité. On ne peut donc guère parler, à cette date, d'une civilisation roumaine proprement dite. Le mouvement national était entravé par l'influence grecque devenue prépondérante. Les manifestations de l'esprit roumain s'effacent presque entièrement et disparaissent sous l'envahissement des éléments hellènes. La langue roumaine, elle aussi, recule devant la langue grecque qui devient la langue des salons.

Il ne faudrait pas préjuger de là que l'instruction grecque élargit le goût pour les études classiques. La méthode d'enseignement était défectueuse. Les professeurs, dont l'horizon intellectuel était fort restreint, ne faisaient étu-

1. Cf. O. Neuschotz de Iassy, *La poésie roumaine dans la Revue Encyclopédique Larousse*, 5 mars, 1898, p. 201.

2. *Les œuvres du prince Cantémir*, publiées par l'Académie Roumaine, 1872-1901. Les autres chroniqueurs sont : Grégoire Ureche, Udriștea Năsturel, Miron Costin, Nicolas Costin, Radu Popescu, Axentie Uricariul, Eustate Logofătul, Michel Moza, Radu Greceanu, etc. A CONSULTER POUR CETTE ÉPOQUE : Dr I.-G. Sbiera, *Mouvements de la civilisation et de la littérature de 1504-1714*, Czernowitz, 1897 ; — N. Iorga, *Histoire de la littérature religieuse des Roumains jusqu'en 1688*, Bucarest, 1904 ; — N. Iorga, *Histoire de la littérature roumaine au XVIII^e siècle*, Buc., 1901. — A.-V. Gidei, *Etude sur le chroniqueurs moldaves du XVII^e siècle*, Buc., 1898.

dier à leurs élèves que les subtilités de la grammaire grecque¹. La vérité est que leur influence n'a aucunement favorisé le développement de la civilisation roumaine qui est restée stationnaire durant tout le règne des Phanariotes ; ce n'est qu'au moment du réveil national que l'esprit s'ouvrira aux grandes idées du progrès².

Mais si, malgré les efforts d'hellénisation des Phanariotes, la langue grecque n'a pu pénétrer dans les couches profondes du peuple, si, d'autre part, la langue et la littérature nationales se sont trouvées entravées dans leur évolution naturelle, c'est la langue française, parlée par les classes aisées, qui exerça, sur la culture générale, une influence dont les résultats heureux contrastent fortement avec ceux de l'influence grecque, et qui, dans la suite, marquera aussi le point de départ du mouvement national³.

Un milieu tellement hellénisé ne pouvait favoriser le développement de la langue et de la littérature roumaines : néanmoins, le peuple, ne comprenant que le roumain, les hospodars grecs se virent obligés d'autoriser le fonctionnement des écoles élémentaires roumaines pour les pauvres⁴. C'est là un fait caractéristique qui prouve que le peuple avait échappé à l'influence grecque, c'est du peuple que nous verrons partir le *mouvement national* qui fera de la Roumanie ce qu'elle est aujourd'hui.

Les écrivains de ce temps, pour plaire à leurs lecteurs recrutés parmi les classes aisées, copiaient dans leurs

1. Cf. V. A. Ureche, *Histoire des écoles*, Buc., 1892, I, p. 74.

2. N. Iorga soutient que les Phanariotes n'ont pas interrompu la civilisation en Roumanie; Cf. son deuxième volume de *l'Histoire de la litt. roumaine...* 1901 et *La civilisation roumaine sous les Phanariotes*, Buc., 1898.

3. Voir Pomp. Eliade, *De l'influence française sur l'esprit public en Roumanie ; les Origines*, Paris, 1898.

4. Ces écoles se trouvaient dans les antichambres des églises où le chantre apprenait aux élèves les quarante-trois caractères cyrilliens. Dès que l'élève savait lire et écrire il se trouvait être aussi instruit que son maître.

œuvres les auteurs grecs¹. Cette tendance s'affirme surtout chez les chroniqueurs, dont les œuvres, d'une valeur historique assez médiocre, sont d'un intérêt presque nul. Dans ces compilations confuses, sans ombre d'esprit critique, il est bien rare de rencontrer la plus faible lueur de sentiment national. Sans révolte, sans indignation contre la domination étrangère, le joug de celle-ci ne semble guère leur peser ; ils acceptent les faits sans y vouloir rien changer et comme une nécessité inéluctable². — Il faut cependant faire une exception pour Zilot le Roumain qui est le dernier représentant de l'époque ancienne de l'historiographie. Sa *Chronique de la Valachie*, écrite dans un style soigné, entremêlée de prose et vers, est une énergique protestation contre les étrangers³.

Vers la fin du XVIII^e siècle nous assistons à l'aube de la poésie littéraire. Elle n'a aucun caractère lyrique et consiste uniquement en épigrammes et chansons d'amour. Les boyards, auteurs de ces productions poétiques, s'occupaient de littérature par manière de passe-temps ; en composant des vers, ils n'avaient aucune ambition littéraire, et la poésie, interprète de leurs sentiments, était devenue pour eux une sorte de correspondance galante plus raffinée. Quant au caractère de ces œuvres, il participe à la fois du genre érotique grec et moderne et de la poésie populaire roumaine.

Nous avons déjà constaté l'influence hellène comme étant un fait général, nous devons expliquer la présence d'éléments populaires dans la poésie. Parmi les divertissements dont s'accompagnaient les festins de l'aristocratie roumaine, figuraient fréquemment les chants des

1. Voir C. Erbiceanu, *Les Chroniqueurs grecs qui ont écrit sur les Roumains*, Bucarest, 1898.

2. Ces chroniqueurs sont : Le postelnik Dumitache, Le pitar Christache, Denis l'Eclésiarque, Naum Râmniceanu, Jean Canta, Enache Kogălniceanu, etc.

3. *La dernière chronique roumaine de l'époque des Phanariotes* (les événements de 1800 à 1821), avec une *Introduction* de B.-P. Hașdeu, Bucarest, 1884. — *Ecrits inédits de Zilot dans la Revue d'histoire, de philologie et d'archéologie*, III, Buc., p. 58, 65, 331.

läutarii. Ces derniers étaient des ménestrels indigènes, seuls dépositaires des vieilles chansons populaires. Les chansons de *läutarii* se gravent peu à peu dans l'esprit des boyards qui, d'autre part, sont en commerce intime avec les poètes secondaires français du XVIII^e siècle et les poètes érotiques grecs déjà cités. De l'action combinée de ces éléments sortira une poésie d'un caractère nouveau, que l'on a appelée la poésie roumaine littéraire.

Ce mélange hétéroclite fut d'abord peu favorable à cette poésie. Il faudra un certain temps pour que ces éléments soient coordonnés et amalgamés entre eux. Simplement juxtaposés au début, ils formeront, peu à peu, un tout harmonieux, œuvre d'une lente élaboration ; les imitations d'abord confuses de la littérature populaire ont nui pour un certain temps au charme et à la beauté de cette dernière ; mais c'est un fait important à cette époque que le rapprochement de la poésie littéraire et de la poésie populaire, car il est gros de conséquence pour l'avenir de la littérature roumaine et donnera les plus heureux résultats aux siècles suivants.

Durant cette époque de tâtonnement pour la poésie en formation, nous ne devons pas être surpris des maladresses de tout genre qui la remplissent abondamment. Ce n'est pas sans quelque déception que nous y chercherions un lyrisme sincère. Des soupirs répétés, des comparaisons parfois aussi grotesques qu'inattendues ont la prétention de nous intéresser à la douleur et aux souffrances plus ou moins réelles du poète amoureux.

Les seuls poètes de cette époque dignes du nom de lyriques sont : *Iancu Văcărescu* et le logothète *Costache Conaki* bien que leur activité poétique soit loin de s'être confinée dans le domaine du lyrisme, genre où ils ne se sont distingués qu'assez rarement¹. Le second a cultivé principalement la poésie érotique, le premier,

1. Parmi d'autres poètes on peut citer : Enache, Alexandre et Nicolas Văcărescu, Mathieu Millo, Costache Stamate, Alexandre Beldiman, Daniel Scavinski, Alexandre Hrisoverghi. Mentionnons encore G. Lazar (1779-1823) qui vint de Transylvanie pour régénérer l'enseignement.

16181



élargissant son horizon, s'est occupé de théâtre, composant pour la scène des œuvres originales ou traduisant des pièces dramatiques¹.

L'influence du romantisme français a aussi sa part dans la littérature de cette époque. Les jeunes écrivains *Barbu Paris Momuleanu* et *Basile Cărlova* en sont les premiers représentants en Roumanie. Mais ce ne sont là que des manifestations isolées. Le mouvement se généralisera dans la période de 1830-1860 qui subit l'influence du romantisme français².

Au milieu des nombreux courants et des influences multiples que nous venons d'indiquer sommairement, il faut signaler encore à cette époque l'œuvre accomplie par les écrivains populaires, car ils ont relevé le niveau intellectuel du peuple et développé en lui, plus que tous les autres, le sens artistique. Voulant être compris du peuple auquel ils s'adressaient, ils écrivirent leurs œuvres en un style simple et limpide. Par leurs traductions et leurs recueils de sujets agréables, tant en prose qu'en vers, ils ont développé le goût de la lecture et contribuèrent dans une forte mesure à l'instruction et à l'éducation morale³.

§ 2. — Parallèlement à ces courants littéraires, notons encore un mouvement national très net dans les œuvres parues en Transylvanie, mouvement dont l'importance est telle qu'il doit être proclamé comme l'événement prédominant de l'ancienne école. Les écrivains de Transylvanie, promoteurs ou partisans actifs de ce

1. Iancu Văcărescu (1781-1863), ŒUVRES : *Collection de poésies*, 1830 et 1848 ; *Napoléon à Schonbrûn et à Sainte-Hélène* (dramas), 1847 ; *Britannicus*, 2^e édit., 1860 ; *Regul*, 1834. *Le jardinier aveugle*, 1836. A CONSULTER : Odoescu, *Ecrits litt. et hist.*, Bucarest, 1887, t. I. ; — Costache Conaki (1777-1850), ŒUVRES : *Poésies* originales et traduites, 1856 ; *Matilda* (roman), 1844 ; A CONSULTER : Sion, *Revue Contemporaine*, Bucarest, I, p. 14-89 ; *Causeries Littéraires*, Iassy, XXII, 289-307 ; XXXVII, p. 58, 162, 365.

2. Momuleanu (1790-1837) *Vers*, 1822 ; *Les Caractères*, 1825 ; *Poésies*, 1837, 2^e éd. — Cărlova (1809-1831) a publié quelques bonnes poésies ; voir la *Revue Nouvelle*, VI, p. 362.

3. Anton Pann (1794-1837), Ion Barac (1776-1848), Vasile Aron (1770-1842) Ion Budai Delcanu (1750-1830). Le dernier a publié entre autres un poème héroï-comique *Tziganiada*. Voir la *Trompette roumaine*, II, p. 17.

mouvement, ont formé ce qu'on appelle l'*école latiniste ou étymologiste*.

Les Roumains de Transylvanie, en contact direct avec la civilisation de l'occident, se livraient plus que partout ailleurs à l'étude des lettres, spécialement de la philologie et de l'histoire. — C'est grâce à l'essor que prend alors la littérature dans ce pays, que sera possible, en Roumanie, le mouvement intellectuel du XIX^e siècle. Ils ont cru que l'histoire et la philologie, plus que la propagande patriotique des journaux, seraient capables d'accomplir le relèvement national. Le but qu'ils poursuivaient par l'étude de ces deux sciences était de prouver l'origine latine des Roumains ainsi que de leur langue et d'établir irréfutablement la parenté qui unissait ce petit peuple isolé au milieu des races étrangères à la grande famille latine. Ces recherches étymologiques et ethnographiques furent le mérite des écrivains de l'école latiniste de Transylvanie.

Il nous faut remonter à l'époque où les Roumains de la Transylvanie, sous la double pression des Hongrois et des Autrichiens, ont renoncé à la religion grecque et passé, en échange de quelques avantages, au catholicisme, pour retrouver les origines de cette école.

La Transylvanie était tombée aux mains des Autrichiens en 1688. Catholiques et protestants s'y livraient à des luttes acharnées, désireux les uns et les autres de recruter des adeptes parmi les Roumains orthodoxes. Avec le commencement du XVIII^e siècle, le désir d'union avec l'Eglise Romaine s'affirmait de plus en plus et prenait pour ainsi dire plus de consistance chez les Roumains de la Transylvanie ; on les tenta par des promesses innombrables dont la plus séduisante était la fondation d'écoles roumaines. L'archevêque Klein ouvrit vers 1754, au séminaire de Blaj, des cours faits en langue roumaine. Ce fut là un événement important, car c'est de cette école que sortiront les premiers ouvriers de la Renaissance en Roumanie.

En 1766, Marie-Thérèse mit à la disposition des Roumains catholiques deux bourses pour étudier la théologie au collège « Pazamanien » de Vienne. Lorsqu'elle

fonda, en 1774, le séminaire « Sainte-Barbara », elle y fit admettre cinquante élèves roumains convertis au catholicisme. Enfin à Rome même, on crée trois bourses de théologie pour les meilleurs élèves roumains. Dans toutes ces écoles, dirigées par des Jésuites, on prêtait une grande attention à l'étude de la langue latine, dans laquelle on voyait un instrument de propagande catholique.

Les trois principaux représentants de l'école latiniste firent leurs études au séminaire des Jésuites : *Samuel Klein* (Micul), *Georges Šinkaï* et *Pierre Major*¹. Tous les trois avaient été envoyés à Rome, au collège de la *Propaganda fide*, où l'histoire du passé des Roumains les absorbait plus que les études ecclésiastiques réglementaires. L'admiration qui les saisit en face de la « Colonne Trajane » leur ouvrit des perspectives profondes sur le passé glorieux de leurs compatriotes².

L'école latiniste ne découvrit pas à proprement parler l'origine latine du peuple roumain. *Elle ne fit que réveiller* le souvenir de cette origine. En effet, dans les campagnes subsistait une foule de coutumes implantées par les colonies romaines et nous voyons cette origine latine mentionnée sans cesse par les chroniqueurs, qui font remonter à Trajan les débuts de l'histoire roumaine. On trouve mention de cette parenté même dans les chants populaires. Les latinistes n'ont donc fait, à vrai dire, que ressusciter une question ethnologique qui s'était posée depuis longtemps. Mais ils ont eu le mérite de raviver cette question et d'apporter des preuves nouvelles de l'origine latine du peuple roumain.

L'importance de l'école latiniste ou étymologiste est

1. A CONSULTER : I. C. Bianu, *La vie et l'activité de S. Micu-Klein* (1745-1806), Bucarest, 1876. — A. Ilarian-Papiu, *La vie, les œuvres et les idées de G. Šinkaï* (1753-1816), Bucarest, 1869. — At. Marienescu, *La vie et les œuvres de P. Major* (1755-1821), Bucarest, 1883.

2. Le journal *La Transylvanie* publie une liste des Roumains qui ont étudié dans le dit collège (X. 1877, n° 11, p. 123) : *Memorie e Registro degli alumni Propaganda fide*, p. 53, vol. I, Roma.

d'une valeur capitale dans le réveil de la conscience nationale et, après avoir fait des réserves sur les exagérations indiscrettes de leur patriotisme, qui furent l'objet de critiques sérieuses de nos jours, il n'en faut pas moins reconnaître qu'il leur revient incontestablement l'honneur d'avoir substitué les lettres latines aux caractères cyrilliens, d'avoir jeté en Roumanie les bases de l'histoire documentaire et dé la philologie. La réforme de l'alphabet se motivait pour eux par d'excellentes raisons : les lettres latines, disaient-ils, faisaient voir l'origine romaine des mots, origine qui semblait voilée par les caractères cyrilliens. « *Sicut enim in exterminandis e republica literaria Valachorum Cyrillicis characteribus, qui densissimas tenebras Valachicæ linguae offunderunt.* »¹.

La tendance clairement exprimée des latinistes fut d'établir, à tout prix, l'origine latine aussi bien de la langue que du peuple roumain. Klein, Šinkaï et Major soutinrent avec opiniâtreté que les Roumains descendaient directement des Romains, que Trajan, lors de la colonisation de la Dacie, y avait anéanti tous les indigènes. Tout mélange des Romains avec les Daces et avec les autres peuples barbares était devenu dès lors impossible.

Inutile d'insister sur la puérilité de ces exagérations. Il est inadmissible que les Romains eussent eu le projet ridicule de détruire complètement les Daces et qu'ils y eussent réussi, si même ils avaient voulu le faire. D'ailleurs « pour le peuple roumain, comme pour le peuple français, dit Rambaud, c'est sur une vigoureuse souche barbare qu'ont été greffées la colonisation et la civilisation latines, mais pas plus que nous ne pouvons reconstituer la langue que parla Vercingétorix, on n'est arrivé à reconstituer celle de Décébal »². Soutenir qu'aucun des peuples qui ont envahi la Roumanie n'a laissé de traces dans la masse du peu-

1. P. Major, dans la *Præfatio du Lexicon*, Buda, 1825, p. III.

2. A. Rambaud, *Préface à l'Histoire des Roumains de la Dacie-Trajane* par A.-D. Xenopol, Paris, 1896.

ple roumain, c'est commettre une erreur singulière que n'excusent pas les meilleures intentions patriotiques des latinistes : ils ont eu le grand tort de vouloir appuyer leurs théories aventureuses sur des preuves tirées de l'histoire.

Klein dans *De Origine Daco-Romanorum*, Šinkaï dans ses *Chroniques* (Bucarest, 2^e éd., 1886) et principalement Major dans *Histoire des origines des Roumains* (Buda, 1812) soutiennent la thèse favorite de l'école latiniste. L'ouvrage de Major, qui voulait démontrer la continuité des Roumains en Dacie à travers le moyen âge, fut critiqué par Kopitar dans la *Wiener Allgemeine Literatur Zeitung* (1813-1816)¹. Major répondit aux attaques de ce dernier, et nous voyons, pour la première fois dans la littérature roumaine, une critique et une polémique sérieuses².

Si l'on voulait, par l'histoire, démontrer l'origine latine des Roumains, on prétendait de même, par la philologie, prouver la parenté immédiate de la langue roumaine et de la langue latine, sans admettre qu'une langue étrangère soit venue, au cours de plusieurs siècles, exercer sur la première une influence profonde. Quant aux éléments étrangers dont l'infiltration à ce moment même était un fait indéniable, ils étaient pour eux d'une importance infime et pouvaient aisément s'éliminer, sans que la langue s'en ressentît. Partis en guerre contre les mots slaves, qui s'étaient glissés dans la langue roumaine, ils ne tardèrent pas à les en bannir. Mais les vides laissés après l'élimination de ces vocables devaient être comblés. Ils comprirent ce besoin et se mirent à forger des mots nouveaux et étudièrent les vieux manuscrits, pour y trouver des termes purement roumains. Ce retour à la vieille langue eut l'heureux

1. Voir Barth. Kopitars *Kleinere Schriften*, Wien, 1857, p. 230-243; 369-371 (Herausgegeben von Miklosich).

2. Les réponses de Major sont : *Animadversiones in recensionem historię de origine Valachorum in Dacia*, 1814; *Reflexiones in responsum Domini recensentis Viennensis*, 1815; *Contem latio recensionis in Valachicam anticriticam Litterariis Ephemeridibus Viennensibus*.

effet de développer les études philologiques. La grammaire de Klein, dont Šinkaï écrivit la préface¹, marque le point de départ des recherches philologiques sur la langue roumaine. Elle fut publiée en 1780, en latin pour servir aussi aux étrangers. Cette date est une époque importante pour l'histoire de la langue et de la littérature roumaines, car c'est à ce moment que commence à s'éveiller la conscience nationale.

Sinkaï s'occupa le premier de l'alphabet ; ce fut lui qui demanda la suppression des lettres cyrillennes². La substitution des lettres latines aux caractères cyriliens entraîna après elle la question de l'orthographe qui a engendré en Roumanie les nombreux systèmes orthographiques. L'orthographe étymologique des latinistes eut pour conséquence la réforme linguistique ; l'adoption des anciennes formes exhumées des manuscrits roumains, l'expulsion des mots étrangers, la création arbitraire des mots nouveaux a donné naissance à une langue idéale que personne n'a jamais parlée ni écrite. Les latinistes portaient la conviction que le roumain était du latin corrompu, et que, pour le purifier, il fallait revenir aux formes latines primitives, sans tenir compte des progrès faits par une langue, des transformations qu'elle subit sous les influences multiples auxquelles elle est soumise.

Ces théories trouvent leur explication dans les idées des philologues du XVIII^e siècle, qui étaient persuadés que les langues sont une simple invention des hommes et qu'elles peuvent être pétries et refondues au gré des savants. Sans doute, l'initiative personnelle de quelques érudits peut créer une langue, mais elle restera artificielle et purement idéale.

Les latinistes, en voulant faire revivre le latin classi-

1. *Elementa linguae Daco-Romanæ sive Valachicæ*, Composita ab Samuelle Klein de Szad... *Locupletata vero, et in hunc ordinem redacta* a Giorgio G. Šinkay, Windebonnæ, 1780. Voir cette *Préface* dans les *Annales de l'Academie*, II, 1869, p. 86.

2. Voir *Tabella docens modum scribendi valachicæ litteris tam cyrillianis, quam latinis*, dans Ilarian-Papiu, *Trésor des monuments historiques*, Buc., 1862, I, p. 102.

que comme la vraie langue roumaine, mais encore inaltérée et à l'état de pureté parfaite, commettaient une erreur fondamentale. Ils semblaient oublier ou plutôt ignorer que le roumain dérive de la *lingua romana rustica*. Klein et Šinkaï ne l'ont jamais compris ; pour eux c'était la langue classique qui a donné naissance au roumain. Quant à Major il reconnaissait l'existence du *sermo rusticus* à côté du *sermo urbanus*, mais il aboutit aux mêmes conclusions que les deux précédents.

La mesure de leurs exagérations nous est donnée par le fait qu'ils arrivèrent à affirmer que la langue roumaine n'était autre chose que du latin. Qui veut connaître, disait-il, la langue du temps de Trajan n'a qu'à étudier le roumain, car il n'est autre chose que la langue latine, telle que la parlaient les colons roumains, envoyés par Trajan en Dacie.

Ils essayèrent encore de combattre les théories d'Engel et Sulzer¹ (reprises plus tard par Roesler), qui soutenaient que le berceau du peuple roumain se trouvait au Sud du Danube et non pas en Transylvanie.

Pour l'origine latine de la langue roumaine il importait assez peu qu'elle fût née au Nord au Sud du Danube, et, pour prouver cette origine, les latinistes n'avaient pas besoin de s'aventurer dans une discussion pour laquelle ils étaient mal documentés. Mais, s'ils s'acharnèrent sur cette question, c'était pour affirmer que les Roumains, pendant le moyen âge, ont occupé les contrées des deux côtés des Carpathes et que par conséquent ce sont eux les maîtres légitimes de la Transylvanie et non pas les Hongrois venus après eux.

L'œuvre de l'école latiniste eut pour conséquence de favoriser l'influence de la civilisation française en Roumanie⁽²⁾. Le mouvement intellectuel de Transylvanie rapprocha définitivement la Roumanie de la France. Les Roumains, fiers de leur origine latine, commencèrent à

1. Iohan Christian v. Engel, *Geschichte der Moldau und der Walachey*, 2 vol. Halle, 1804. — Franz-Joseph Sulzer. *Geschichte des Transalpinischen Daciens*, 3 vol., Vienne, 1781-1782.

2. Cf. P. Eliade, *op. cit.*, p. 277-318.

considérer la France comme leur sœur aînée et la prirent dès lors comme modèle.

§ 3. — Nous avons insisté un peu longuement sur l'école latiniste parce que ses idées, pénétrant en Roumanie vers 1810, y exercèrent une influence prépondérante¹.

Vers 1821, à la suite d'une révolution, les Grecs furent chassés de la Roumanie et la régénération nationale s'opéra graduellement². Le courant néo-grec affaibli ne tardera pas à disparaître, et, vers 1830, nous voyons commencer une époque nouvelle qui durera environ jusqu'en 1860³ et qui peut être considérée comme l'époque de transition entre l'ancienne et la nouvelle tendance littéraire. Ce qui la caractérise, c'est l'importance que prennent dans les œuvres les idées patriotiques. Mais le patriotisme, qui fut souvent très sincère et qui inspira des œuvres d'une réelle valeur, fut aussi souvent factice et l'on se crut autorisé, en l'invoquant, de faire valoir les productions les plus faibles et les plus déclamatoires.

Beaucoup de jeunes gens furent envoyés à l'étranger, surtout à Paris, où les résultats du mouvement prodigieux de la Révolution Française les fascina. De retour dans leur pays, ils voulurent appliquer les idées qui les avaient frappés, mais ces jeunes hommes n'étant pas assez préparés pour comprendre la civilisation occidentale, ils n'ont rapporté dans leur pays que le vernis de la culture étrangère. Frappés par l'éclat extérieur de cette civilisation, ils n'en purent saisir le caractère intime et leurs efforts, pour introduire en Roumanie la culture et l'état social de l'Occident, restèrent longtemps sans résultats appréciables. C'est que la civilisation occidentale a sa tradition : les institutions ont évolué progressivement,

1. Nous n'avons parlé que des trois latinistes. Les autres comme Molnar, Radu Tempea, Paul Iorgovici et Loga n'ont fait qu'appliquer leurs idées.
A CONSULTER : *La Revue Universitaire*, Buc., I, p. 157-169.

2. A CONSULTER : G.-D. Aricescu, *L'Histoire de la Révolution roumaine de 1821*; Craiova, 1874. — Pour les luttes politiques sous les premiers princes indigènes consulter N. Iorga, *Préface* au X^e vol. de la collection E. de Hurmuzake (1763-1844), Bucarest, 1897, p. 1-88.

3. C'est la troisième époque de la littérature roumaine antérieure à 1860.

l'activité littéraire et scientifique supposent un long développement qui est l'œuvre de plusieurs siècles, et ne peuvent s'imiter avec succès par la simple introduction de formes extérieures.

Quant à la littérature de cette époque elle nous semble née par la force des circonstances, par le besoin d'affirmer l'origine latine du peuple roumain et de se faire connaître à l'étranger. L'originalité manque pendant cette période, c'est l'imitation et la traduction qui soutiennent en grande partie la littérature que transformera profondément l'influence du romantisme français. Un esprit nouveau s'introduira dans la poésie, qui ne sera pas sans contribuer à la régénération littéraire.

La lutte engagée pour introduire dans la langue littéraire les éléments populaires de la langue parlée est un trait caractéristique de cette époque¹; mais chez les continuateurs des latinistes persiste la tendance exprimée à modifier et à épurer la langue par des vocables forgés sans aucun esprit critique.

Nous sommes donc en pleine époque d'activité littéraire et scientifique. Tous les écrivains sont unanimes à reconnaître que la langue telle qu'elle est ne pourrait accomplir la régénération intellectuelle. De là résulte la tentative des uns, voulant l'enrichir par des mots empruntés au latin, au français ou à l'italien, des autres, qui pensaient la vivifier à l'aide d'expressions et de mots tirés du parler populaire. Ces derniers ont triomphé, mais beaucoup plus tard. N'était-il tout naturel que la langue populaire sortît victorieuse puisque c'était la langue parlée; elle était connue et les ouvrages écrits dans cette langue pouvaient être lus et appréciés par le public, tandis que la langue des latinistes, incompréhensible pour tout autre qu'un lettré, était parfaitement impropre pour les œuvres de vulgarisation.

Pendant cette époque tout le monde discute, tout

1. Cf. Edg. Quinet, *Les Roumains, Œuvres complètes*, VI, Paris, 1857, p. 52 : « Les écrivains ne trouvant aucun livre, aucun modèle à suivre, sont obligés d'aller recueillir de la bouche même du peuple les éléments qu'eux-mêmes ont oubliés à moitié dans le commerce des nations policiées ».

le monde fait de la politique et de la littérature. C'est une période des plus agitées : on vient de l'étranger, on y va, on réalise des changements et on essaie une organisation. Tout cela se ressent dans la littérature qui commence à devenir une littérature d'imagination et de poésie¹ mais qui est sans méthode à cause du niveau intellectuel peu élevé de l'époque.

La régénération nationale et la préparation d'un mouvement littéraire s'accomplissent par les écoles, par les théâtres et par les journaux. Leur fondation en Roumanie est étroitement liée à l'activité de *Jean Heliade Rădulescu* en Valachie et de *Georges Asaki* en Moldavie². Les divers genres littéraires dans lesquels ils ont déployé leur activité sont précisément la cause de la faiblesse de la majeure partie de leurs œuvres. Esprits pénétrants, ils ont compris ce qui manquait au peuple roumain : si la jeunesse devait être élevée par les écoles, pour lesquelles ils écrivirent de nombreux manuels didactiques, il fallait éclairer, à son tour, le grand public, par les journaux, par le théâtre et par la littérature. Un théâtre fut fondé et les bases du journalisme en Roumanie furent jetées³. Heliade et Asaki ont déterminé un mouvement littéraire assez intense. La célèbre exhortation d'Heliade : « Ecrivez jeunes gens, écrivez toujours », versa dans la littérature un flot d'écrivains sans valeur. Parmi ces écrivains faibles on peut néanmoins signaler quelques hommes qui contribuèrent au progrès des idées en Roumanie.

La littérature russe influe sur le pays par suite du contrat forcé entre les Roumains et les Russes. Cette influence exercée par les écrivains Pouchkin, Crilof, Karamzim et Autioch-Cantémir laissera des traces dans les écrits de *Costake Negrucci* et de *Michel Cogălniceanu*. Ils réunirent leurs efforts à ceux d'*Alexandre*

1. Cf. N. Iorga, *Le Semeur* (*Semănătorul*), Buc., III, 433.

2. RADULESCU HELIADE (1802-1872); G. ASAKI (1788-1871). Voir Gh. Adamescu, *Histoire de la langue et de la littérature roumaines*, 3^e éd. Buc., p. 336-339, la bibliographie complète des œuvres d'Heliade et Asaki.

3. En Valachie, *Le Courrier Roumain* (10 avril 1829-1848); en Moldavie, *L'Abeille Roumaine* (1^{er} juin 1829-1848).

Russo pour réclamer une critique sévère des écrivains médiocres et surtout pour déterminer le rapprochement de la langue littéraire avec la langue populaire et celle des chroniques. Leur prose d'une pureté remarquable bannit les néologismes ; ils ont eu le mérite de lutter contre les latinistes : comprenant le ridicule de leurs réformes ils ont voulu réprimer leurs tendances funestes pour la langue¹.

L'histoire n'est plus une simple énumération de faits, elle est documentée, appuyée sur des recherches et sur l'étude des institutions du passé, mais elle est encore loin de l'histoire véritable. *Nicolas Bălcescu*², *August Treb. Laurian* et *Michel Cogălniceanu* ont préparé pour les historiens à venir une grande abondance de matériaux. L'œuvre capitale de Cogălniceanu est la publication des *Chroniques roumaines* (1852, 2^e édit., 1872) qui avec les *Poésies populaires* (1852 ; 2^e éd., 1867) d'Alexandri ont rajeuni la littérature. Les deux recueils ont servi comme modèles utiles aux écrivains nationaux, ils y trouvèrent une langue pure et sans néologismes à l'encontre de la langue des latinistes étouffée par les vocabulaires étrangers.

La poésie ne manque pas de représentants mais elle n'a pas encore un caractère entièrement roumain. Chez les poètes de cette époque les notes enfantines des écri-

1. C. Negruzy (1808-1868). A CONSULTER : Alexandri, *Introduction aux écrits de N.* dans la *Colonne Trajane*, III, p. 135. *Oeuvres complètes* de C. Negruzy, Buc., 1872-1873; I. *Les Péchés de la jeunesse*; II. *Poésies*; III. *Théâtre*. — M. Čogălniceanu (1817-1891); A CONSULTER : P.-V. Haneş dans la *Viața Nouă*, Buc., I, p. 32, 154; C. Erbiceanu, *Courtes notices biographiques*, Buc., 1891. — A. Russo (1817-1859). A CONSULTER : P.-V. Haneş, *Une page ignorée de la littérature roumaine*, Buc., 1901 (*Nouvelle Revue Roumaine*, Buc., T. I, p. 487, T. II, p. 181, 219, 260).

Nicolas Filimon (œuvres : *Ciacoi vechi și noi*, Bucarest, 1890) peut être mis à côté des précurseurs de la critique. Citons encore les écrivains : G. Negri, Aricescu, Aristia, C. Bălcescu, Stamati, etc.

2. N. Bălcescu (1819-1852). A CONSULTER : Gr. Tocilescu, *La vie, le temps et les œuvres de Bălcescu*, dans la *Colonne Trajane*, VII, p. 49 et suiv., Odobescu, *Ecrits litt. et hist.*, Buc., 1887, I, p. 489-502. OEVRES : *Histoire des Roumains sous Michel le brave*, Buc., 1887 (édit. de l'Académie); *La force armée et l'art militaire*, 1844; *Magazine historique pour la Dacie* (en collaboration avec Laurian) 1845-1848, 5 vol., etc.

vains lyriques du siècle précédent ont disparu, mais en tout cas ils préparent le terrain pour la vraie poésie.

La traduction des œuvres russes, spécialement des fables de Crilof (et La Fontaine), font l'activité de Alexandre Donici¹. Le poète transylvain André Mureşianu² a composé des poésies patriotiques au nombre desquelles se trouve celle qui est devenue la « marche nationale » des Roumains. Le romantisme français est représenté par Démétrius Bolintineanu et Grégoire Alexandrescu³, tous deux dignes de la renommée de leurs maîtres. Le dernier écrivit des méditations et des fables qui sont les meilleures parues jusqu'en 1860. Dans ses fables on retrouve l'influence de La Fontaine et dans les autres écrits celle de Lamartine, de Boileau et de Victor Hugo⁴.

Pour l'intelligence de ce qui suivra nous avons cru nécessaire d'insister sur la littérature jusqu'en 1860. Sans trop critiquer les œuvres de cette époque il faut admirer l'effort tenté pour provoquer dans le pays un mouvement littéraire.

Après la Révolution de 1848, la littérature est en progrès ; imitée ou originale, soumise à l'influence française,

1. A. Donici. A CONSULTER : R. Ionescu, *Revue Roumaine*, 1862, p. 130.
G. Sion, dans les *Annales de l'Académie*, III, 1870, p. 51, ŒUVRES : *Fables roumaines* (Donici, Asaki, Alexandrescu) recueillies par G. Petruini, Iassy. *Les Tziganes*, Bucarest, 1837.

2. Mureşianu (1816-1863) A CONSULTER : J. Rațiu, *La vie et les œuvres de Mureşianu*, Blaj, 1900. ŒUVRES : *Poésies de Mureşianu*, Cronstadt, 1862 (2^e éd. 1881) ; *Les nuits de Young*, 1864 ; *L'image de la mauvaise éducation*, Cronstadt, 1848, etc. .

3. Bolintineanu (1826-1872). A CONSULTER : G. Popescu, *La vie et les œuvres de B.*, Buc., 1876 ; *La Revue Idéaliste*, Buc. III (juillet 1905), p. 3-10. ŒUVRES : Collection publiée sous le titre : *Poésies, collection arrangée par l'auteur même*, Préface de G. Sion, Buc., 1877 ; T.-I : LES LÉGENDES HISTORIQUES, LES FLEURS DU BOSPHORE, CONTES ; T. II : LES MACÉDOINES, RÊVERIES, VARIA. Pour les autres ouvrages voir Adamescu, *Hist. de la litt. roumaine*, Buc., III^e éd., p. 341, 342. — Grégoire Alexandrescu (1812-1885). A CONSULTER, I. Găvănescu, *Les Méditations d'Alexandrescu*, Buc., 1895 ; *La Revue Nouvelle*, 1888, p. 172 ; *La Colonne Trajane*, I, n° 10, 12, 13, IV, p. 116. Œuvres complètes, Bucarest, 1894.

4. Cf. Pomp. Eliade, *Grégoire Alexandrescu et ses maîtres français* dans la *Revue des Deux-Mondes*, Paris, 1904, p. 871-904.

russe ou allemande n'importe. L'essentiel est qu'il existe une littérature, un mouvement intellectuel et un public qui s'y intéresse : c'est toujours un pas en avant.

Dans l'avant-propos de son histoire de la littérature française un critique moderne dit que « la littérature est destinée à nous fournir un plaisir, mais un plaisir intellectuel attaché au jeu de nos facultés intellectuelles, et dont ces facultés sortent fortifiées, assouplies, enrichies. Et ainsi la littérature est un instrument de culture intérieure ; voilà son véritable office »¹.

La littérature roumaine, antérieure à 1860, pouvait-elle être un instrument de culture pour la jeunesse instruite du temps ? La réaction qui s'organisa contre cette littérature et surtout contre les écrivains médiocres, le fait même qu'on essaya de lui donner une nouvelle direction, nous est une réponse. La jeunesse voulait avoir quelque chose de plus sérieux et ce désir la détermine à réagir dans la mesure de ses forces contre l'état de choses actuel. Elle était surtout frappée de voir que les vrais talents restaient ignorés, tandis que les médiocrités, objets d'un respect immérité, étaient comblées de louanges.

Pleins d'aprétré dans leurs attaques contre les ridicules prétentions des écrivains, les partisans de la nouvelle école littéraire unirent leurs efforts pour hâter l'œuvre de la réaction.

La société *Junimea* de Iassy eut sa part dans cette réaction.

1. Lanson, *Hist. de la littérature française*, Avant-propos, p. VIII, Paris, 1903.

B.

LA NOUVELLE DIRECTION.

LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE « JUNIMEA »

I

Considérations générales

§ 1. — On ne saurait assez insister sur la liaison étroite qui existe entre le mouvement littéraire et les événements politiques en Roumanie. D'un côté, la littérature éveille les esprits et les prépare à accepter les changements politiques; de l'autre, nous constatons que la situation gouvernementale d'une époque permet le développement de la littérature ou le paralyse. Si l'on considère l'évolution des idées en Roumanie jusque vers 1870, on est étonné de sa rapidité et des rapports de la politique et de la littérature.

La majeure partie des personnes remarquables dans la littérature furent en même temps l'âme des mouvements politiques. Un esprit de patriotisme parfois exagéré dominait leur activité littéraire et politique. Ils voulurent faire de la Roumanie, libérée vers 1821 des Phanariotes, un Etat semblable à ceux de l'Europe occidentale, et sans tenir compte de l'éducation, des aptitudes du peuple roumain, sans se préoccuper s'il était ou non préparé à recevoir les réformes, ils les introduisirent, avec l'intention, louable en soi, d'améliorer le sort du peuple et la situation politique du pays. Les écrivains de ce temps eurent le tort de disperser leurs efforts de sorte que leurs écrits, à quelques exceptions près, manquent de valeur. Les esprits assez puissants pour embrasser simultanément et avec une égale aptitude plusieurs branches de l'activité humaine sont en somme une exception. Ils ont rêvé, ces patriotes,

une Roumanie semblable à la France, mais il n'était point en leur pouvoir de lui donner une littérature de même valeur que la littérature française.

Entre 1821 et 1866, la Roumanie réalisa avec une hâte excessive toutes les réformes des Etats occidentaux. Il est difficile de tracer le tableau exact de cette époque. Les Roumains se trouvent pour la première fois en contact avec la civilisation européenne qui les a fascinés par son éclat. C'est l'époque de transition de l'ancienne Roumanie à la nouvelle et, comme toute époque de transition, elle a les défauts de l'ancien régime à côté des qualités du nouveau. La caractéristique de cette période c'est la crainte de rester attachés à l'ancien régime et celle de trop favoriser le nouveau, c'est l'incertitude à se prononcer pour l'une ou pour l'autre des manifestations de la civilisation occidentale.

La régénération sociale accomplie précipitamment, les réformes politiques introduites avec une hâte fébrile, les libertés accordées trop tôt ne purent faire goûter que trente ans plus tard les bienfaits de la civilisation. Le brusque changement dans le gouvernement ne permit pas d'assurer la stabilité des réformes en voie d'accomplissement. Le peuple se trouva soudainement engagé dans les luttes et les partis politiques sans y avoir été préparé. En 1870 le nouvel ordre de choses était déjà affermi en Roumanie, et l'on commençait à sentir partout les avantages de la civilisation occidentale, mais le prince Charles, frappé de l'hésitation persistante du peuple, écrit dans une lettre : « Ce malheureux pays se trouve passer sans transition d'un régime despotique à une constitution tellement libérale qu'aucun peuple ne possède la pareille en Europe. »¹.

Durant quelques années l'organisation sociale de la Roumanie fut profondément transformée et modifiée. Mais en même temps que le pays traversait cette période d'agitation politique et sociale on vit poindre l'aurore d'une renaissance littéraire.

1. *Allgemeine Augsburger Zeitung*, 1870, 10-22 décembre. Cité d'après G.-M. Lahovary, *Histoire d'une fiction*, Bucarest, 1897, p. 15.

En 1859, par la double élection du prince Alexandre I Cuza¹ fut réalisée l'union des Principautés Roumaines. Bucarest devenu capitale de la Roumanie, la seconde ville, Iassy (capitale de la Moldavie) perdit de son importance. Par la force des choses, Bucarest devint le centre politique du pays. Tandis que Iassy, de plus en plus calme, se transforma en une ville de province silencieuse et paisible. Mais Iassy fut le foyer le plus actif de la vie littéraire et scientifique en Roumanie. Cette ville resta jusque vers 1885 un centre de culture intellectuelle ; les esprits, absorbés ailleurs par les agitations politiques, pouvaient s'y adonner, en tout repos, aux études. Il ne faudrait néanmoins pas croire que pendant ce temps la vie littéraire languissait à Bucarest, mais entre 1860 et 1880 Iassy l'emporte de beaucoup au point de vue intellectuel. Cette ville, par suite de son éloignement du théâtre des luttes politiques est à l'abri des influences étrangères qui, à Bucarest, se font sentir toujours fortement ; et ces influences deviennent plus sensibles encore après l'abdication d'Alexandre Cuza (1866), au moment où les liens qui unissent la Roumanie à l'étranger se resserrent, par l'avènement au trône du prince Charles de Hohenzollern. Iassy gardera en littérature un caractère plus roumain, plus national ; à Bucarest, au contraire, malgré l'ostentation dont font parade les patriotes et les nationalistes, la littérature sera trop servilement imitée de l'étranger et la capitale de la Roumanie nous apparaîtra souvent comme le refuge du pédantisme, surtout en ce qui concerne l'étude de la langue nationale.

Il nous semble utile d'indiquer en quelques lignes sous quel aspect se présentait à cette époque le mouvement littéraire et intellectuel.

Le public qui désirait se mettre au courant de l'activité politique ou littéraire ne pouvait y parvenir que par l'intermédiaire des publications connues, mais il se voyait souvent déçu dans son attente.

1. Il fut d'abord élu en Moldavie (5 janvier) et immédiatement après en Valachie (24 janvier). Il avait l'appui de Napoléon III.

En littérature on remarquait bien quelques esprits distingués et pleins de talent, mais ils étaient noyés, pour ainsi dire, dans la foule des écrivains médiocres. Ces derniers avaient pris l'habitude de s'encenser mutuellement dans les revues littéraires et les feuilles quotidiennes qu'ils inondaient de leurs faibles productions, les regardant comme de véritables chefs-d'œuvre. Chacun d'eux se hissant à tour de rôle sur un piédestal de gloire, tous se considéraient comme les dignes émules des plus grands penseurs étrangers. Les critiques de ces journaux ne voyaient que des perfections dans tous les ouvrages qu'ils publiaient. Il serait antipatriotique, disaient les nationalistes de naguère, de nous critiquer, de nous insulter les uns les autres, de déconsidérer nos ouvrages : chaque Roumain fait ce qu'il peut, et ce qu'il fait doit être bien reçu¹. Un pareil procédé ne pouvait que nuire à la littérature naissante. Si ces ouvrages ont quelque importance dans l'histoire de la littérature roumaine parce qu'ils marquent un progrès dans l'évolution des idées, il serait exagéré de vouloir leur attribuer une grande valeur ou de chercher à découvrir dans ces écrivains des émules des grands génies étrangers².

Si tel était le caractère des revues littéraires, nous en découvrions un tout opposé dans les journaux politiques : par suite de la liberté de la presse, de nombreux journaux quotidiens fondés par des hommes politiques commencèrent à discuter les réformes sociales. Le public ne pouvait plus rester indifférent au mouvement politique du pays ; on avait déjà fait tant de changements et de modifications, on en prévoyait encore tant d'autres que le peuple, nullement préparé, se vit dans l'obligation de lire assidûment les gazettes afin de suivre le cours de ces réformes introduites non pour répondre à des besoins exprimés, mais plutôt pour les créer.

1. Cf. G. Panu. *La Semaine*, Bucarest, n° 48, p. 612. *Souvenirs de la « Junimea » de Iassy*.

2. C'est ainsi que V.-A. Ureche compara Văcărescu avec Goethe. Voir *L'assemblée nationale*. Buc., 8 juin 1869, cf. Maiorescu, *Critiques*, I, 1892, p. 223.

Tandis que les revues maniaient mutuellement l'enceensoir, les journaux entretenaient des polémiques dont la politique était absente, car cette polémique consistait en personnalités : on examinait la vie des hommes en vue, dans leurs détails les plus intimes. De cette façon, au rôle d'adversaires en matière d'idées s'ajoutait encore celui d'ennemis dans la véritable acceptation du mot¹. Les journaux politiques n'eurent jamais le rôle qu'ils ont dans d'autres pays où ils discutent consciencieusement des thèmes politiques bien définis contribuant ainsi à répandre des connaissances précises dans le public. La Roumanie manquant de rédacteurs instruits et intègres, une jeunesse aussi dépourvue de scrupules que de principes dirigea ces journaux. Inclinant tantôt dans une direction, tantôt dans une autre, ces feuilles étaient remplies d'articles peu faits pour donner au peuple une haute conception de la politique et des politiciens et le peuple ne comprit ni leurs idées, ni leurs discours et ne sut jamais distinguer les vrais patriotes progressistes des patriotes rétrogrades.

L'influence de ces journaux ainsi que celle des revues littéraires était nulle sur le peuple roumain qui, ne trouvant rien qui pût satisfaire sa curiosité, de fatigue, en abandonnait bien vite la lecture.

§ 2. — Parmi les jeunes gens qui avaient fait leur éducation à l'étranger, et spécialement en Allemagne, se trouvait Tite Maiorescu² qui, avec Basile Pogor, eut l'heureuse idée de fonder, à Iassy, une société ayant pour but de faire des conférences populaires. Bientôt les jeunes gens d'esprit distingué de la ville se groupèrent autour de Maiorescu qui, par son instruction supérieure, devint rapidement le chef respecté et écouté de tous. En 1864, trois conférenciers sont annoncés : P.-P. Carp, Tite Maiorescu et Basile Pogor. La société littéraire *Junimea* (la Jeunesse) est dès lors fondée³.

1. Cf. Maiorescu, *Critiques*, I, Bucarest, 1892, p. 210.

2. Ancien ministre de l'Instruction publique. Actuellement professeur de philosophie à l'Université de Bucarest.

3. Cf. J. Negrucci, *Fondation de la Junimea*, dans les *Causeries littéraires*, Bucarest, XXV, p. 866.

Au début, la société ne comptait que peu de membres et même dans la suite, leur nombre ne s'accrut guère¹, mais toutes les provinces habitées par des Roumains s'y trouvaient représentées : Transylvanie, Bukovine, Bessarabie, Macédoine, Moldavie, Valachie².

La plupart des membres de la « Junimea » possédaient une instruction supérieure : profonds connaisseurs de la philosophie et de l'esthétique allemandes, ils s'efforcèrent d'élever le niveau intellectuel du peuple par des conférences populaires et cherchèrent à faire naître un nouveau courant littéraire. Les esprits progressistes de Iassy reconnurent bientôt l'importance de ces tentatives et le cercle s'agrandit de jour en jour.

Les membres de la « Junimea » appartenant à la génération de la seconde moitié du XIX^e siècle furent moins surpris par l'éclat de la civilisation occidentale : leur nature plus calme leur permit de se l'assimiler plus complètement. On commence à repousser les formes vides et l'imitation sèche pour les remplacer par un fond de valeur devant produire des effets durables et utiles au développement ultérieur du peuple roumain. La « Junimea » comprit qu'on ne pouvait réaliser ce progrès sans entreprendre une lutte contre les anciennes formes et elle n'hésita point à les attaquer avec énergie. De cette lutte, l'ancienne direction devait sortir vaincue.

Sans statuts, sans président, c'est-à-dire sans organisation prédéterminée, la « Junimea » avait pour devise : *Entre qui veut, reste qui peut*³. Chacun pouvait être membre de la société, s'il assistait régulièrement aux réunions, s'il se sentait assez instruit pour prendre part aux débats littéraires, assez armé de patience pour supporter les railleries et surtout assez constant pour suivre jusqu'au bout les discussions contradictoires.

1. En 1867, il n'y avait que vingt membres pour fêter l'anniversaire. En 1881 ils étaient une cinquantaine.

2. Cf. G. Panu. *La Semaine*, Buc., n° 17, p. 120.

3. *Ibid.*, n° 27, p. 285. — Cf. aussi J. Negrucci, *Souvenirs de la Junimea*, dans *Hommage à Maiorescu*, Buc., 1900, p. 1.

Les séances avaient lieu une fois par semaine dans les salons des membres les plus marquants : Carp, Maiorescu, Negrucci, Pogor, etc. Le charme de ces réunions résidait dans l'entrain et l'ironie, la variété et l'intérêt des questions discutées. On y lisait les œuvres littéraires, prose ou vers, destinées à paraître dans la revue les *Causeries littéraires (Con vorbirile literare)*, on raillait l'emphase et le vide des phrases des orateurs, on y contait des anecdotes pleines de malicieuses allusions mais la politique ne se mêlait point à ces divertissements littéraires¹.

Le plus souvent on discutait sérieusement, et, en émettant des théories, on essayait de trouver des solutions aux grands problèmes littéraires, esthétiques, etc. Pendant les premières années de ces réunions intimes, dit Maiorescu, on lut avec constance presque toutes les œuvres de la littérature roumaine ; et ces lectures suggéraient les discussions, les observations, les critiques et les projets de réformes ; on étudiait la langue et l'écriture². Les discussions étaient vivement menées par les chefs Negrucci, Pogor, Carp, et surtout par Maiorescu qui, en plus, écoutait attentivement les interlocuteurs. « Un désordre agréable et spirituel régnait durant les séances de la « Junimea » ; chacun pouvait exprimer ce qui lui plaisait, et le ton dogmatique n'était employé que dans les discussions, dans les questions d'esthétique et de critique, autrement, liberté complète. »³. Au milieu même d'une discussion sérieuse, sur la valeur d'une œuvre littéraire, personne ne se gênait pour faire de l'esprit. Le mot piquant, l'anecdote amusante l'emportaient souvent, car on vit des discussions ou une lecture s'interrompre pour faire place à la plaisanterie. De même qu'un mot d'esprit rendait une situation littéraire presque aussi nettement qu'une réflexion judicieuse, une anecdote pouvait également faire condamner

1. Cf. J. Negrucci, *op. cit. Souvenirs de la Junimea*, p. 2. C'est plus tard que la « Junimea » commencera une politique militante.

2. Cf. Maiorescu, *Critiques*, 2^e édit., t. II, p. 337.

3. Panu, *La Semaine*, n° 12, p. 44.

l'œuvre sur laquelle on ergotait. Nous pouvons affirmer avec Negrucci que « rarement on vit une société faire si gaiement des choses si graves »¹. En un mot : véritable salon littéraire où l'on causait de tout, mais surtout de littérature.

Au début, on n'était pas complètement d'accord, car parmi les membres les uns inclinaient vers l'école allemande, les autres vers l'école française : mais bientôt l'entente se fit car tous avaient les mêmes lectures. Il suffisait qu'un nouvel écrivain fût signalé pour que la société en éveil cherchât aussitôt à le connaître². Plus tard, une revue officielle publia tous les travaux lus préalablement dans les séances de la société et ces productions n'étaient admises que lorsqu'elles remplissaient des conditions nettement déterminées³. Une attention minutieuse présidait à l'examen des manuscrits et, après lecture de l'ouvrage, si on le jugeait digne de paraître dans la revue, venait la discussion de la forme et du fond, l'analyse de chaque strophe, de chaque paragraphe⁴. Il était admis que l'auteur doit garder le silence, car il avait donné son opinion dans son œuvre. S'il acceptait les observations, il faisait la modification dans le sens donné avant de livrer son ouvrage à la publicité⁵. Ce procédé avait l'avantage d'écartier les œuvres faibles et de corriger les défauts de celles qui présentaient des qualités réelles. La prose était discutée pour le fond et non pour la forme considérée comme essentielle seulement pour la poésie. Les membres de la « Junimea » se complétaient les uns les autres et nous trouvons exacte l'affirmation de son chef que « les esprits les plus disparates ont pu se rencontrer et s'animer à ce contact »⁶. Les questions les

1. J. Negrucci, *op. cit.*, p. 19. — Cf. Panu, *La Semaine*, n° 12, p. 44.

2. Cf. Panu, n° 17, p. 123 ; — Negrucci, ouvrage cité, p. 15. En 1872-1873 par exemple : Spencer, Darwin, Drapper, A. Comte, Schopenhauer, etc.

3. Par exemple, pour la poésie, les conditions esthétiques fixées par Maiorescu, *Causeurs littéraires*, Iassy, 1867, I, p. 1.

4. Cf. Panu, *La Semaine*, n° 11, p. 27, 28. — Negrucci, *op. cit.*, p. 6.

5. Negrucci, *op. cit.*, p. 6.

6. Maiorescu, *Critiques*, II, Bucarest, 1892, p. 338.

plus diverses étaient agitées dans les réunions : avec un égal intérêt on parlait de la philosophie de Basile Conta, de ses « Théories métaphysiques », on s'intéressait à ses études sur « l'Ondulation universelle », aux « Principes d'esthétique » ou aux « Aphorismes » de Maiorescu ; Carp, Panu, Xenopol, Lambrior n'étaient pas moins goûtés, on passait ainsi « du grave au doux, du plaisant au sévère », des « épigrammes » sombres de Bodnărescu aux « poésies » philosophiques d'Eminescu ou aux « pastels » sereins d'Alexandri. Les pièces de théâtre, les études historiques et les articles philologiques plisaient moins dans les séances de lecture, car outre qu'ils étaient trop longs, les membres n'avaient pas tous la compétence suffisante pour suivre par exemple les discussions historiques de Xenopol et de Panu et moins encore pour juger des travaux philologiques, pour l'exactitude desquels on s'en remettait aux connaissances des auteurs¹. Parfois on écoutait le début d'une semblable étude pour que la « Junimea » pût se rendre compte de quelle manière l'auteur traite la question, de l'esprit et de la tendance de l'ouvrage².

Les membres de la « Junimea », presque tous partisans de l'art pour l'art, dégageaient de leurs discussions littéraires ce qu'il y avait d'artistique. Ces jugements et ces discussions ont contribué à préparer les bases de la critique littéraire qui, en Roumanie, apparaît pour la première fois avec la « Junimea »³. C'est là leur principal titre de gloire à côté de la lutte qu'ils soutinrent contre les latinistes pour assurer le triomphe de la langue populaire, et ces deux faits importants nous autorisent

1. Cf. Negrucci, *op. cit.*, p. 12 et 13.

2. Panu, *La Semaine*, n° 65, p. 124.

3. Ovide Densusianu, dans un article *Une légende littéraire* (*la Vie Nouvelle*, Buc., 1905, p. 313-327) conteste que le commencement de la critique s'est fait avec la « Junimea ». Que notre illustre professeur nous pardonne, mais il nous est impossible d'accepter ses vues. Russo, Cogălniceanu et C. Negrucci n'ont fait que demander une critique sévère (Cf. ci-dessus, p. 27, 28). — Ibrăileanu G. est de la même opinion. Voir *De Kogălniceanu à Maiorescu* dans la *Vie Roumaine*, Iassy, 1906, n° 2, p. 250-261 (*L'Evolution de l'esprit critique*).

sent à affirmer que la « Junimea » représente, dans la littérature roumaine, un courant sorti de la nécessité même du développement de l'esprit roumain 1.

1. Cf. M. Dragomirescu, *La théorie élémentaire de la poésie*, Bucarest, 1902. Introduction, p. 5.

II

Les Conférences populaires

§ I. — La société « Junimea » avait l'intention de créer à Iassy un centre d'activité scientifique et littéraire¹. Elle décida de faire des conférences, considérant ce moyen comme capable d'élever le niveau intellectuel. C'est pour la première fois en Roumanie qu'un groupe de jeunes gens prend l'initiative de se mettre en contact avec le public pour lui parler et l'instruire.

Les établissements d'instruction ne pouvaient remplir une pareille mission, car ceux qui les dirigeaient pensaient que l'instruction n'est pas faite pour tout le monde. Les deux Universités de Iassy et Bucarest avaient la conviction que leur rôle se bornait à former des professeurs et des avocats, jamais elles ne contribuèrent dans une mesure quelconque à relever le niveau intellectuel du peuple. Les écoles supérieures semblaient n'avoir pour tâche que de préparer l'étudiant à passer ses examens, mais on ne faisait rien pour agrandir l'horizon de ses connaissances. Quelle pouvait être l'influence de semblables leçons sur le grand public ?

En Roumanie, où l'initiative individuelle faisait alors totalement défaut, on attendait que l'Etat s'occupât également par des dispositions spéciales de l'instruction de la masse ; or l'Etat, qui avait déjà décrété l'instruction primaire, secondaire et supérieure gratuite, ne pouvait plus fonder de nouvelles écoles pour les adultes. Il était impossible aussi que l'enseignement secondaire assurât

1. Cf. *Causeries littéraires*, I, Iassy, p. 12.

la délicate mission d'instruire le peuple¹. Le progrès semblait encore empêché par l'incertitude et par la confusion qui régnait dans les esprits à la suite des réformes introduites précipitamment. Le peuple était complètement dérouté par ce bouleversement dans la situation intérieure. Mais le groupe des jeunes de Iassy comprit qu'on ne pouvait plus écarter les réformes et songea au moins à instruire le peuple par des conférences qui devaient le préparer à la vie nouvelle.

Ces conférences, inaugurées par Maiorescu, furent le point de départ de la fondation de la société littéraire « Junimea »².

Les conférences suivies par les classes aisées de Iassy se faisaient dans une grande salle de l'Université. On voulait tirer profit des sujets exposés et répandre chez le public de claires notions sur les conditions de la civilisation des peuples. On avait pris la décision habile de varier les sujets chaque année, afin que la culture pût être envisagée à tous les points de vue³. Ces conférences furent importantes, le public nombreux qui y assistait prouva qu'elles répondraient à un besoin. Nous ne pouvons que regretter leur suppression, car « l'Athénée Roumain » de Bucarest, renommé autrefois par ses conférences de valeur, nous semble ne plus répondre à son but. Les cours publics des Universités ne sont pas encore à même d'exercer une influence appréciable sur la grande masse du public, car les uns réclament, pour être suivis avec fruit, des connaissances spéciales et les autres sont trop techniques, de plus il n'existe en Roumanie que peu d'écoles libres et moins encore d'universités populaires.

1. On n'enseignait même pas la langue roumaine à cette époque.

2. Cf. Negrucci, *op. cit.* — T. L. Maiorescu, ŒUVRES : *Einiges Philosophische in gemeinfasslicher Form*. Berlin, 1861 ; *Dissertation sur la langue latine (L'Annuaire du gymnase de Iassy, 1862-1863 ; Sur l'écriture de la langue roumaine, 1866 ; La Poésie roumaine, Iassy, 1867 ; Critiques, Bucarest, 1874 ; Critiques, 3 vol. Bucarest, 1892-1893 ; Discours parlementaires, Bucarest, 1897-1899-1900. La Logique (4^e éd.), Bucarest, 1894 ; etc. etc.*

3. Cf. *Caus. lit.*, Iassy, V, p. 68.

Les conférences de la « Junimea » avaient bien pour but de vulgariser les questions les plus importantes, mais nous verrons que les conférenciers ne se souciaient pas toujours de se mettre au niveau de leur auditoire.

§ 2. — De nombreuses séances de la société furent consacrées au choix et à la discussion des questions destinées à être développées en public. Jamais les sujets n'étaient disparates ; une idée fondamentale servait de base à une série de sujets s'enchaînant les uns aux autres et concourant tous à démontrer la même idée. « L'unité du sujet, soutenait Maiorescu, est utile pour le public, car on lui présente dans un système bien coordonné un cycle dans lequel la même idée se retrouve sous les formes multiples de l'activité humaine, gravant dans les cerveaux des notions exactes sur les phénomènes sociaux, moraux et physiques. »¹. En général les conférences de la « Junimea » traitaient de questions se rapportant à la vie de l'humanité, problèmes d'un intérêt toujours nouveau et dont la solution fait sans cesse l'objet de nos recherches. Les sujets étaient répartis entre quelques conférenciers, qui tout en ayant la plus grande latitude dans le développement ne devaient cependant pas s'éloigner du cadre général de la question. Maiorescu d'abord, et plus tard Pogor, Negruzzì ou Xenopol faisaient l'aperçu théorique du sujet général.

Nous citerons quelques-uns des sujets traités, non pour en montrer la valeur incontestable, mais pour donner une idée de l'esprit régnant à la « Junimea » :

En 1863 Maiorescu parla de *La famille dans l'Etat et dans la Société*, de *L'Importance de l'Esthétique dans l'Education*, des *Tempéraments*, de la *Volonté* et du *Caractère*, *La mémoire et la fantaisie*, *La volonté et l'intelligence*, *Le talent et le génie*.

Au programme de la deuxième année figurent : *L'individualité du peuple et le cosmopolitisme*², *L'âme et le cœur*, *La religion dans le peuple*, etc., par Maio-

1. G. Panu, *La Semaine* n° 17, p. 122.

2. Cette conférence valut à la « Junimea » d'être accusée de cosmopolitisme bien que le conférencier s'en soit déclaré l'adversaire.

rescu ; *L'influence de la Révolution française sur les idées modernes* par B. Pogor ; *Trois Césars* (César, Charlemagne et Napoléon) par P.-P. Carp ;

A partir de l'année 1866 les sujets des conférences devaient former un tout¹ :

IV^e année, *Les livres de l'humanité*² ;

VIII^e année, *Les éléments de l'éducation*³ ;

IX^e année, *La lutte de l'homme avec la nature*⁴ ;

X^e année, *Les éléments nationaux*⁵ ;

XI^e année, *Les influences consécutives sur le peuple roumain*⁶ ;

XIII^e année, *Les systèmes métaphysiques*⁷ ;

XIV^e année, *Le réveil national au commencement du XIX^e siècle*⁸ ; etc.

En dépit des intentions de quelques membres de la société « Junimea » de répandre l'instruction dans le peuple, de vulgariser la science, il faut reconnaître que les résultats ne furent pas très brillants. Nous en trouvons la cause dans la manière même dont se faisaient les conférences. La plupart des orateurs ne se préoccupaient nullement d'adapter les conférences au niveau de l'intelligence de leurs auditeurs, elles n'étaient pas exposées sous une forme simple, mais bien sous une forme

1. « Les conférences populaires ont un programme formant un ensemble à la différence des discours que tiennent les membres de la société littéraire de Bucarest ». *Caus. lit.*, I, p. 13.

2. *Le Pentateuque* ; *l'Iliade* ; *K'hiagur* (Bouddha) ; les *Pandectes* ; les *Drames de Shakespeare* ; *La Bible protestante* ; *L'Encyclopédie* ; *Faust* (Goethe) ; *La Critique de la raison pure* (Kant).

3. Les cinq sens ; la famille ; la religion ; l'élément esthétique ; la nationalité ; les jeux ; l'école ; la vie pratique.

4. Le feu ; l'arme et l'outil ; la charrue ; l'habitation ; le navire ; l'écriture ; l'art ; la morale et la science.

5. L'origine et le caractère de la langue roumaine ; les arts plastiques ; la langue des chroniqueurs et la langue d'aujourd'hui ; la poésie populaire, l'étude de l'histoire ; le théâtre.

6. Les Byzantins ; les Slavons ; les Turcs ; les Polonais ; les Phanariotes ; les Autrichiens ; les Français ; les Allemands.

7. Le Fétichisme ; le Polythéisme ; le Panthéisme ; le Monothéisme ; le Criticisme ; le Matérialisme.

8. La direction historique ; Législation ; l'Enseignement ; la Littérature ; le Mouvement politique ; l'Etat économique ; le Journalisme, l'Armée.

savante qui supposait un public possédant déjà une certaine instruction ; elles s'adressaient à l'aristocratie intellectuelle de Iassy, en sorte que les conférences de la « Junimea », créées pour l'instruction du peuple, manquaient leur but. « Bien que ces conférences eussent été nommées populaires, écrit Panu, ancien membre de la « Junimea », elles n'avaient rien de populaire, ni comme exposition, ni comme public. Elles étaient suivies par tout ce que la société de Iassy comptait de choisi et de distingué. » Le reste du public étaient des professeurs, des prêtres, des étudiants de l'Université ou des élèves des lycées. Le faste même avec lequel le conférencier était introduit, le cérémonial et la tenue impeccable de l'orateur étaient, non seulement un usage, mais presque un rit et ne faisaient que rendre plus aristocratiques ces conférences qui firent peu d'adeptes à Iassy. On respectait l'usage même pour la disposition de la conférence et personne n'eût osé toucher à la tradition. On devait débuter par une comparaison flatteuse pour l'auditoire et terminer par une péroration non moins agréable au public.

Le public cessa bientôt d'assister à ces conférences qu'il suivait avec peine et comprenait rarement. L'auditoire se composait alors des classes aisées de Iassy. Les dames les plus élégantes de cette ville y occupaient la moitié de la salle, car la mode était venue d'aller, le dimanche après midi, aux conférences de Maiorescu, Carp, Negrucci, Pogor, etc. ; cela faisait ensuite l'objet des conversations dans les salons¹.

1. Cf. Panu. *La Semaine*, n° 4, p. 58 ; n° 5, p. 75 ; n° 18, p. 140, 141, 142 ; n° 46, p. 582.

III

Les « Causeries littéraires » revue de la « Junimea »

§ 1. — La « Junimea » comptait en 1867 environ quatre années d'existence ; les conférences populaires, les écrits de Maiorescu et des autres membres de la société avaient contribué à la faire connaître. Il lui manquait toutefois, pour exercer une influence plus considérable et compléter son programme, un organe de publicité qui répandit ses idées et ses opinions sur la littérature, en même temps qu'il servirait à publier ses essais littéraires destinés à donner aux lettres une nouvelle et salutaire impulsion. Cette revue, qui existe encore aujourd'hui, fut fondée sous le nom de *Convorbiriile literare* (les Causeries littéraires). « Sa mission était, affirme Iorga, de mettre à leur place les ambitions olympiques mais impuissantes, de désillusionner les quelques lecteurs du pays à leur égard et d'inaugurer une ère intellectuelle d'honnêteté, de sériosité dans la pensée, de modération dans la forme »¹.

La « Junimea » a tenté, dans les limites du possible, de soutenir ses idées dans les *Causeries littéraires* par des exemples concluants et irréfutables. Son but était d'introduire l'esprit scientifique dans les études, de faire des recherches sur l'ancien droit roumain et les parties obscures et délicates de l'histoire nationale², en même

1. N. Iorga. *Opinions sincères*, Bucarest, 1898, p. 160.

2. Il faut le dire dès maintenant : La « Junimea » fut faible en histoire. L'Œuvre de A.-D. Xenopol est postérieure à la « Junimea » de Iassy.

temps qu'elle voulait recueillir dans sa revue les œuvres dispersées de la littérature populaire et répandre, à l'aide de son organe, des idées sur l'état économique et social du pays. D'autre part elle encourageait les études de géologie, de géographie ainsi que les recherches sur la faune et la flore des deux principautés.

Quand, en 1867, les membres de la « Junimea » se furent décidés à publier les œuvres littéraires et scientifiques lues dans leur cercle, aucune des publications existantes ne put accepter leurs conditions. La revue devait, en effet, adopter l'orthographe de la société et publier exclusivement les travaux lus, critiqués et corrigés dans ses réunions. Ces travaux étaient nombreux car, en dehors des productions des membres, on en lisait, dans les assemblées, d'autres envoyées par les collaborateurs étrangers à la société. Assez souvent, les œuvres de ces derniers donnaient lieu à des remarques plaisantes, ce qui rendait très gaie l'atmosphère du cénacle. La *Correspondance* de la revue, faite par Jacques Negruzzi, répondait à ces écrivains improvisés avec une verve ironique et une phrase incisive, et les renvoyait souvent à un métier leur convenant mieux que la littérature. Le style mordant et spirituel de cette « petite correspondance » exaspérait les auteurs et soulevait des flots de haine contre les *Causeries littéraires*¹.

La tranquillité étant assurée en Roumanie par le nouveau régime politique², le moment semblait favorable pour donner un nouvel essor à la littérature. La « Junimea » le comprit. Toutefois pour exercer une influence salutaire sur l'opinion publique, il fallait que la nouvelle revue accordât une place importante à la critique. C'était même sa principale raison d'exister. Par son organe la « Junimea » croyait combler une

A Bucarest par contre, on s'occupait davantage des recherches historiques : B.-P. Hasdeu et Gr. Tocilescu avaient déjà publié des travaux remarquables sur l'histoire roumaine.

1. Cf. Panu, *La Semaine*, n° 50, p. 26.

2. L'avènement, au trône de Roumanie, de Charles de Hohenzollern, 1866.

lacune dans le mouvement littéraire du pays¹. Ses fondateurs, Maiorescu, Carp, imprimèrent dès le début à la revue le caractère éminemment critique de leur esprit, tandis que Negrucci se cantonnait dans des productions originales².

Les premiers numéros des *Causeries littéraires* ne permettent pas de préjuger du rôle que cette revue jouera dans la suite. A l'exception de quelques articles de critique, elle ne contenait que des œuvres littéraires de peu d'originalité et les conceptions supérieures y manquent totalement. Cependant elle présente aux lecteurs quelque chose de nouveau : des traductions de langues autres que le français qui intéressent par la nouveauté même. Plus tard la valeur des travaux publiés est incontestable. Elle est due au talent des auteurs pourvus d'une culture solide et au soin apporté dans la révision et l'analyse de chaque œuvre avant sa publication. Chaque idée devait être rendue dans ses moindres nuances par la forme qui en était l'expression la plus parfaite. Ce n'était point là chose facile, non que la langue roumaine ne disposât de formes propres à exprimer les sentiments les plus délicats et les plus variés, mais elles étaient comme condamnées par le pédantisme des écrivains s'acharnant à remplacer les mots d'origine slave par des néologismes ou des latinismes exagérés alourdissant l'expression. Les collaborateurs des *Causeries littéraires* se sont efforcés de trouver les termes les plus adéquats à la pensée, et n'ont pas hésité à emprunter à la langue populaire le vocable qui rendait le mieux leur pensée et qui avait de plus l'avantage d'être compris de tous. C'est là leur supériorité sur les autres écrivains qui manquaient de justes proportions entre le fond et la forme, répétaient souvent le même mot ou multipliaient les synonymes, ce qui trop souvent rendait leurs phrases traînantes.

1. Cf. Maiorescu, *Observations polémiques*, *Caus. litt.*, III, p. 193 ; *Critiques*, 1874, p. 275.

2. Cf. Panu. *La Semaine*, n° 43, p. 534.

§ 2. — L'article-programme de la première livraison des *Causeries littéraires* nous présente cette revue comme une œuvre entreprise sur le désir des esprits cultivés de Iassy et de la société « Junimea ». Elle avait pour but « de répandre et reproduire tout ce qui entre dans le cercle des occupations littéraires et scientifiques, de donner des comptes rendus sur l'activité et les productions des sociétés littéraires, spécialement celles de Iassy, et d'opérer un rapprochement entre les écrivains roumains » ¹.

Les *Causeries littéraires* se sont toujours efforcées de respecter ce programme et ont cherché à renouveler la littérature par des compositions originales et de bonnes traductions. Elles encouragèrent les écrivains de valeur qui voulaient collaborer à la revue et combattirent les auteurs médiocres par des critiques acerbes et par la satire ². Elles ont cru de leur devoir de répandre la vérité, de nous apprendre à nous connaître nous ainsi que notre passé. Auparavant des études semblables avaient déjà été entreprises, mais la manière dont elles avaient été faites, les inexactitudes, la vérité dénaturée par un excès de patriotisme, étaient tout l'opposé de la méthode qu'on aurait dû suivre. C'est pourquoi les *Causeries littéraires* voulurent réagir contre cet état de choses : La « Junimea » opéra cette réaction et favorisa la création d'un courant plus scientifique. « Quelques jeunes écrivains, expliquait plus tard Maiorescu, se sont rencontrés dans la croyance que, pour l'honneur du bon sens et dans l'intérêt de notre jeunesse, il serait temps de rétablir la mesure des choses et c'est pourquoi lors de la création des *Causeries littéraires* ils ont essayé, soit par des esquisses humoristiques, soit par des explications théoriques, de répandre une opinion plus sérieuse sur la littérature roumaine. Pour nous, le patriotisme ne pouvait être identifié à l'imperfection, et un travail faible ne méritait pas de louanges par le simple fait qu'il est roumain. » ³.

1. *Caus. lit.*, Iassy, I, p. 1.

2. Jacques Negrucci était le rédacteur responsable de la revue.

3. Maiorescu. *Critiques*, Buc., 1874, p. 297.

Grâce à leurs justes et sévères critiques les *Causeries littéraires* purent bientôt s'attribuer la gloire d'avoir éloigné du journalisme roumain la plaie des éloges réciproques. Les journaux et revues : *La Trompette des Carpathes*, *La Fédération*, *La Famille*, *La Transylvanie*, *Les Archives pour la philologie et l'histoire*, *Trajan*, etc., de Transylvanie et plus tard les feuilles de Bucarest soutinrent aussi l'effort commencé par les *Causeries littéraires* et ce fut en Roumanie l'origine de la critique sérieuse et le commencement d'un salutaire mouvement dans la littérature.

La critique des *Causeries littéraires* était incisive, avec l'intention clairement exprimée de contraindre les écrivains à reconnaître leurs fautes et de les engager à changer leur manière d'écrire. La revue de la « Junimea » favorisait aussi les autres revues littéraires bien rédigées et ce fut elle qui, la première, publia régulièrement des indications bibliographiques. Enfin ayant constaté le manque de livres didactiques, d'œuvres littéraires et scientifiques, les *Causeries littéraires*, qui possédaient des ateliers de typographie, adressèrent un appel aux écrivains roumains pour leur faciliter l'impression des manuscrits qui, après lecture, seraient jugés dignes de publication par la société¹.

Jusqu'en 1872-1873 les *Causeries littéraires* furent la première revue en Roumanie qui eût paru pendant cinq ou six ans consécutifs. Malgré le but de la revue nettement déterminé, et bien qu'on voulût respecter strictement les principes posés par Maiorescu nous devons cependant constater que les écrivains dont elle publia les œuvres ne suivirent pas tous la voie tracée par le « maître ». Beaucoup s'en écartèrent et suivirent les anciens errements, faisant abstraction des exigences de la « Junimea ». Les collaborateurs habituels de la revue ne se sont éloignés que rarement des principes fixés lors de la fondation, mais certains ouvrages dus à des collaborateurs accidentels sont tout à fait inférieurs.

1. Cet appel fut publié à la fin de chaque livraison de la revue et dans la *Gazette de Iassy*, 1867.

Si l'on veut se rendre compte de l'orientation de la revue, on ne doit pas la chercher dans les œuvres de ces derniers, mais seulement dans celles des rédacteurs attitrés. D'ailleurs les *Causeries littéraires* ont maintes fois refusé de publier des ouvrages d'une certaine valeur, mais non conformes à l'esprit de la « Junimea ». La *Correspondance* dont nous avons déjà parlé, parfois si piquante, nous prouve que Negruzzi refusa l'insertion de nombreux manuscrits. Mais on publiait aussi des travaux qui n'étaient pas lus à la « Junimea » ou qui furent trouvés faibles¹. S'il fallait, pour s'affirmer, qu'une nouvelle école attendît les productions géniales, elle courrait grand risque d'attendre longtemps. Les *Causeries littéraires* s'en aperçurent.

De toute manière l'apparition des *Causeries littéraires* marque le début d'une nouvelle direction : car ce n'est pas le grand nombre des écrivains et encore moins celui des revues qui confirment un mouvement littéraire, mais seulement lorsque paraissent des travaux, qui autant par leur forme que par leur essence peuvent réveiller l'enthousiasme de ceux qui s'occupent de littérature. Supposons l'existence de l'enthousiasme pour une idée, il est évident qu'elle sera contre-balancée par une idée contraire venant d'un groupe opposé qui critiquera les travaux du premier en lui déniant toute valeur artistique. Le grand public qui doit en tirer tout le profit se partagera bientôt en deux camps. La lutte sera d'autant plus passionnante que les écrivains sauront défendre plus vivement leurs opinions. C'est ce que firent les *Causeries littéraires*, elles soutinrent énergiquement la lutte et donnèrent naissance à un nouveau courant littéraire qui exerça une profonde influence sur le public².

1. Cf. Panu, *La Semaine*, n° 27, p. 284.

2. Pendant quelques années les *Causeries littéraires* ne firent pas leurs frais à cause du nombre restreint des lecteurs, car la revue s'était fait beaucoup d'ennemis. La société « Junimea » allouait une subvention à la revue qui plus tard se suffit à elle-même et donna même des bénéfices. Cf. Panu, *La Semaine*, n° 27, p. 284.

IV

Sur l'influence allemande

§ I. — L'arrivée au trône de Roumanie du prince Charles de Hohenzollern fut un événement décisif dans la vie du peuple roumain, destiné à exercer une influence capitale sur son avenir¹. L'organisation politique et sociale entre dans une nouvelle phase : les regards des hommes d'Etat chargés des destinées de la nation se dirigèrent désormais non seulement vers la France, mais aussi vers l'Allemagne qu'on s'efforcera d'imiter au point de vue économique et industriel. Aussi fatallement arrivera-t-on à subir dans la littérature l'influence allemande, et la prédominance française qui jusque-là s'était établie sans conteste commence bientôt à être contre-balancée par un courant germanique. — On voit volontiers, dans ces tendances à suivre la civilisation allemande, une sorte de réaction contre les idées de la Grande Révolution, car lorsque les intellectuels roumains constatèrent que les résultats de la Révolution de 1848 avaient été déplorables pour la Roumanie, ils tournèrent leurs regards vers l'Allemagne considérée alors comme le pays de l'évolution lente à l'encontre de la France, patrie des révolutions².

Notre travail ne nous permet pas de juger définitivement l'influence allemande en Roumanie ainsi que les

1. Les Moldaves étaient mécontents de l'abdication de Cuza, la tradition de Iassy étant de n'admettre que des princes indigènes. Un prétendant au trône, Nicolas Rosnovanu, essaya même un mouvement révolutionnaire qui, en 1866 (le 3 avril) finit par une bagarre dans la rue. Les habitants de Iassy considéraient la « Junimea » comme antipatriotique, vu son inclination pour un prince étranger.

2. Cf. H. Sanielevici. *Essais critiques*. Buc., 1903, p. 18, 163-164.

résultats sociaux ou politiques qui en découlèrent. A l'heure actuelle cette influence n'a pas cessé de s'exercer, mais l'esprit roumain commence à s'assimiler sérieusement les éléments empruntés à la civilisation germanique et à leur donner une forme originale. On ne tend plus, en effet, à prendre aux civilisations étrangères que les principes de progrès et non plus les formes extérieures. Ce résultat est dû à l'instruction solide de la jeunesse ; la Roumanie marche dans la voie du progrès, rejetant avec une clairvoyance opiniâtre toutes les innovations qui ne sont pas assimilables à la nature de son peuple.

C'est un fait universel que les littératures puisent souvent la source de leur vie dans l'imitation, qu'elles s'inspirent réciproquement et parfois même exercent l'une sur l'autre une influence assez profonde ; il est donc tout naturel que la littérature roumaine, qui n'avait pas encore une originalité bien marquée, ait subi l'ascendant des lettres allemandes, au moment où elle entrait en contact, soit par la politique, soit par d'autres voies avec l'Allemagne et la culture allemande. La France qui avait favorisé la renaissance de la Roumanie par ses idées généreuses de liberté et d'indépendance est maintenant reléguée au second plan par l'Allemagne qui prête à la Roumanie déjà formée ses idées critiques et philosophiques.

Il est bien difficile pour un contemporain de juger sans parti pris les événements de son temps et cette difficulté s'augmente encore en littérature où l'on risque de se laisser entraîner par ses propres sympathies. Nous sommes encore trop proche de cette influence allemande qui se manifeste encore de nos jours pour en apprécier toute l'importance. Nous nous bornerons donc à en étudier les résultats littéraires en ce qui concerne la société « Junimea » pendant son séjour à Iassy.

Ce fut surtout de 1850 à 1870 que la culture française exerça une action prédominante sur les écrivains roumains. A partir de cette date¹ un courant plus intense

1. Pendant la guerre entre la France et l'Allemagne, les Roumains mani-

allemand se dessine dans la littérature, mais surtout en philologie et en histoire¹. En résumé, on peut dire que l'influence allemande s'exerce sur les ouvrages scientifiques, ou bien que les œuvres littéraires, proprement dites, s'inspirent du goût et des tendances françaises.

§ 2. — La société « Junimea » et le groupe des écrivains des *Causeries littéraires* étaient un facteur important pour renforcer l'influence allemande, mais la société roumaine sympathisait encore pour la culture française. Certains d'entre les membres de la « Junimea » ayant fait leur éducation en Allemagne n'avaient d'autre préoccupation que de faire connaître les chefs-d'œuvre allemands et d'établir la supériorité de cette littérature sur celle de la France, de l'Italie ou de l'Espagne dont s'étaient inspirés les auteurs publiés avant 1860. Il y eut de vives discussions à ce sujet : Maiorescu se voyait obligé de reconnaître les beautés des littératures néo-latines tandis que les autres restaient intransigeants. Pour P.-P. Carp, par exemple, si l'on en croit l'affirmation de Gh. Panu, il n'y avait que les littératures allemande et anglaise shakespearienne qui eussent de la valeur. Parmi les membres de la « Junimea » A. Naum et Etienne Vărgolici soutenaient avec fougue et de chaleureux arguments la supériorité de la littérature française, et d'autres proclamaient leur admiration pour les vers de Corneille et de Racine, luttant vaillamment contre la tendance allemande et opposant leurs

festèrent leurs sympathies pour la France. La politique allemande n'était pas aimée en Roumanie. A Iassy on tenta une révolution pour fonder une république à l'instar de la France. Le prince Charles très prudent fit arrêter les révoltés qui furent acquittés. La veille de l'acquittement le bruit de la trahison de Bazaine se répandit, Metz était tombé. Ce fut un deuil pour la Roumanie. A Bucarest le peuple ne permit pas à la colonie allemande de fêter par un banquet le succès de son pays. La police ne put empêcher la foule de pénétrer dans la salle du banquet et de disperser les convives. Cet acte affligea beaucoup le prince Charles.

1. C'est en philologie par les travaux de Timotei Cipariu et A.-T. Laurian qu'elle se manifeste particulièrement ; mais ces deux auteurs, partisans de l'Ecole allemande, n'en copieront que les défauts.

bonnes traductions des poètes français aux traductions d'auteurs allemands¹.

Il semble donc que la « Junimea » personnifie la lutte entre les deux influences qui s'affaiblissent ainsi réciproquement. C'est alors que nous constatons le triomphe de la littérature nationale roumaine qui, avec la société, devient prépondérante, grâce aux efforts des hommes éminents qui la componaient, comme Basile Alexandri, T. Maiorescu, Slavici, Michel Eminescu, Nicu Gane, Creangă, Vărgolici, A.-D. Xenopol, Jacques Negruzzi, etc.

Nous avons constaté comment le romantisme français avait agi sur la poésie roumaine qui s'était relevée avec Cărlova, Mumuleanu, Mureşianu, Boliac, Bolintineanu, Alexandrescu, mais ces œuvres n'avaient point d'originalité, car les écrivains se contentaient d'imiter servilement les modèles français. Loin de nous la pensée de nier la nécessité de l'imitation en certains cas, car c'est grâce à elle que l'esprit humain parcourt rapidement les degrés de la culture atteinte par une autre société au prix d'efforts séculaires. Mais une copie servile détruit l'originalité, enchaîne et paralyse l'esprit dont elle gâte la spontanéité, les impressions se communiquent à lui à travers le prisme des tempéraments étrangers. Pour être féconde en résultats, l'imitation doit être une assimilation, une intussusception. Ce qui s'imitent ce sont: les procédés de composition, les expressions, par la pénétration du génie et par la sensibilité même de l'auteur imité; ce qu'il faut saisir, c'est son idée. Une imitation intelligente refait, change, développe et adapte une idée au milieu où elle est appelée à vivre. La langue aussi est susceptible de se modifier, et, la valeur d'un bon écrivain, qui veut rendre sensibles les objets qu'il dépeint, s'affirme dans l'expression la plus adéquate à la pensée, dans la manière dont il sait trouver le terme propre à rendre cette pensée, et dans la création des mots assez heureux pour pénétrer dans la langue, car toute introduction d'idées nouvelles réclame aussi une forme concrète pour les exprimer.

1. Cf. Panu, *La Semaine*, no 47, p. 596-597.

Les écrivains de la « Junimea » qui s'inspirèrent de la littérature allemande — cette inspiration ne peut être contestée — surent garder une certaine personnalité et restèrent fidèles au génie roumain ; c'est ce qui fit juger l'ascendant des lettres allemandes comme plus favorable à la littérature roumaine que le courant français¹. On en tira cette conclusion erronée que la culture allemande est supérieure à la culture française et l'on proclama l'infériorité de cette dernière ; or il ne fallait pas oublier que les imitateurs de la France n'étaient pas suffisamment préparés pour la comprendre, ils en reproduisaient la surface seule. Quoi qu'il en soit nous devons beaucoup à ce pays : « J'estime, dit Pompiliu Eliade, que les Français sont nos grands maîtres en matière de clarté, d'esprit, d'ordre et de bonne humeur intellectuelle. »². D'ailleurs nous pensons que l'association de la poésie populaire roumaine au mouvement français a rendu possible la pénétration allemande actuelle. C'est après avoir vécu dans une atmosphère imprégnée de culture française que les écrivains profitèrent avec succès de la littérature de Goethe sans porter atteinte à leur caractère propre.

Il n'est pas exact de dire, comme on l'a répété, que la France ait fléchi devant l'Allemagne en Roumanie, ces deux influences sont encore en lutte. Toutes deux seront vaincues par la littérature populaire qui doit être la source inspiratrice de tous les écrivains, car la littérature nationale est revêtue d'un caractère que ne saurait atteindre désormais aucune influence étrangère.

Toutefois la sympathie de la « Junimea » pour les lettres allemandes lui valut les reproches des patriotes qui considéraient son attitude comme antiroumaine. La

1. Maiorescu favorisait l'influence allemande. Son cours à l'Université de Iassy roulait sur la métaphysique de Schopenhauer ; il publia aussi en traduction les *Aphorismes* de ce dernier. Bientôt Schopenhauer fut mêlé dans toutes les disputes politiques des adversaires de la « Junimea ». Cf. Panu, *La Semaine*, n° 11, p. 29.

2. P. Eliade, *Causeries littéraires*. Bucarest, 1903, premier volume, p. viii.

littérature allemande rencontra donc, pour pénétrer dans le pays, des obstacles que n'avaient pas connus la littérature française ; elle eut à combattre un courant formé par les nationalistes qui donnèrent à cette lutte un caractère politique quand un prince de Hohenzollern monta sur le trône. L'audace des *Causeries littéraires* de continuer dans la voie commencée fut considérée comme un défi à l'opinion publique de Iassy et bientôt elles furent désignées sous le nom de *Gazette à sympathies allemandes*¹ et attaquées sans trêve par la politique opposée à la « Junimea ».

Un fait qui nous paraît coïncider avec les débuts de l'influence germanique — nous ne saurions affirmer qu'il est dû à cette influence — c'est que les écrivains se bornent désormais à un seul genre, à peu d'exceptions près. Quand l'écrivain, à moins que ce ne soit un génie, s'essaie de divers côtés c'est qu'il ne se sent pas de capacités déterminées. Les collaborateurs des *Cause-ries littéraires*, à part quelques talents, ne se sont manifestés que dans un seul genre. Ils s'y attachaient, parvenaient à la longue à le maîtriser et enfin s'y créaient une spécialité.

1. Cf. Panu. *La Semaine*, n° 47, p. 598.

V

La « Junimea » et les Nationalistes

§ 1. — L'instruction vraiment supérieure de la majeure partie des membres de la « Junimea », leur manière de traiter avec dédain les faibles productions de la littérature antérieure à 1860, leurs railleries, les conférences populaires qui mettaient, pour ainsi dire, une auréole de gloire au front des jeunes conférenciers, le succès des publications des *Causeries littéraires* provoquèrent contre la nouvelle société la haine des méchants écrivains et faux savants.

Ne pouvant espérer établir leur réputation par leurs œuvres qui étaient loin d'égaler les productions de la « Junimea » ils se couvrirent du manteau protecteur du patriotisme et du nationalisme. Mais la société ne voulut tenir aucun compte d'un chauvinisme en vertu duquel les auteurs se permettaient la publication d'œuvres dénuées de toute forme artistique.

Les nationalistes prirent l'habitude de proclamer chef-d'œuvre tout ouvrage dans lequel l'auteur exaltait la patrie et le sacraient alors grand écrivain. Existait-il, en dehors du patriotisme qu'ils réclamaient, d'autres conditions d'art et de vérité pour mériter le nom de chef-d'œuvre? c'est ce qu'ils ne se demandaient même pas.

La « Junimea », contre laquelle on fit pleuvoir tant d'invectives, accueillait ces productions ultrapatriotiques avec réserve et les condamnait parfois avec une sévérité inflexible. Le chauvinisme ardent qui circulait dans ces œuvres était la seule flamme qui les animât,

car les qualités esthétiques leur manquaient totalement. Les « Junimistes » se déclarèrent ouvertement contre ces écrivains et voulurent au moins soustraire la jeunesse à leur influence néfaste. Ils combattirent ces mensonges nationaux et déclarèrent hautement que les tendances patriotiques ne suppléent jamais à l'art.

La nouvelle société résolut donc de lutter sans trêve contre les ignorants, qui, se trouvant très nombreux, croyaient être très forts. Elle s'opposa avec véhémence à ce « qu'on changeât l'erreur en vérité, le fanatisme en humanité et le despotisme en école littéraire » ¹. La « Junimea » a bien compris le péril qu'il y a de cacher le manque d'idées sous le masque du patriotisme : « Est-ce qu'il existe un nationalisme de la science, se demande Maiorescu, capable de faire de l'erreur une vérité, quand cette erreur provient d'un Roumain ? » ². Non, certes, et de là critiques et moqueries pour forcer les revues et les journaux piqués au vif à remédier une bonne fois à cet état de choses. Ces attaques engagèrent la société dans des polémiques interminables auxquelles elle répondait quand elles étaient sérieuses, mais dès que la discussion s'engageait sur le terrain patriotique, elle gardait le silence. Ce procédé attira bientôt à la société dans tout le pays et surtout à Bucarest de nombreux ennemis ³.

La caractéristique de la « Junimea » dans cette lutte est le mépris de l'ignorance, le dédain des formes creuses et le persiflage du banal. La moquerie et la raillerie étaient presque permanentes aux réunions de la « Junimea », elles s'exerçaient sur tout ridicule remarqué dans la société, dans la littérature ou dans la politique ⁴.

Ces pointes perpétuelles de la « Junimea » lui aliénèrent la sympathie des Iassiotés, et une opposition redoutable fut formée par les ultrapatriotes qui voyaient

1. *Caus. lit.*, I, p. 39.

2. *Critiques*, 1874, p. 298.

3. Nous verrons plus tard les polémiques littéraires ; quant aux polémiques politiques nous ne signalerons que des généralités.

4. Cf. G. Panu, *La Semaine*, n° 30, p. 335.

dans ce persiflage une immoralité et des tendances antinationales. Un groupe politique, la *Fraction libérale et indépendante*, qui comptait dans son sein de nombreux professeurs ignorants et pédants, prit l'initiative de ce mouvement. Ils se déclarèrent les défenseurs de la nationalité roumaine et accusèrent la « Junimea » de cosmopolitisme¹. Le journal de ce groupe adressait des injures grossières aux junimistes. Le préfet de Iassy, Léon Negrucci, et le maire, Nicu Gane², tous deux membres de la société, étaient attaqués avec virulence jusqu'à leur vie privée. La « Fraction libérale et indépendante » crut par ces insultes contre Negrucci et Gane frapper la nouvelle société, mais c'est justement dans la manière dont les prétendus nationalistes manifestaient leur patriotisme que la « Junimea » trouvait matière à exercer sa verve. Ses membres étaient des patriotes sincères et Maiorescu avait déclaré être partisan du nationalisme³.

Quand, en 1866, Alexandre Cuza eut abdiqué et qu'on s'interrogeait sur le choix d'un prince étranger, la « Junimea » se déclara ouvertement pour une famille régnante de l'Europe plutôt que pour un prince national⁴. Ces dispositions fournirent aux réactionnaires et aux pseudo-libéraux une arme nouvelle contre les Junimistes. Ils renouvelèrent leurs attaques et accusèrent la « Junimea » d'être vendue à l'étranger. Les membres de la « Fraction » étaient, en majeure partie, des disciples du Transylvain *Simeon Bărnuțiu*⁵ qui pro-

1. C'est à l'Académie Roumaine qu'on accusa d'abord la « Junimea » d'être cosmopolite. En 1869 G. Barițiu disait dans un discours : « L'école ainsi nommée des cosmopolites qui ridiculise l'idée de la nationalité... » Voir les *Annales de l'Académie*, II, p. 65.

2. Sous le gouvernement de Lascăr Catargi, chef du cabinet.

3. Cf. *Critiques*, I, 1892, p. 355.

4. Quelques membres de la « Junimea » se mirent en tête du mouvement pour un prince étranger. Ils firent des réunions publiques où ils soutinrent cette idée. Pogor et ses amis publièrent un journal *La Constitution* (Iassy, 1866) où l'on préconisait l'avènement du prince Charles (*La Constitution* fut continuée par la *Gazette de Iassy*).

5. Voir plus loin les idées politiques de S. Bărnuțiu.

fessait à Iassy le droit public et était l'adversaire le plus déclaré d'une dynastie étrangère en Roumanie.

§ 2. — Nous voyons donc que la « Junimea » s'est opposée avec la plus grande énergie à tous les préjugés. Elle a très bien compris que ni la tradition ni l'opinion publique n'étaient pour elle ; mais, poursuivant la vérité sans faiblesse, elle trouva dans sa fermeté même la force de résistance. Il arrivait parfois que ses arguments manquaient de puissance pour défendre les idées nouvelles, mais elle était persuadée que les tendances de l'esprit public doivent se modifier et que celui-ci ne peut tarder à suivre la direction nouvelle. Ses adversaires, esclaves des préjugés et toujours enivrés de la tradition, ne commencèrent à examiner les raisons sérieuses qu'ils pouvaient avoir pour défendre leurs théories surannées que lorsqu'ils s'aperçurent que le terrain glissait sous leurs pieds et que les junimistes réussissaient à imposer leurs idées. Ce fut plutôt par sympathie pour la tradition, par amour pour les anciennes opinions qu'ils tentèrent de résister ; ils n'approfondirent jamais leurs convictions, ils n'avaient pas cru nécessaire de contrôler leur *credo* qui semblait répondre à leur idéal.

Dans ces différences de méthode entre la « Junimea » et ses adversaires, la première maîtresse de ses arguments et forte de ses théories, les autres ne cherchant la justification de leurs idées qu'au moment de l'attaque, nous pouvons entrevoir les symptômes d'une nouvelle direction.

Les nationalistes se présentaient devant le public avec une confiance illimitée dans la valeur de leurs œuvres : ainsi nous trouvons dans le compte rendu que donne le journal *Transilvania* d'une association littéraire¹ un discours prononcé par un nommé Justin Popșiu où nous relevons la phrase suivante bien caractéristique : « Nous avons une littérature distinguée par son antiquité, remarquable par son extension et digne d'être admirée

1. Association Transylvaine, Clusium, 14-26 et 16-28 août 1867. La *Transilvania* paraissait à Kronstadt.

dans son état actuel ! Que nous manque-t-il donc, messieurs ? un Panthéon où les athlètes endormis de notre littérature trouvent la reconnaissance et la rémunération méritées ; il nous manque un Plutarque qui, à l'aide de sa plume agile, rappelle à la vie les héros des temps passés, les fidèles ouvriers de notre littérature. »¹. L'exagération est évidente, car on pouvait très bien se passer encore d'un Panthéon ou d'un Plutarque. La littérature roumaine avait produit des œuvres de quelque valeur, mais elles n'étaient pas de nature à déterminer un courant puissant et l'on ne peut signaler qu'un faible mouvement des idées ayant quelque importance pour le pays, mais non pour la littérature universelle.

La « Junimea », par sa critique, renie le passé littéraire et pour elle la littérature n'avait pas une « antiquité », comme l'affirmait Popfiu et les nationalistes, mais seulement une existence d'un demi-siècle ; de plus, elle était loin de contenir toutes les formes, sous lesquelles l'imagination peut se manifester². Elle était trop jeune pour avoir des écrivains de génie dont on put glorifier les productions.

Ce qui caractérise encore la « Junimea » dans sa lutte contre les exagérations des nationalistes, c'est qu'elle a toujours demandé, depuis sa formation, qu'on étudiât le passé de la Roumanie afin d'éviter la répétition inconsciente des mêmes inexactitudes. Elle recommanda de remonter pour l'histoire aux origines mêmes ; elle commença elle-même l'étude de la langue, des institutions et des coutumes, car c'est par là que se manifestent surtout les influences étrangères que la « Junimea » voulait mettre à nu pour rétablir la vérité historique altérée par les ultrapatriotes. Dans un milieu où l'on soumettait la vérité aux considérations politiques de toute sorte, personne n'avait cru indispensable d'étudier sin-

1. Justin Popfiu, dans la *Transilvania*, 15 février 1868, p. 86. Voir le même, *La poésie et la prose*, Grosswardein, 1870, p. 145-150. Cf. Maiorescu, *Critiques*, I, 1892, p. 211-212.

2. Cf. A.-D. Xenopol, *Etudes sur notre état actuel*, dans les *Caus. lit.*, IV, p. 2.

cèremen t le passé et de le ressusciter avec sa physionomie véritable. Les quelques essais de Bălcescu et Cogălniceanu étaient encore incomplets et la « Junimea » voulant connaître la vérité, sans tenir compte d'aucune exigence patriotique, n'hésita pas à accuser les historiens anciens d'avoir falsifié l'histoire et les philologues d'avoir obscurci la langue en retournant au latin. Tout ce qu'on avait écrit sur la langue et l'histoire n'était qu'une glorification de l'ancien temps appuyée sur nombre d'inexactitudes pour prouver la descendance directe des Latins.

Exception faite du motif, que nous venons d'indiquer, de la lutte contre les erreurs volontaires des nationalistes, la « Junimea » était encore persuadée que ce n'est que par la connaissance exacte du passé que pouvait se préparer systématiquement l'avenir de la Roumanie, car c'est lui qui nous enseigne ce qui peut s'adapter au génie du peuple. Telle est la règle historique adoptée par la « Junimea » et qu'elle maintint à côté des autres théories que nous allons bientôt exposer. Les membres de la société eurent le désir de bien connaître le passé et la curiosité de comprendre le présent, ils voulaient être fixés sur le développement intellectuel de leur temps et la moralité de leur époque, puis ils essayèrent de donner à l'esprit une direction nouvelle : voilà le but de tous leurs efforts. Leur activité a eu une importante partie positive à côté de la partie négative. Les Junimistes poursuivirent méthodiquement leur tâche : détruire par la critique tout ce qu'ils trouvaient mauvais, endiguer le mal et tenter de remplacer ce qu'ils avaient détruit par quelque chose de meilleur.

La lutte contre les faux nationalistes fut couronnée de succès, car c'était la lutte contre le mensonge. Le caractère aigu de cette rivalité, l'énergie déployée de part et d'autre la rendirent très intéressante¹.

1. Les adversaires de Maiorescu n'ont pas hésité à répandre une infamie contre lui. Il fut accusé d'immoralité. Au procès il fut acquitté. Voir : *Le procès Maiorescu* par G. Mărzescu, Iassy, 1865 ; *Le procès Maiorescu et les actes authentiques* publiés par P.-P. Carp, N. Mandrea, J. Negruzzi et V. Pogor, Iassy, 1865.

VI

La « Junimea » et les réformes orthographiques

§ 1. — Une question délicate qui n'a cessé de préoccuper les littérateurs roumains depuis 1780¹ jusqu'à nos jours est celle qui est relative à l'orthographe et à la lexicographie. En effet, la substitution de l'alphabet latin aux caractères cyrilliens donna naissance au problème de l'orthographe, puis le manque de termes pour exprimer les idées nouvelles fit sentir le besoin d'enrichir le vocabulaire.

L'école latiniste de Transylvanie s'occupa de l'alphabet et de l'orthographe : ses idées pénétrèrent en Roumanie vers 1810 et exercèrent pendant quelques dizaines d'années une très grande influence à Bucarest où se groupèrent les défenseurs de ses théories.

L'une des preuves de l'origine latine du peuple roumain résidant dans sa langue, il importait de substituer aux lettres cyrillennes les caractères latins, car, comme dit Le Cler, « si on doit des égards aux vénérables caractères (cyrilliens) qui ont sauvé la langue roumaine on n'en est pas moins forcé de reconnaître que l'alphabet latin lui rendrait sa véritable physionomie »². Cette idée, déjà émise par les philologues transylvains³, préoccupa à leur tour ceux de la Roumanie et la question de l'alphabet entraîna celle de l'orthographe et de la langue. Cette transformation nous paraît naturelle. Il est

1. Date de l'apparition de la grammaire de Šinkaï et Klein.

2. G. Le Cler. *La Moldo-Valachie*. Paris, 1866, p. 150.

3. Voir Pierre Major. *Orthographia romana sive valachica*. Buda, 1807.

certain que les Roumains, avant de se servir des caractères cyrilliens, ont employé les lettres latines, mais l'influence slave fut si puissante qu'elle se manifesta partout : de là l'emploi de l'alphabet slave.

Nous n'avons pas de dates certaines — les philologues n'ont émis que des hypothèses — sur l'époque où les Roumains renoncèrent à l'emploi des lettres latines¹ et nous n'insisterons pas sur les diverses opinions parues à ce sujet².

Il n'était pas aisé de donner une solution satisfaisante au problème de l'alphabet, car la langue slave avait deux fois plus de caractères que la langue latine³. L'insuffisance de l'alphabet de cette dernière est la cause principale qui empêchait la fixation de l'alphabet et de l'orthographe, car on ne savait comment transcrire les sons roumains : *s* (ch), *t* (ts), *ă*, *ě*, *ci*, *ce*, *gi*, *ge*, (correspondant aux 19^e, 26^e, 30^e, 34^e, 27^e, 41^e lettres cyrilliques). Fallait-il les transcrire à l'aide des lettres latines *s*, *t*, *a*, *e*, *c*, *g*, sans aucun changement ou avec une certaine modification et laquelle ?

D'autre part certaines lettres ne pouvaient obtenir droit de cité dans l'alphabet roumain qui n'en sentait pas le besoin, c'était le cas des lettres *ph*, *th*, *y*, *x*, *qu*, *k*, *œ*, *œ*, etc. Cette difficulté se compliquait encore d'autres questions presque insolubles. Non contents des embarras créés par l'alphabet et l'orthographe, les philologues et les grammairiens ajoutèrent encore d'autres problèmes linguistiques : ils voulaient à tout prix enrichir et purifier la langue. Cette préoccupation lexi-

1. Voir entre autres : I. Bogdan, dans le volume *A Titu Maiorescu, Hommage*. Buc., 1900, p. 585-594 ; A. Lambrior, *Livre de lecture*, Iassy, 1882, p. LXI et suiv.; Hasdeu, *La Colonne Trajane*. Buc., IV, p. 186.

2. Il y a même des écrivains qui contestent que les Roumains se soient servi des lettres latines avant les caractères slaves. Voir V.-A. Ureche, *Esquisses de l'histoire de la litt. roumaine*. Buc., 1885, p. 32 et suiv. A la page 34 il dit : « Nous croyons que notre première graphie n'a pu être la graphie latine. »

3. L'ancien alphabet cyrillien avait 43 lettres. A la fin du XVIII^e siècle la grammaire de Văcărescu est écrite avec 33. Au commencement du XIX^e siècle Heliade Radulescu réduit leur nombre à 27.

cographique avait pour eux une double raison : 1^o la langue roumaine possédait un grand nombre de mots d'origine slave que l'on voulait éliminer et remplacer par des termes empruntés au latin ; 2^o il fallait créer la terminologie scientifique manquant encore.

Ce souci d'épurer la langue et de forger des termes savants donna naissance à une promiscuité de termes bizarres, informes et ridicules. Chaque école créa des termes particuliers, auxquels se superposèrent encore les mots empruntés à l'étranger. On persévéra donc dans les défauts de Šinkaï et de Klein, partisans d'une langue idéale. On s'efforçait de remédier à la « corruption phonétique » et de réduire la langue à une forme « plus homogène et plus primitive ». Tous ces étymologues, dépourvus de notions précises sur l'histoire d'une langue, remontaient à qui mieux mieux vers l'origine primitive de la langue roumaine, les uns au dialecte de Trajan, les autres au latin rustique, d'autres au classique et certains enfin à l'ancienne langue du temps de Scipion¹. Ils refusaient d'entendre parler de la métamorphose phonétique par où la langue roumaine avait passé et leur grammaire, purement étymologique, nous amènera à un parler fictif ou tout au moins arriéré de quelques siècles.

Nous pourrions comparer cette tentative à celle de Ronsard, avec cette différence que le poète français inclinait vers les archaïsmes, tandis que les étymologues roumains faisaient retour aux formes primitives, persuadés d'un côté que la langue s'est corrompue, et d'autre part voulant prouver l'origine latine, ce que personne ne songeait plus à contester. Mais de même que Ronsard fut vite oublié à cause de sa langue, de même nos latinistes, après avoir représenté pendant quelques dizaines d'années le mouvement intellectuel, tombèrent aussi dans l'oubli.

§ 2. — La société « Junimea » s'opposa à ces tendances. Elle dirigea ses attaques contre les continuateurs de l'ancienne école latiniste, qui répandaient les théories

1. Cf. *Gaus. lit.*, VI, p. 43.

de ses prédecesseurs en revêtant leurs inexactitudes d'une apparence scientifique. Pour comprendre les efforts de la « Junimea » il est nécessaire de connaître les principes des latinisants de la deuxième phase qui s'étend jusqu'à l'apparition du grand *Dictionnaire de l'Académie Roumaine* (1871-1876).

Les plus connus des étymologistes sont : Aug.-Treb. Laurian et Tim. Cipariu.

A.-T. Laurian¹ a plus de valeur comme historien que comme philologue. Cependant son activité dans la linguistique est liée au fameux dictionnaire susdit né de sa collaboration avec I.-C. Massim. C'est lui qui est le véritable continuateur des latinistes transylvains dont il se rapproche par ses exagérations historiques ainsi que par ses considérations linguistiques. En 1840 il publia son *Tentamen Criticum*² qui est une curiosité littéraire au point de vue de la langue qu'il y préconise et que personne n'a jamais parlée. Ses exagérations sont encore plus absurdes que celles de ses prédecesseurs, car il soutient que le roumain ne s'est nullement modifié depuis le XII^e siècle : « Hoc deinde multo certius est propriam linguae, inde jam a duodecimo seculo in hodierum die, mutatam non esse formam. »³... Mais Laurian n'a exercé aucune influence sur le langage parlé.

Timotei Cipariu⁴ était le chef d'une école étymo-

1. Laurian (1810-1881). Les Roumains et les Romains étant pour lui un seul et même peuple, il commence l'histoire des Roumains dans son *Brevi conspectus historiae Romanorum in utraque Dacia* (Hilariopolis, 1846) avec les origines de l'histoire romaine. AUTRES ŒUVRES : *Magazine historique pour la Dacie* (1845-1852) en collaboration avec Bălcescu ; *Coup d'œil sur l'histoire des Roumains*, 1846 ; *Die Romänen der österreichischen Monarchie*, 3 vol. Vienne, 1849-1851 ; *Histoire des Roumains*, Iassy, 1853 ; Nombreux livres didactiques, Le dictionnaire de l'Académie, etc.

2. *Tentamen Criticum in originem, derivationem et formam linguae Romanicæ in utraque Dacia vigentis vulgo Valachicæ*. Viennæ, 1840.

3. Laurian, *Tentamen Criticum*, p. LV. (*Dissertatio de linguis a latina derivatis...*)

4. Cipariu (1805-1887), ŒUVRES : *Extrait d'orthographe à lettres latines*, 1841 ; *La science de la Sainte Ecriture*, 1854 ; *Eléments de langue roumaine d'après les monuments et les dialectes anciens*, 1854 ; *De latinitate lin-*

logiste de Transylvanie ayant de nombreux adeptes en Roumanie. Pour lui, la langue roumaine dérive du latin vulgaire, qu'il ne se donne même pas la peine d'étudier, alors qu'avaient déjà parus sur cet idiome de nombreux travaux.¹ Il proposa pour l'orthographe un nouveau système destiné à établir l'unité du langage dans tous les pays habités par les Roumains, et à le rapprocher du latin classique. L'Académie Roumaine l'approuva. Cipariu ignorait la langue slave, aussi indispensable à l'étude du roumain que le latin même², et il était persuadé que l'influence slave avait été néfaste : « Laissons de côté, disait-il, dans un discours à l'Académie, ces siècles de triste mémoire pour la langue roumaine et qui l'ont tenue sous le joug de la barbarie la plus obscure. »³. Cipariu était le défenseur le plus ardent et le plus convaincu de l'école latiniste. Il étudia les anciens textes roumains afin de faire revivre les termes latins tombés en désuétude et prouver le développement ininterrompu de la langue latine⁴.

Nous ne signalons que ces deux fervents latinistes contemporains de la « Junimea », mais ils synthétisent en leur activité tous les principes de l'école étymologiste. Inutile d'ajouter que leurs partisans étaient innombrables et que leurs idées se généralisèrent facilement en Roumanie, ce qui augmentait les obstacles que l'école anti-latiniste devait rencontrer. Cipariu est le dernier représentant de l'école transylvaine.

La théorie de cette école était que les Roumains, depuis l'abandon des colonies romaines en Dacie, n'ont fusionné avec aucun peuple, et que, plus forts

guæ valachicæ, 1855; *Acta et fragmenta* (lat. roum.), 1855; *Les Analectes littéraires*, 1858; *Principes de langue et d'écriture*, 1866; *L'Organe de la lumière*, 1847-1848); *Les Archives pour la philologie et l'histoire* (janv. 1867, nov. 1871); *Grammaire*, I, 1869; II, 1877, etc...

1. Les ouvrages des grands linguistes du XIX^e siècle étaient déjà parus : Littré, Renan, Bopp, Diez, Schuchardt, Max Müller ; cf. Ovide Densusianu, *Histoire de la langue roumaine*, Introduction, t. I, p. XIX, Paris, 1901.

2. *Ibid.*, p. XIX.

3. Cipariu, *Discours sur l'hist. de la langue roumaine* (6-18 août 1867) dans les *Annales de l'Académie*, Buc., I, p. 23.

4. Cf. Ovide Densusianu, *op. cit.*, p. XX.

que les nations qui passèrent par cette contrée, ils les ont absorbées. De ces prémisses découlait naturellement la conclusion que la langue roumaine doit être la langue latine et que, si elle a subi des changements, ceux-ci sont tellement superficiels qu'on peut les nier et revenir aux anciennes formes. Il fallait donc épurer la langue de tous ces éléments étrangers, qui, d'après eux, ne pouvaient plus subsister, contraires qu'ils étaient à l'esprit de la langue roumaine.

Prémisses et conclusion sont fausses : c'est du latin vulgaire, soumis à l'action du milieu et aux influences ethniques que sortit le roumain. Changer ce langage, qui est le langage national, c'est créer, en vertu de certaines considérations subjectives et erronées, une langue que personne ne parla jamais, ou c'est rétrograder de quelques siècles et arrêter l'évolution de la langue. L'histoire des langues nous montre que ce développement progressif est soumis à des modifications constantes, aucune langue ne reste invariable, elle évolue avec le mouvement intellectuel. Chaque époque imprime son caractère particulier et la langue devient un miroir du temps qu'elle réfléchit exactement. Vouloir fixer une langue, c'est vouloir en arrêter la vie, la condamner à la stérilité, entraver son progrès et son perfectionnement¹.

Les latinistes voulaient supprimer les phénomènes de rotacisme et de diptongaison qu'ils considéraient comme fatals au développement de la langue. Leur opinion fut-elle juste, fallait-il afin de démontrer l'origine du roumain, rétablir les formes latines ? Non ! Il ne fallait pas ramener la langue aux formes primitives, car, par l'étude de ces phénomènes et celles des influences ethniques qui les ont déterminés, on aurait pu prouver l'origine latine de la langue roumaine.

Cipariu n'a pas tenu compte des variations auxquelles un langage est soumis et des progrès qu'il fait avec la civilisation. Pour lui, la langue roumaine était plus

1. Cf. L. Șăineanu, *Histoire de la philologie roumaine*, Buc., 1892, p. 146.

ancienne que le latin¹ et il regardait comme un devoir patriotique de l'épurer et de la reformer en éliminant les vocables slaves et les remplaçant par des mots empruntés au latin ou aux dialectes romans. Malgré ses exagérations, Cipariu eut le mérite d'avoir tenté d'enrichir la langue par la résurrection des termes du xvi^e siècle, il avait remarqué que les formes plus pures et la richesse de mots de cette époque avaient disparu².

Toutefois il considérait le langage comme immuable et pour lui les changements étaient des corruptions phonétiques qui devaient être évitées. Il édicta même des lois destinées à assurer pour l'avenir la stabilité de la langue.

C'est en vain que l'on veut proscrire les altérations phonétiques et arrêter par des lois arbitraires le développement d'un idiome : rien ne peut entraver son évolution naturelle. « Constituer une langue, pour elle-même, prétendre la fixer artificiellement, c'est une idée contraire à toute vraie culture. Il faut que la langue soit éternellement fluide, pour se plier à tous les mouvements de la pensée qu'elle est appelée à manifester : c'est seulement ainsi qu'elle peut faire chaque jour des acquisitions nouvelles sans que personne ait besoin d'y mettre la main. »³. Le rôle des Académies et des philologues est d'arrêter l'écoulement trop rapide d'une langue, mais ils n'ont pas d'action directe sur elle. Les grands écrivains seuls exercent une influence capitale sur ses progrès, mais l'impression la plus décisive est l'action collective d'un peuple parce que son parler est le reflet de la société entière et dont il subira tous les changements et toutes les transformations⁴.

Aucune préoccupation de ce genre n'a frappé Cipariu et les mêmes idées qu'il exposait en 1847⁵ furent

1. Cf. Cipariu, *Principes de langue et d'écriture*, Blaj, 1866, chap. XVII, p. 81.

2. Cf. *Ibid.*, chap. II, p. 3-6. — Cf. aussi *Chrestomatie*, Blaj, 1858, préface, p. VIII.

3. Achim von Arnim ; cité d'après Bossert, *Littérature allemande*, Paris, 1901, p. 618.

4. L. Șaineau, *op. cit.*, p. 157-159 ; considérations sur la langue en circulation.

5. *L'organe de la lumière*, n° IV, 25 janvier 1847, p. 16 et suiv.

répétées sans aucune modification en 1866 dans les *Principes de langue et d'écriture*¹ et dans sa *Grammaire* de 1869, approuvée et récompensée par l'Académie Roumaine.

§ 3. — D'après les principes de cet écrivain, il fallait écrire les mots roumains en se conformant à leur origine latine et non en se basant sur le langage parlé². Sa théorie devient ainsi une question d'orthographe et de langue et non plus seulement d'alphabet; il voulait qu'on observât les lois de la grammaire et de l'étymologie, faisant abstraction des lois euphoniques. Ainsi il écrivait par exemple *mesa* (la table), *bene* (bien), *vera* (l'été), *feta* (la fille) et non *masa*, *bine*, *vara*, *fata*, comme l'on prononce.

Les points principaux du système orthographique de Cipariu sont :

1^o Le principe étymologique, c'est-à-dire observer strictement l'origine latine des mots et choisir, parmi plusieurs formes, la plus voisine du latin;

2^o Les accents comme signes toniques et euphoniques (on éliminait tous autres signes tels que la cédille);

3^o *u* final (prononcé à demi) pour les mots finissant par une consonne;

4^o L'absence des consonnes doubles³.

Les lettres latines *a*, *b*, *c*, *d*, *e*, *f*, *g*, *i*, *j*, *l*, *m*, *n*, *o*, *p*, *r*, *s*, *t*, *u*, *v* sont les seules à employer à la place des caractères cyrilliens. On considère les autres sons comme dérivés et par conséquent on doit les écrire avec les mêmes signes, mais en les soumettant à l'analogie et aux règles suivantes :

a) Pour que les lettres *d*, *s*, *t* se prononcent sifflantes (*z*, *ch*, *ts*), on mettra après elles des *i* et dans les mots où ces lettres suivies d'un *i* ne doivent pas être sifflantes l'accent circonflexe manquera. Ex. : *dicu* = *zic* (je

1. Les formes grammaticales des *Principes* de Cipariu sont expliquées par Musafia, *Zur rumänischen Formenlehre* dans le *Iahrbuch für romanische und englische Litteratur*, t. X, p. 353-380.

2. V. *Sistema orthografica* dans sa *Grammaire*, I, L'*Analytique*, Buc., 1869, p. 147 et suiv.; II, la *Synthétique*, Buc., 1877, p. 304-354.

3. Cf. *Les Archives pour la philologie et l'histoire*, Blaj, 1867, p. 6 et 9.

dis) ; *pasire* = *păsire* (marcher) ; *dinte* = *dinte* (dent) ; *invertire* = *învărtire* (tourner).

β) Les gutturales *c* et *g* suivies d'un *i* garderont le son primitif lorsque, à l'aide de l'étymologie, on peut prouver qu'elles étaient suivies d'un *l*. Ex. : *ocliu*, *vecliu* et non *ociu*, *ceciu* (*ochiul* = l'œil; *vechiul* = l'ancien); *c* gardera encore le son primitif quand il provient de *k* ou *qu*.

γ) L'adoucissement de *n* et *l* n'est pas admis. Ex. : *calcaniu* (talon), *cuniu* (clou), *taliu* (je coup), *puliu* (poulet) et non *călcăi*, *cui*, *pui*, *tai*, comme l'on prononce.

δ) *a* et *e* gutturaux seront écrits sans aucun signe : *laudare* (louer), *versu* (je verse) et non *läudare* et *vërs*.

a et *e* fortement gutturaux aussi sans signe : *standu* (restant) *avendu* (ayant) et non *stānd* et *avēnd* (Cf. *stare*, habere).

ε) Les diphtongues *oa* et *ea* sont exclues et remplacées par *ó* et *é*. Ex. : *jóca* (il joue) *négra* (noire) parce que l'on trouve *joc* et *negru* (et non *neagră*, *joacă*).

ζ) *pt* au lieu de *ct* (analogie), *frictu* (frire), *coctu* (cuire) et non *fript* et *copt* selon la prononciation.

η) *h*, *ch*, *k*, *qu*, *ph*, *th*, *x*, *y*, *z*, *ω* ne doivent être employés que dans les noms propres et quelques noms communs qu'il indique.

θ) Lorsque *a* final représentait l'article, on le séparait par une apostrophe. Ex. : *cas'a* (la maison) et non *casa*¹, etc.

Telle est l'orthographe adoptée par Cipariu. Elle ne pouvait convenir à la langue roumaine, puisqu'elle ne représentait pas les flexions des sons par des signes différents. Bien que l'auteur ait donné des règles, il avoue lui-même son embarras d'écrire le roumain avec les lettres latines², mais il ne veut admettre aucune modification des signes primitifs pour combler les lacunes. Aussi son système ne fait-il qu'alourdir l'orthographe. Comme l'a si bien dit Schuchardt : « Il ne sera pas moins

1. *Les Archives*, p. 206-210.

2. Cf. *Les Archives*, 1867, p. 9, *Grammaire*, p. 148 et p. 5, note 1.

difficile pour un philologue étranger d'apprendre à lire que pour un paysan roumain d'apprendre à écrire d'après la méthode des étymologistes. »¹.

§ 4. — Les critiques n'étaient pas assez autorisés pour s'opposer avec succès aux aberrations orthographiques de l'école étymologiste. De nombreux écrivains tentèrent de donner une solution à ce problème, mais leurs vues manquaient d'esprit scientifique et ils suscitaient parfois des questions tout à fait en dehors comme celles de savoir combien de lettres doit posséder un alphabet et combien en exigeait la langue roumaine. On proposait aussi de conserver quelques lettres slaves à côté des caractères latins... Mais il ne s'agissait pas de faire un mélange hétéroclite des deux alphabets et la société « Junimea », par sa manière d'envisager la difficulté, la ramena un peu dans sa voie normale. Il fallait, non faire des projets graphiques, mais simplement introduire l'alphabet latin et chercher comment on rendrait les lettres cyrillennes par les signes latins².

C'est alors que Maiorescu étudia systématiquement et à fond la question de l'orthographe et il eut assez de prestige et d'autorité pour faire, par ses critiques, une opposition qui ne fut pas infructueuse. Deux motifs le déterminèrent à cette étude : 1^o Donner une solution au remplacement des caractères cyrilliens par des lettres latines ; 2^o fournir à la « Junimea » une orthographe fixe et rationnelle à laquelle celle-ci se conformerait dans la publication de ses travaux. En 1866 il publia, au mois de juin, le résultat de ses recherches intitulé : *Sur l'écriture de la langue roumaine*³. C'est un traité scientifique appuyé sur des travaux phonétiques sur l'alphabet latin et sur des déductions du principe de la graphie. Dans son ouvrage l'auteur subordonne l'étymologie et le phonétisme au principe intellectuel : selon lui, l'écriture a pour but de faire comprendre l'idée et la reproduction exacte des sons n'y suffit pas toujours⁴.

1. *Romana*, Paris, 1873, p. 78 (L'orthographe du roumain).

2. Cf. Maiorescu, *Critiques*, 1874, p. 94.

3. Voir *Critiques*, 1892, t. II.

4. Cf. Schuchardt, *Romana*, Paris, 1873, p. 75.

Il écrit dans sa préface : « A Iassy, il s'est formé une société littéraire, la « Junimea », qui pour réaliser ses projets avait absolument besoin d'établir une orthographe fixe de la langue roumaine. »¹. Ce fut l'orthographe officielle de la société et de sa revue. Elle possède des signes spécialement destinés à exprimer la flexion, ce que les étymologistes avaient complètement négligé.

Maiorescu divise son ouvrage en quatre parties :

1^o le principe de l'écriture ;

2 recherches phonétiques sur l'alphabet latin ;

3^o de la graphie de *c*, *g*, *s* (*ch*), *ț* (*ts*), *d* (*dz*), *ă*, *ě*, *î* et une critique du système phonétique ;

4^o recherches linguistiques et une critique du système étymologique.

Sans se préoccuper des discussions des trois écoles en présence², l'auteur suppose que jusqu'ici on a toujours écrit avec des lettres cyrillennes ; mais comme il veut leur substituer les caractères latins, il cherche quelles sont les lettres slaves qu'il pourra remplacer directement et comment il conviendra de faire une substitution rationnelle pour rendre les unes par les autres à l'aide de combinaisons.

La difficulté résidait dans l'ignorance de la prononciation exacte des Latins. Cependant comme certains sons se retrouvent dans toutes les langues néo-latines, Maiorescu en conclut que : « Les consonnes et les voyelles, dont la prononciation est identique aujourd'hui chez tous les peuples d'origine latine, ont été prononcées de la même manière par les Romains. »³. Il constate ensuite que la langue roumaine a vingt-sept sons (20 consonnes et 7 voyelles) ; pour chacun d'eux il recherche la lettre latine correspondante. Pour les flexions qui n'ont pas leurs analogues, il maintiendra la lettre radicale qui sera notée par un signe spécial. La cédille et le signe bref sont les notations qu'il adopte.

1. Maiorescu, *Critiques*, 1874, p. 71. — Cf. *Caus. lit.*, VI, 221 : « Ayant besoin en 1866 pour les travaux de la société « Junimea » de nous éclairer sur l'orthographe, j'ai écrit et publié la dissertation *Sur l'orthographe de la langue roumaine*.

2. Etymologiste, phonétiste ou étymologisto-phonétiste.

3. Maiorescu, *Critiques*, 1874, p. 79.

Cette théorie nous paraît effectivement la plus admissible, les signes sont d'un emploi facile et révèlent immédiatement la flexion permettant de saisir de suite la parenté avec la forme primitive, toute lettre n'ayant, pour Maiorescu, de valeur que lorsqu'elle détermine le sens¹.

Par une démonstration logique, Maiorescu établit que quatorze des caractères cyrilliens ont le même son que les lettres latines : *a, o, u, b, d, g, l, m, n, p, r, s, ō, z*. Sur l'écriture de ces lettres il n'admet aucune discussion, et donne la règle suivante : « Les sons roumains, pour lesquels on connaît la lettre latine correspondante, seront écrits avec la même lettre, faisant abstraction du principe étymologique. »².

Pour les autres lettres il indique les emplois suivants : *c = k* devant *a, o, u, i*; Ex. : *cap* (tête), *copac* (arbre), *scindură* (planche), *cultură* (culture).

c se prononce *tché* devant *e* et *tchi* devant *i*. Ex. : *rece* (froid) *citațiune* (citation); mais quand *c* devant *e* et *i* doit se prononcer *k* on intercale un *h*: *che* (*ke*), *chi* (*ki*); Ex. : *chip* (manière, figure), *chenar* (bordure).

e (en latin *ae, e, oe*) ; « Au son roumain *e* correspond une seule lettre latine (*e*) et on écrira seulement avec *e* »³. Ex. : *a merge* (marcher), *cerul* (le ciel).

f en roumain répond à *f* et *ph* du latin. Ex. : *falangă* (phalange).

g devant *a, o, u, i* a le son guttural. Ex. : *garoafă* (l'œillet) *gonire* (chasser).

g devant *e = ge*, devant *i = gi* (comme en français); Ex. : *general* (général), *ginere* (gendre), mais quand devant *e* et *i* il doit garder le son guttural on intercale un *h*. Ex. : *a ghemui* (pelotonner), *ghilotina* (la guillotine).

h sera écrite seulement lorsqu'elle est aspirée, Ex. : *hrana* (la nourriture).

i en roumain correspond à *i, j, y* du latin. Ex. : *etimologie* (étymologie).

1. Cf. *Critiques*, 1874, p. 185.

2. *Critiques*, 1874, p. 82.

3. *Ibid.*, p. 87.

j se prononce comme en français. Ex. : *joc* (jeu), *a jură* (jurer).

k (en latin *k*, *c*, *qu*). « Le son *k* s'écrira seulement par un *c* (et *ch* devant *e* et *i*) »¹.

th et *t* du latin s'écriront uniquement par *t*. Ex. : *teatru* (théâtre), *tema* (thème).

Il nous reste maintenant à examiner les cas des lettres les plus difficiles : *s* (*ch*), *ş* (*ts*), *ă*, *ě*, qui ont donné naissance à d'interminables discussions. A l'encontre des étymologistes et des phonétistes, Maiorescu fait, dans son orthographe, une distinction entre *t* et *ş*, *s* et *ş*. La cédille placée sous *s* et *t* nous montre que ces lettres doivent être prononcées sifflantes et indique la relation flexionnelle : *s* venant de *s*, *ş* de *t* (cf. le *Umlaut* de l'allemand : *Vater*, *Väter*). Ex. : *carte* (livre), *cărți* (livres), *masca* (le masque), *măstile* (les masques).

La notation avec une cédille nous paraît la plus rationnelle, car en roumain *ş* et *ş* sont les consonnes marquant la flexion, elles nous indiquent le nombre, le genre ou la personne. Ex. : *caut* (je cherche), *cauţi* (tu cherches) *căutaţi* (vous cherchez). L'alphabet roumain doit donc noter ces différences par des signes spéciaux qui marquent en même temps l'origine².

Pour les voyelles gutturales *ă*, *ě* (qui se rapprochent de *œ* et *u* prononcés sans avancer les lèvres, la bouche presque fermée³), Maiorescu admet le signe bref sur la voyelle dont est sortie la forme flexionnelle (à l'exception de la 3^e personne du singulier parfait de l'indicatif de la 1^{re} conjugaison que l'on écrira avec *ă*). Pour les diphtongues il n'admet pas les lettres *é*, *ó* mais propose d'écrire *ea*, *oa*. Ex. : *oamenii* (les hommes), *ceara* (la cire) au lieu de *ómenii*, *céra*.

En résumé, il emprunte au latin tous les signes à l'exception des groupes *œ*, *œ*, *ph*, *th*, *qu* et des lettres *y* et *k* qui ne sont d'aucun emploi dans la langue roumaine.

1. *Critiques*, 1874, p. 114.

2. Héliade Rădulescu avait, lui aussi, proposé la cédille pour *s*, *t*, (*ş*, *ş*) ; voir *Lettre à Negrucci* dans *Causeries littéraires*, XV, p. 334 et suiv.

3. Cf. P. Eliade *De l'influence française en Roumanie*, Paris, 1898, p. 304.

Tels sont les principes de l'alphabet fixé par Maiorescu, et qui devint l'écriture officielle des *Causeries littéraires*, celles-ci ne publiant aucun ouvrage dont l'auteur refusait d'admettre cette orthographe. Lorsque plus tard, de légères modifications y furent apportées, les *Causeries littéraires* les acceptèrent. Parmi les principales citons la suppression de l'*u* (bref) à la fin des mots terminés par une consonne.

§ 5. — Les opinions de Maiorescu susciterent des critiques et son traité fut attaqué, mais le ton de cette polémique détermina le critique de Iassy à ne pas y répondre, dépourvue qu'elle était de méthode scientifique¹. A l'étranger les attaques revêtirent un caractère plus sérieux ; elles émanaient, entre autres, de Hugo Schuchardt qui, après avoir jugé sévèrement, dans la *Romania*², l'orthographe de l'Académie, entreprit de démontrer à Maiorescu les défauts de son système. Emile Picot dans la *Revue de linguistique*³ discute aussi l'orthographe roumaine.

Maiorescu, après ces études sur l'alphabet, critiqua les systèmes étymologique et phonétique-extrême⁴ et défendit sa réforme en indiquant les avantages qu'elle renfermait. Les *Causeries littéraires* furent la seule revue qui soutint avec quelque succès la lutte contre les étymologistes, que d'autres périodiques avaient essayé de combattre, mais sans résultat. La société « Junimea » s'engagea dans cette voie pour défendre le système de son « maître » et refusa de s'associer aux pédantesques réformes de Bucarest et de Transylvanie. C'est ainsi que

1. Voir entre autres: J.-M. Moldoveanu, *La Critique de Maiorescu* dans les *Archives*, Blaj, 1869, p. 456, 495, 620. Il s'attaque à toutes les critiques de Maiorescu et discute faiblement son orthographe. Maiorescu lui répond. Voir *Observations polémiques* (1869) dans *Critiques*, 1892, I, p. 209 et suiv.

2. *Romania*, n° 5, Paris, 1873, janvier. *L'Orthographe du Roumain*, Schuchardt propose de maintenir quelques signes slaves. Maiorescu lui répond, *Caus. lit.*, VII, p. 353 et suiv.

3. *Revue de linguistique*, II, fasc. I, 1868, p. 78 et suiv. *La société littéraire de Bucarest et l'orthographe roumaine*.

4. *Caus. lit.*, I, p. 137, 158; VII, p. 321-342; reproduit après dans *Critiques*, 1874 et 1892.

commença la rivalité littéraire entre Iassy et la capitale, et que naquirent des polémiques très intéressantes entre les deux écoles. Celle de Bucarest, par l'étude approfondie du latin, se détacha de la langue populaire et son orthographe rendait les mots inintelligibles pour le peuple. La « Junimea » retourna au langage parlé, et, en étudiant et écrivant les vocables populaires, opéra dans cette voie une réaction contre le courant étymologiste. Les écrivains de cette dernière société n'employèrent que les expressions déjà parlées, tandis que les latinistes avaient créé un langage imaginaire et fictif.

La critique de Maiorescu a des tendances psychologiques, il pense que l'étymologisme s'oppose au développement intellectuel, en forçant le peuple roumain à revenir aux sons primitifs correspondant à une culture intellectuelle depuis longtemps surpassée. Ce système voudrait restreindre l'étendue des notions actuelles et les obliger à conserver une forme déjà brisée et devenue trop étroite pour notre esprit de généralisation. Les étymologistes, en ramenant la langue à sa forme initiale, n'ont pas compris que c'est précisément par la corruption phonétique qu'ils voulaient écarter, que se révèlent la vie d'une langue et le monument intellectuel d'un peuple¹. Mais ce n'est pas tout, les étymologistes, en réclamant que les sons dérivés soient ramenés aux sons primitifs et écrits en lettres latines, supposent chez tous les Roumains la connaissance du latin, ce qui est impossible. « Tous ces latinistes, dira plus tard Jacques Negruzzi, sont peu soucieux de la richesse de la langue, de ses traditions, du parler vivant du peuple, de l'impossibilité de développer la littérature nationale par l'emploi des expressions et des mots inventés par eux... ils veulent montrer au monde que nous sommes un peuple d'origine latine. »². Mais personne ne songeait plus à cette époque à contester cette descendance ; Diez avait déjà publié son ouvrage où il disait : « Sur les deux rives du Bas-Danube une nombreuse population parle une

1. Maiorescu, *Critiques*, 1874, p. 256. — Cf. Maiorescu, *La Logique*, Buc., 1894, p. 30.

2. Negruzzi, *Lettres, Caus. lit.*, X, p. 455.

langue dont la construction grammaticale aussi bien que la composition lexicologique indique une origine latine. Quelque mélangée et altérée que semble cette langue, le valaque, nous ne pouvons lui refuser une place parmi les langues romanes. »¹ Il était donc inutile que les philologues latinistes persistassent encore dans leurs principes surannés. De plus, nous croyons que les savants n'ont jamais le droit de changer les expressions ni de créer des formes nouvelles sous le simple prétexte qu'elles leur semblent plus rationnelles ; l'usage du peuple, et la langue telle qu'elle est parlée, font seuls autorité en la matière. Le rôle des érudits est d'étudier les mots, de nous en indiquer les changements et nous en signaler les transformations. Jamais les formes créées ni les vocabulaires inventés ne seront admis dans le langage populaire.

A côté de Maiorescu d'autres écrivains de la « Junimea » mirent à profit leurs profondes connaissances linguistiques et dirigèrent systématiquement leurs attaques contre les étymologistes, et plus tard même contre l'*Académie Roumaine*. Les collaborateurs des *Causeries littéraires* opposèrent à ces tentatives de transformer la langue par des néologismes, la véritable langue populaire.

Nous citerons surtout les études philologiques suivantes :

Observations, La langue roumaine ancienne et moderne, par A. Lambrior ; *Etudes philologiques, Observations critiques sur la Grammaire de Timotei Cipariu, Contre l'orthographe ministérielle*, par V. Burla ; *Le projet du Dictionnaire de la Société Académique*, par Quintescu ; *Suffixes latins et roumains*, par Ștefurea ; *La réforme de la langue dans les livres religieux*, par Vărgolici², etc.

A côté de ces études scientifiques et de critique

1. F. Diez. *Grammaire des langues romanes* (Préface, 1869) ; trad. de Brachet et Gaston Paris, Paris, 1874, I, p. 124.

2. Voir ces études dans l'ordre cité dans les *Causeries littéraires*, XIV, p. 74-78 ; VII, p. 395, XIV, 217, 263, 353, 384, 426 ; V, p. 12, 29, 37, 55, 92, 109, 128, 145, 159, 173, 243 ; VI, 41 ; IV, p. 350, 356, 381, 392 ; XI, p. 217, 337, 377 ; XII, 144, 220, 239 ; X, p. 433.

sérieuse, signalons l'allure railleuse de la polémique, par les satires qui contribuèrent au succès de la « Junimea » dans cette controverse¹.

Parfois les étymologistes répondaient vaguement à ces critiques : Timotei Cipariu, dans ses *Archives pour la philologie et l'histoire*², disait qu'il n'y a pas besoin de connaître les études de Bopp, Diez et Renan pour faire une grammaire roumaine. G. Barițiu, dans la *Transylvanie*, faisait un compte rendu sur le « Dictionnaire de l'Académie » et voulant défendre Cipariu contre les critiques de V. Burla, philologue de la « Junimea » qui lui reprochait son ignorance du sanscrit et de la philologie comparée, affirmait lui aussi qu'on peut se dispenser d'apprendre les « idiomes asiatiques » (sanscrit, etc.) et modernes pour étudier la grammaire, la langue et l'écriture roumaines³.

Le problème de l'orthographe et de l'alphabet, auquel s'ajoutait la question de la linguistique, était très difficile à résoudre : l'indécision, où l'on se trouvait, était encore augmentée par certaines remarques faites auparavant par les savants étrangers qu'avait préoccupés l'usage des lettres latines. Ces observations étaient si différentes entre elles que l'on ne savait plus dans quelle voie marcher. Avant Schuchardt et Picot, d'autres philologues étrangers avaient proposé toute sorte de signes pour les lettres *a*, *e*, gutturales⁴.

1. Voir Jacques Negrucci, *Oeuvres complètes*, 1893, I, *Lettres*, I, II, III, IV, V, p. 397-489.

2. Blaj (Blassendorf), 1868, p. 243 où il avoue n'avoir pas lu le livre de Max Müller.

3. *Transylvanie*, 15 avril 1872, p. 91.

4. Diez dans *Grammatik der romanischen Sprachen*, Bonn, 1836-1843, demandait *e* avec tréma (ē) ; mais dans la deuxième édition il abandonne le tréma et écrit *e* sans aucun signe. Dans la traduction française de la Grammaire de Diez (Paris, 1874) nous trouvons la cédille sous *e* et *a* (= ā, ē). Ex. *becan* (épicier), *brasda* (sillon), voir p. 127.— Iohan Georg von Hahn dans *Albanische Studien*, Heft II, Ienn, 1854, voulait écrire *e* (avec un trait en-dessous). — F.-G. Eichhoff recommande deux points (le tréma) sur toute modification de la voyelle primitive, voir son *Supplément du Parallèle des langues de l'Europe et de l'Inde*, Paris, 1836. — Dr E. Lepsius, écrivait *e* avec un cercle en dessous ; Voir *Das Allgemeine linguistische alphabet*, Berlin, 1856. — Le Lexicon de Buda (1825) proposait l'apostrophe : Ex. 'a, 'e, etc.

Il faut encore ajouter à ces opinions des érudits étrangers et roumains celle de « l'Académie Roumaine » et du ministre de l'Instruction publique. Ce dernier, sans attendre la solution académique et voulant faire disparaître l'anarchie qui régnait dans l'orthographe, adopta, en 1871, à la suite d'un vote du Conseil permanent, une nouvelle manière d'écrire. Celle-ci devint obligatoire dans toutes les institutions d'enseignement¹. Ce furent les premières règles officielles de l'orthographe roumaine. L'intention était louable, mais ces principes n'étaient qu'un conglomérat confus de tous les systèmes étymologistes².

La question restait donc très délicate : on ne pouvait abandonner le dessein d'établir une orthographe fixe, ni résoudre le problème d'une façon satisfaisante. En 1867, lorsque « l'Académie Roumaine » fut fondée, elle commença à s'occuper de l'orthographe et de la langue et la « Junimea » se vit obligée de lutter avec elle, car l'Académie était étymologiste.

§ 6. — A côté de ses critiques contre les latinistes la « Junimea » s'en prit aussi au *droit public*, tel que l'enseignait le politicien nationaliste Siméon Bărnățiu³, professeur de droit à l'Université de Iassy, et qui perpétuait les idées latinistes dans le domaine de la jurisprudence. Après sa mort, ses élèves et admirateurs groupés dans la *Fraction libérale et indépendante* publièrent les cours qu'il avait faits entre 1855 et 1863 qui constituaient leur profession de foi politique. Sa langue se ressentait des idées qu'il soutenait et ses œuvres furent imprimées avec l'orthographe étymologiste.

« Le droit des Roumains, disait Bărnățiu, est le droit romain ; c'est pourquoi il faut développer ce dernier conformément aux principes naturels et éternels, établis et approuvés par les Romains. »⁴. Il faisait ainsi

1. *Règles de l'orthographe de la langue roumaine....* Bucarest, 1871.

2. Voir la critique de Burla dans *Caus. lit.*, VI, p. 45.

3. Bărnățiu (1808-1864), OŒUVRES, *Le droit public*, Iassy, 1867. *La Pédagogie*, 1870.

4. *Le Droit public*, p. 1.

complète abstraction de dix-sept siècles de progrès et d'influence. Parti de cette erreur fondamentale il tombait dans d'autres exagérations plus ridicules encore et il justifiait toutes ces théories par la seule raison qu'il en était ainsi dans le droit romain. Comme les patriotes de son temps s'étaient enthousiasmés à ses discours enflammés, il s'enivrait de la gloire antique des Romains qu'il considérait comme ses ancêtres.

Maiorescu dans sa critique du droit de Barnuțiu¹ touche à quelques questions économiques et politiques. Il n'eut aucune peine à démontrer l'absurdité des conclusions de Barnuțiu, tellement elles étaient ridicules. La *Fraction libérale et indépendante* de Iassy, qui défendait l'œuvre de son promoteur, s'irrita de ces attaques².

Maiorescu considère le travail de Barnuțiu comme une révolution contre l'Etat roumain, faite *ex cathedra*. Il réfute tous les points soutenus par le professeur, en s'appuyant toujours sur les textes des lois romaines. A la suite de cette démonstration, les journaux de Transylvanie eux-mêmes qui tous étaient favorables aux latinites (et spécialement G. Barițiu³, directeur du journal *La Transylvanie*) se demandaient comment on avait laissé faire un tel cours et répandre ces idées parmi la jeunesse⁴.

Dans l'œuvre de cet auteur, remplie de haine contre les cultures allemande et française, pullulent les contradictions de toute nature et les conclusions les plus erronées. Maiorescu prouve la fausseté des assertions, l'absence complète d'esprit scientifique et indique à quelles conséquences peuvent aboutir les principes de Barnuțiu relatifs à la régénération de la nation roumaine

1. *Caus. lit.*, I, 273, 286, 313, 317. *Critiques*, 1893, III, p. 73.

2. Il est rare de trouver un cas où les élèves défendent avec plus d'énergie et de dévouement les idées de leur professeur. Barnuțiu avait exercé sur ses étudiants une influence irrésistible.

3. G. Barițiu, membre de l'Académie a fondé plusieurs journaux en Transylvanie.

4. Voir *Transilvania*, 1^{er} avril 1868.

par le droit latin. Il divise sa critique en trois parties :

1^o Les idées de l'école barnutienne ;

2^o La valeur de la démonstration ;

3^o La manière de traiter la question.

Les conclusions auxquelles, d'après l'écrivain de la « Junimea », conduit Barnuțiu sont les suivantes :

α) La religion chrétienne est dangereuse pour la Roumanie, il faut revenir à la religion antique, mais adaptée à la nature du peuple roumain ;

β) La répartition actuelle de la propriété foncière est injuste, elle doit être opérée en parties égales et il faut supprimer toute grande propriété ;

γ) Tout prince étranger est nuisible et contraire à la nationalité, une seule voix doit suffire pour mettre sa candidature en échec¹ ;

δ) Le gouvernement constitutionnel ne convient pas aux Roumains, il leur faut une république avec des magistrats nommés par voie d'élection² ;

ε) Aucun étranger ne peut posséder de propriété foncière en Roumanie, et il faut expulser tous ceux qui lèseraient les Roumains dans leurs intérêts³.

La « Junimea » réfuta toutes ces conclusions et déclara injustifiées les lamentations du parti nationaliste qui considérait tout élément étranger comme un péril. Elle montra l'absurdité de vouloir réagir contre l'influence du dehors par les moyens impuissants proposés par les nationalistes qui se réduisaient simplement à l'expulsion de quelques étrangers vivant dans le pays. De plus ces chauvins semblaient oublier combien de choses avaient été importées en Roumanie par les étrangers et que leur action n'avait pas été inutile, trop faible que nous étions pour nous en passer. Quand nous aurons dépassé les Français et les Allemands, disait Maiorescu, nous pourrons réagir contre l'infiltration des idées étrangères en Roumanie⁴.

1. Barnuțiu, *op. cit.*, p. 150 et suiv. — Voir la *Colonne Trajane, La théorie de Barnuțiu sur le prince étranger*, Buc., I, n° 8, 13.

2. Barnuțiu, *op. cit.*, p. 79, 116.

3. Voir tout ceci dans *Caus. lit.*, I, 275, 277, 278, 279.

4. Cf. *Caus. lit.*, I, 341, 342.

Cette opinion prononcée en 1867-1868 souleva contre la « Junimea » des protestations énergiques de la part des patriotes enthousiasmés par les idées de Barnujiu et elle fit naître quelques-unes des doctrines du futur parti « Junimiste » : « Il ne faut pas commencer, disait Maiorescu, par des règlements administratifs et par une constitution ; depuis que le monde existe, aucun peuple ne fut régénéré par les lois et les gouvernements, mais ces lois n'ont été que l'expression, le résultat extérieur de la culture interne du peuple... attendre cette culture de la jurisprudence et du gouvernement, c'est introduire l'esprit de centralisation et la tutelle gouvernementale. »¹.

§ 7. — Pour compléter la question de la langue et de l'orthographe, il nous faut exposer dans leurs lignes générales les tentatives des écoles phonétiste-extrême et italiéniste, ainsi que les attaques de la « Junimea » contre elles.

Le principal représentant du phonétisme — extrême est Arone Pumnul² de la Bukovine, qui publia en 1864 sa *Grammatik der rumänenischen Sprache*³. C'est là qu'il expose son système, qui, dans un sens opposé, était aussi exagéré que celui des latinistes. Tandis que les derniers voulaient latiniser la langue, Pumnul voulait la roumaniser. Pour les termes techniques, comme pour les autres vocables, il crée, à l'exemple des Allemands et des Hongrois, des mots tirés du fond même de la langue roumaine : Ex. : *sciemânt* (philosophie), *limbämânt* (grammaire) ; ou avec la terminaison *ciune*. Ex. : *năciune* (nation), *prefăciune* (préface) au lieu de *națiune*, *prefață*⁴. Il trouvait la langue populaire assez riche

1. *Caus. litt.*, I, p. 341, 342.

2. Pumnul (1818-1866) ; A CONSULTER : J. Sbiera. *Opinions sur la vie et l'importance de A. Pumnul*, Czernowitz, 1899.

3. 2^e éd. Czernowitz, 1882, revue par D. Isopescul.

4. A cause de la terminaison *ciune*, son école fut nommée ironiquement *l'école des ciunistes*. Cette terminaison n'a fait que rendre plus difficile l'entente entre les étymologistes et phonétistes ; on hésitait de plus en plus entre les termes à employer. Ex. : *direcție*, *direcțiune*, *direcțione* (direction), *nație*, *națiune*, *natione*, *năciune* (nation).

pour lui fournir les matériaux nécessaires à la formation des mots nouveaux, mais il créa une terminologie si originale et si arbitraire que son système perdit bientôt et pour toujours toute influence. Le système de Pumnul ne ressemble guère au phonétisme actuel. Il se fondait sur l'analogie et tombait d'une erreur dans une autre. Ex. : comme le suffixe latin *mentum* est devenu en roumain *mînt*, pour quelques mots, il voulait que partout où se trouvait ce suffixe on écrivit *mînt* : *regulamînt* au lieu de *regulament* (règlement), etc. Il ne faisait aucune distinction entre les vieux mots roumains et ceux d'origine récente et demandait pour ces derniers l'application des lois phonétiques qui avaient présidé à la formation des anciens termes.

Une terminologie scientifique créée d'après ces principes est inadmissible, car elle forme obstacle à l'universalité de la science. Forger des mots nouveaux avec le matériel de l'ancienne langue, au lieu d'admettre les termes techniques étrangers représentant les idées et les créations nouvelles, nous semble une inspiration malheureuse, d'un patriotisme excessif et étroit.

Pumnul créa aussi un orthographe dont il se servit dans sa *Chrestomatie*¹. Il admettait bien l'introduction des lettres latines² et croyait avoir trouvé des lois infaillibles pour leur substitution aux caractères cyrilliens. Il demandait une lettre spéciale pour chaque son et voulait écrire les mots tels qu'ils se prononcent, certain, disait-il, de ne se tromper jamais.

(« La phonétique ne se trompe jamais, disait Gaston Paris, il n'en est pas de même des phonétistes, qui se trompent, hélas ! trop souvent. »³.)

Pumnul écrivait : *æ* pour *ă* ; *ș* (ch) pour *ş* ; *ț* (ts) pour *ť* ; *đ* pour *đ* ; *ć* pour *ce* (tché) ; *ć* pour *ci* (tchi) ; etc., c'est-à-dire que, pour indiquer les changements,

1. *Lepturariul român*, Vienne, 1862-1865, 4 vol.

2. Voir *La feuille pour le cœur, l'esprit et la littérature*, n° 42 (15 oct. 1845) et suiv.

3. Voir *La Romania*, Paris, 1890, p. 471.

il se servait d'un trait (la pause) qu'il mettait toujours au-dessus de la lettre. Mais ce trait (-) a déjà tant d'autres emplois, pourquoi lui donner encore celui d'adoucir le son de *t* et *s* et d'indiquer les changements de prononciation de *a*, *e*, *g*, *d*, etc ?

Maiorescu ne ménagea pas non plus les attaques à ce système¹. Ecrire les mots tels que nous les prononçons, dit-il, est chose très difficile, car nous ne possédons pas une notation écrite d'une infaillible application. Le roumain ne se prononce pas partout de la même manière et l'on ne parviendra pas à une prononciation unique par les règles des phonétistes, mais seulement par les œuvres des grands écrivains. *La difficulté est donc d'exprimer tous les sons par des lettres* et l'on sait qu'il n'est pas d'alphabet capable d'y parvenir. Le système des phonétistes, voulant conformer l'écriture à la prononciation la plus répandue est d'une application très difficile, car il faudrait d'abord établir quelle est cette prononciation prédominante. « Presque aucun mot, excepté les monosyllabes, n'est prononcé de la même manière par tous les Roumains : il n'existe donc aucun usage général pouvant être érigé en loi pour la notation de tous les sons. »². Ecrire d'après la prononciation ce sera écrire tout différemment dans les diverses contrées habitées par les Roumains, on ira ainsi à l'encontre du but de l'écriture qui est de généraliser et unifier la langue. Ainsi l'orthographe française, une et fixe, fait que la langue est la même dans toutes les provinces. L'unité d'orthographe a encore pour but de fortifier l'unité technique. Admettre le système de Pumnul ce serait travailler sciemment contre la généralisation et l'unité du langage ; aussi n'a-t-il rencontré que peu d'adeptes, pour la plupart de Bukovine. Il est aujourd'hui presque complètement oublié. J. Sbiera de Czernovitz

1. *Caus. lit.*, VII, p. 321-342. *Critiques*, 1874. *Sur le principe de l'écriture et une critique du système phonétique*.

2. *Critiques*, 1874, p. 148, 149, 150.

est le seul qui défend encore le système de son maître¹.

La « Junimea » a lutté avec ardeur contre le phonétisme, qu'elle jugeait dangereux pour la langue roumaine.

§ 8. — A côté de ces divers systèmes s'est manifesté un troisième courant créé par l'école italiéniste. Son principal représentant est *Ion Heliade Rădulescu*². Son autorité et la réputation dont il jouissait expliquent le grand nombre d'adhérents que compta son système, surtout à Bucarest, et l'adoption de sa méthode jusque dans les écoles.

Pour Heliade le roumain et l'italien ne sont pas deux langues différentes, mais deux dialectes du même idiome³. Quant à la grammaire il croyait absolument nécessaire de réunir les types et les règles de ces deux dialectes en un seul et unique formulaire⁴. La seule différence entre le roumain et l'italien était que le deuxième avait sa littérature, tandis que l'autre n'en possédait pas encore. Heliade croyait que, pour donner à la Roumanie une littérature, il suffisait de traduire ou imiter les chefs-d'œuvre italiens. Il joignit l'exemple au précepte et commença lui-même des traductions qu'il écrivit dans une langue tellement chargée d'italiénismes qu'il fut forcée, pour les rendre compréhensibles d'ajouter à chacune de ces œuvres un vocabulaire spécial. Pour donner une idée de la physionomie italienne de ses traductions, il nous suffira de montrer comment il a rendu en roumain un sonnet d'Ippolito Pindemonte dont nous citons le premier vers. L'auteur italien disait dans une pièce intitulée *Au tombeau de Pétrarque* :

1. J. Sbiera. *L'orthographe de la langue roumaine...* dans la *Feuille de la Société p. la litt. et la culture roumaines*, 1867, p. 281.

2. Budai Deleanu est le premier qui croit que la langue roumaine doit prendre comme modèle l'italien. Cf. A. Densusianu, *Hist. de la langue et de la litt. roumaines*, Iassy, 1894, p. 253.

3. Voir *Parallélisme entre le roumain et l'italien*, 1841, 1^{re} partie, p. 8. Cf. řaineanu. *Histoire de la philologie roumaine*, Buc., 1892. *L'Ecole Italiéniste*, p. 172.

4. *Parallélisme*, 1841, 2^e partie, p. 2.

Quando rimbomberà l'ultima tromba.

Heliade traduit :

*Quând va rësbumba ultima trumbă*¹

au lieu de :

Când va răsună ultima trâmbită

(Quand la dernière trompette sonnera).

Heliade fit connaître son système au public dans la deuxième moitié de sa vie par les traités sur la langue et l'orthographe². Son but était aussi de purifier et enrichir la langue et il a les mêmes opinions que les latinistes sur les vocables slaves. Cependant ses revendications étaient moins exclusives que celles des précédents réformateurs; il se déclarait contre le principe de rendre le parler immuable par des lois consignées dans un dictionnaire comme le voulaient les latinistes. Il semble que, jusqu'à un certain point, il se soit rendu compte qu'on ne peut entraver l'évolution du langage³.

Non content d'affirmer la parenté entre les langues roumaine et italienne et de l'accuser par la création de mots calqués sur les mots italiens, il appliqua lui-même ses réformes dans la seconde moitié de son activité littéraire et remplaça dans ses vers les mots d'origine slave et même les expressions roumaines par des termes forgés, empruntés à l'italien et aux autres langues romanes.

Dans la question orthographique, Heliade joua un rôle important quand il s'agit de remplacer les lettres cyrilliques. Il commença par réduire le nombre des lettres et à régler l'orthographe; il admit pour quelque temps le mélange des deux alphabets jusqu'à ce qu'il fût arrivé à éliminer complètement l'alphabet cyrillien⁴.

1. Parallélisme., p. 85.

2. Citons : *Parallélisme*, 1841 ; *Principes d'orthographe roumaine*, 1870 ; *Vocabulaire*, 1842, etc.

3. Voir les *Lettres à C. Negrucci*, *Caus. lit.*, Iassy, XII, XIII, XIV, XV.

4. Heliade a publié une *Grammaire roumaine* déjà en 1828 (Sibiu) qui est la première qui soit méthodique.

Heliade partagea les mêmes erreurs fondamentales que les latinistes en voulant éliminer les mots slaves et, comme eux, il s'attira les attaques de la « Junimea » qui contestait à ses poésies toute valeur littéraire,¹ mais en lui reconnaissant le mérite d'avoir essayé de renouveler et d'enrichir la littérature roumaine.

1. Maiorescu soumettra à une critique sévère les productions poétiques d'Heliade.

VII

La « Junimea » et l'Académie Roumaine

§ 1. — Depuis longtemps déjà on avait songé à grouper un certain nombre d'érudits qui auraient pour mission d'étudier collectivement la langue et l'histoire. En 1840, I. Golescu, dans la préface de sa grammaire, demanda qu'une assemblée de philologues réglât l'orthographe. En 1860 Basile Boerescu, ministre de l'Instruction publique, conçut le projet de convoquer une assemblée composée des savants de tous les pays habités par les Roumains avec mission d'élaborer une histoire nationale¹. En 1862 Ubicini proposa de fonder une Académie à l'instar de l'Académie Française, Académie qui s'occuperaient de la rédaction d'une grammaire, d'un dictionnaire et d'une histoire².

En 1866 C.-A. Rosseti, ministre des Cultes et de l'Instruction publique, ayant comme secrétaire général V.-A. Ureche³, forma le dessein de fonder une société littéraire sous la protection du gouvernement. L'idée fut agitée en Conseil des ministres du 11-23 février 1866⁴. On élabora un projet pour la formation de cette société dont les membres seraient choisis dans toutes les contrées habitées par les Roumains. Par le

1. Le *Moniteur roumain*, 2-14 oct. 1860.

2. Cf. *Préface d'Ubicini à la Grammaire de la langue roumaine* par Mircesco, Paris, 1863.

3. Rosseti C.-A. a jeté les bases du Socialisme en Roumanie. Il a fondé de nombreux journaux. ŒUVRES: *Écrits de jeunesse et d'exil*, 2 vol. Buc., 1885. — V.-A. Ureche a publié de nombreux travaux historiques.

4. Cf. *Romænische Revue*. Budapest, mai 1886, p. 267.

décret du 1^{er} avril 1866, le Conseil des ministres prit une décision. C'est l'origine de l'Académie Roumaine.

C.-A. Rosseti, esprit vaste et politicien démocrate, cherchait à améliorer la situation sociale de son pays, mais il n'était pas indifférent au mouvement littéraire et au passé de la Roumanie. En fondant l'Académie, il lui donna comme mission de composer une histoire et de régler la belle langue du peuple par une orthographe fixe.

Les vingt et un membres de la société littéraire furent d'abord nommés par le gouvernement qui leur laissa dans la suite le droit d'élire eux-mêmes leurs collègues. Ils devaient rédiger un dictionnaire et une grammaire. La première séance fut fixée au 1^{er} août 1867, quand Etienne Golescu, président du Conseil des ministres, déclara l'indépendance de la « Société littéraire ». L'étymologiste Timotei Cipariu prit la parole après Golescu.

En vertu d'un décret du prince, la société fut appelée « Société Académique » et en 1879 (29 mars) un autre décret lui donna le nom d'*Académie Roumaine*; elle fut considérée désormais comme une institution nationale¹.

Une fois constituée, l'Académie s'assigna comme première tâche la solution du problème orthographique et comme l'orthographe engendrait toujours l'idée d'épurement de la langue on s'occupa simultanément des deux questions. En 1867, le 11 septembre, une commission (T. Cipariu, A.-T. Laurian, I.-C. Massim et Caragiani) fut chargée d'élaborer un projet pour la fixation de l'orthographe.

Le projet qu'elle présenta suivait pas à pas le système étymologique de Cipariu. Bien que combattu par Maiorescu, Heliade, Roman et Ionescu, il fut approuvé par l'Académie, qui fixa la règle suivante : Tous les

1. *Loi, statuts, règlements et décisions de l'Académie Roumaine*. Bucarest, 1896. L'Académie Roumaine a trois sections : I. Philologie et Littérature ; II. Histoire et Archéologie ; III. Sciences naturelles (art. 2). La section littéraire doit s'occuper : de la philologie, afin de cultiver, purifier, enrichir, régler et perfectionner la langue ; de missions lexicographiques pour la composition d'un dictionnaire national (art. 3^e).

sons primitifs, étymologiques, seront écrits avec la lettre correspondante de l'alphabet latin ; tous les sons dérivés seront écrits avec la lettre des sons primitifs, dont elle dérive¹.

Quelque temps après on annonça un concours pour la composition d'une grammaire et enfin on décida de recueillir les matériaux nécessaires à la composition d'un dictionnaire. En 1868 l'Académie entreprit la publication de ses *Annales* avec l'orthographe étymologique.

Heliade Rădulescu, qui avait présidé les premières séances, ne pouvant faire prévaloir son système italiéniste donna sa démission². Le poète Alexandri et le critique Maiorescu, membres de la « Junimea », se retirèrent bientôt après. Les *Causeries littéraires* insérèrent immédiatement la notice suivante : « Tite Maiorescu, membre de la « Société Académique Roumaine » voyant l'absence complète de résultats, et se sentant trompé dans les espérances qu'il fondait sur la société, vient de donner sa démission. »³. La lutte de la « Junimea » contre l'Académie était ouverte et à partir de ce moment la société littéraire de Iassy prit la décision de diriger, sans faiblir, ses attaques contre le pédantisme de la « Société Académique » de Bucarest. Une lettre d'Alexandri à Jacques Negrucci, le rédacteur des *Causeries littéraires*, nous confirme cette décision : « Je me suis réjoui, écrit-il, lorsque j'ai appris que vous vous êtes décidés d'entrer en lutte scientifique avec le pédantisme », et plus loin il ajoute, encourageant la « Junimea » : « Vous avez une belle campagne à faire, vous devez défendre le trésor le plus cher dont vous avez hérité de vos ancêtres, la langue c'est-à-dire le symbole sacré de notre nationalité. »⁴.

1. Cf. Cipariu, *Grammaire, I. Amalitica*, Buc., 1869, p. XII.

2. Les écrivains Bolintineanu et C. Negrucci ont décliné l'honneur de siéger à l'Académie.

3. *Caus. lit.*, II, p. 268.

4. *Lettres d'Alexandri*, édition Chendi et Carkaleki, Buc., 1904, p. 50.

Après que Maiorescu et Alexandri se furent retirés de l'Académie, il ne se trouva que très peu de membres pour s'opposer énergiquement au système étymologiste qui recueillera l'approbation presque unanime et qu'on appliquera jusque dans ses conclusions extrêmes en forgeant des mots d'un emploi ridicule.

La majeure partie des écrivains roumains combattaient les tendances de l'Académie Roumaine qui devint un refuge ouvert aux théories surannées des étymologistes. Elle ne se borna pas à l'orthographe, mais voulut aussi donner des lois pour rendre la langue roumaine immuable. C'est là sa grande faute ; ce rôle ne convenait point à l'Académie dont la destination était plutôt de recueillir des matériaux pour étudier la langue dans toutes ses manifestations, car la langue roumaine présente quelques différences de dialecte dans les diverses contrées peuplées de Roumains. A l'Académie siégeaient des représentants de toutes ces contrées, et il semble que cette étude eût dû s'imposer tout naturellement à leur activité.

Parmi les membres de l'Académie qui étudièrent l'orthographe et proposèrent des réformes citons : G. Munteanu, *Sur l'Orthographe* ; I.-C. Massim, *Le rapport de la commission orthographique* ; I. Sbiera, *Contre-Projet* ; Héliade Rădulescu, *Principes de l'orthographe roumaine* ; T. Cipariu, *Système orthographique*¹, etc.

§ 2. — Le pédantisme des étymologistes atteint le comble de l'aberration linguistique par la publication du *Projet du Dictionnaire de la Société Académique*². Il créait une langue que le peuple n'a jamais parlée et ne parlera jamais. Laurian et Massim, auteurs de ce dictionnaire, suivent comme académiciens le système étymologique approuvé par l'Académie, parce que selon eux « seule l'étymologie, tant pour l'intelligence des mots que pour les sons dont ils se composent et leur représentation par des signes, peut apporter dans la langue

1. Voir les *Annales de l'Académie*, t. I, p. 37, 66, 79, 189, 88. — *Caus. lit.*, XIV, p. 65.

2. Bucarest, t. I, 1871 ; t. II, 1876.

l'ordre et la lumière convenable »¹. On doit tenir moins compte du fond que de la pureté de la forme, « parce que la forme détermine encore mieux que la matière le vrai caractère d'une langue »².

La langue n'est donc pour Laurian et Massim que le résultat des combinaisons arbitraires faites au gré de quelques philologues qui ne tiennent compte ni des influences étrangères ni des transformations naturelles subies au cours des siècles. Ils n'admettent dans leur dictionnaire que les mots d'origine purement latine à côté de vocables forgés par eux-mêmes. Les mots d'origine étrangère rejetés et consignés dans un *Glossaire* sont soumis à un examen ultérieur³. La majeure partie des mots transcrits dans ce glossaire sont ceux dont ils n'ont pas trouvé l'étymologie. Ils n'admettaient pas qu'une langue étrangère pût exercer une influence favorable sur le roumain et ils étaient persuadés que les mots étrangers « empêchent l'essor de la pensée ».

Rien de moins exact :

L'essor de la pensée n'est pas entravé par les mots étrangers qui ont déjà pénétré dans la langue, où ils ont donné naissance à des familles de mots, mais au contraire, ce sont les mots nouveaux des étymologistes, comme les mots forgés arbitrairement en général, qui empêchent l'essor de la pensée. « Une poésie d'une empreinte vraiment nationale, écrit Schuchardt, ne pourra jamais jaillir de la langue artificielle et imprégnée de néologismes qu'on s'efforce de répandre dans le peuple roumain, mais seulement du langage, dans lequel le paysan chante ses *doïnes* et ses chants héroïques. »⁴.

Le dictionnaire de Laurian et Massim n'exerça aucune influence sur la langue du pays. Négligeant les progrès de la lexicographie moderne, ils se conformaient encore à l'étymologie de l'ancien dictionnaire de Buda (1825) et s'égaraiient dans des déductions et discussions philologiques.

1. Préface du *Dictionnaire*, cf. Schuchardt, *Romania*, Paris, 1873, p. 74, note.

2. *Ibid.*, p. v j.

3. *Glossaire élaboré comme projet* par A.-T. Laurian et I.-C. Massim. Buc., 1871.

4. Schuchardt, *Romania*. Paris, 1873, p. 74.

ques insanes. Ils étaient si peu habiles dans leurs investigations étymologiques qu'ils attribuaient une origine latine à certains mots dérivés directement du turc, etc.

Les égarements des latinistes furent la cause de la ruine définitive de l'étymologisme. Comme on l'a tant de fois répété, l'enfant de l'Académie Roumaine est mort-né.

Nous ne pouvons pas nous attarder aux innombrables critiques faites à ce dictionnaire ; Timotei Cipariu même, le défenseur le plus autorisé des latinistes, se déclara contre le dictionnaire et le glossaire de l'Académie : « Un dictionnaire comme celui de notre Académie est seulement pour l'avenir ; mais, pour le présent et le passé, c'est-à-dire pour l'histoire de la langue il a peu de valeur et je ne sache pas qu'une autre nation puisse montrer un semblable ouvrage où la langue de l'avenir soit décrétée *a priori* et où la langue historique soit en pareille disproportion avec celle de l'avenir. »¹

§ 3. — La « Junimea » et l'« Académie Roumaine » ont été fondées presque en même temps. Toutes deux contribuèrent au réveil national et au progrès des lettres, bien que leurs vues aient été assez souvent divergentes.

Maiorescu, ayant fixé l'orthographe, il était naturel qu'il défendit son système en attaquant celui de l'Académie. Soutenue par les membres de la « Junimea » l'orthographe de Maiorescu ne tarda pas à devenir celle de la majeure partie des écrivains. L'Académie elle-même se dirigea bientôt dans la même voie et, en 1879, lorsqu'on lui conféra le titre d'« Institut National » Maiorescu et Alexandri furent rappelés dans son sein parce qu'elle voulait reprendre la question orthographique.

Il fallait renoncer à l'orthographe étymologiste de Cipariu qui avait empêché l'Académie de se mêler au mouvement littéraire. Elle se prononça en faveur du système de Maiorescu auquel elle fit subir quelques

1. Voir les *Archives pour la philologie et l'histoire*, 25 novembre 1871, p. 787.

légères modifications du consentement même de l'auteur, qui avait hâte d'en finir avec cette question.

En 1879 le 4 juin, B.-P. Hasdeu, T. Maiorescu, G. Barițiu, A. Odobescu et Caragiani proposèrent de fixer définitivement l'orthographe avec laquelle on publierait désormais les œuvres dans les *Annales de l'Académie*.

Partout on sentait un courant favorable à la tentative de la « Junimea » et, en Transylvanie même, où les étymologistes étaient tout-puissants, on était disposé à admettre certaines réformes de Maiorescu et le *Télégraphhe roumain* publia quotidiennement les concessions faites par les étymologistes.

Au mois de mars 1880, l'Académie nomma une commission composée de partisans et d'adversaires de l'étymologisme pour présenter au plus tôt un projet orthographique¹. Le 8 avril fut soumis un rapport² dont l'auteur, Maiorescu, montra dans son exposition que l'ancienne orthographe de l'Académie n'était adoptée nulle part en Roumanie. Il proposa de tenir compte des usages de la langue, usages créés par tous ceux qui parlent et écrivent. Les transformations phonétiques et la loi euphonique sont indiquées par lui comme les caractères distinctifs d'une langue qui ne peut vivre sans elles³.

Jusqu'à présent l'orthographe de l'Académie était un étymologisme tempéré par des concessions phonétiques; on propose maintenant un phonétisme tempéré par des nécessités étymologiques. Ce système donne une écriture facile et simple, conforme aux théories linguistiques modernes et aux exigences pédagogiques. Chaque mot sera écrit comme il est prononcé, c'est-à-dire d'après le principe de Quintilien : *Ego sic scribendum quidque judico quomodo sonat. Hic enim usus est lit-*

1. Barițiu (président), Quintescu (secrétaire), Maiorescu, Hasdeu, Alexandri, membres. Voir les *Annales*, 2 série, II, p. 227.

2. *Rapport sur le nouveau projet de l'orthographe roumaine*, *Caus. lit.*, XIV, p. 65.

3. Cf. *Caus. lit.*, XIV, p. 67-68.

terarum, ut custodiant voces. (*Inst. Orat.*, I, 7, 38)¹.

La nouvelle orthographe ne permet d'employer :

a) les lettres *y, th, ph, qu* et *k* que dans les noms propres ;

b) les consonnes doubles que si elles proviennent de deux mots roumains, c'est-à-dire lorsque en décomposant le mot la syllabe terminée par la première de deux consonnes semblables représente un mot existant et ayant un sens ;

Ex. : *innotare*, *in* + *notare* (nager), mais *afirmare* (affirmer).

γ) *ss* uniquement pour éviter une confusion. Ex. : *massa* (la masse), *masa* (la table); *cassa* (la caisse), *casa* (la maison).

On approuve les signes proposés par Maiorescu : la cédille et le signe bref.

s sera prononcé *z* (entre deux voyelles) seulement dans les mots nouveaux. Ex. : *rosa* (la rose), *sintesa* (la synthèse), *prosa* (la prose).

x = cs dans les néologismes et les noms propres : *Xilografie* (Xilographie), *Alexandru* (Alexandre).

Pour *z*, lorsque la flexion roumaine prouve à l'origine l'existence d'un *d* on écrira *đ* (= *z*). Ex. : *cređi* (tu crois) [de *cred* (je crois)].

sc remplace *st* seulement là où la forme flexionnelle roumaine est *sc*. Ex. : *cunosci* (tu connais) [de *cunosc* (je connais)] au lieu de *cunoști*; mais *stejar* (chêne).

i (bref) est maintenu où on l'entend à moitié. Ex. : *cărți* (livres).

u (bref-final) on le conserve, pour le moment, dans les mots flexibles, mais il sera bientôt supprimé partout où il n'est pas prononcé². Les étymologistes voulurent le garder sous prétexte qu'il marque certaines formes grammaticales.

Pour l'accent tonique on se sert de l'accent grave. Ex. : *lăudă* (il louait). L'apostrophe devant l'article féminin

1. D'après Maiorescu, *Caus. lit.*, XIV, p. 68-69. Les *Annales*, 2^e série, II, p. 416.

2. *Les Annales*, *Ibid.*, p. 403-435.

est supprimée. Ex. : *casa* (la maison) et non *cas'a.* *c, g, ce, ci, ge, gi, che, chi, ghe, ghi* comme dans l'orthographe de Maiorescu.

Dans son ensemble cette orthographe de l'Académie concorde avec celle que proposait la « Junimea ». Les quelques concessions qu'on a faites pour *z* (d), pour *sc* (*st*), etc., ne portent aucunement atteinte aux principes établis par Maiorescu. Dans une note de son rapport il manifeste son idée de se rallier à l'opinion de la majorité pour qu'il n'y ait plus de discussion sur des points secondaires bien qu'il croie ainsi s'éloigner de la règle générale admise pour l'écriture .

En somme on se fit des concessions mutuelles et le problème orthographique entra en voie d'application après avoir été simplifié.

L'Académie publia ses règles sur l'orthographe en 1881, suivies en 1895 d'une nouvelle publication approuvée par le ministre de l'Instruction publique lorsqu'on eut décidé la suppression de l'*u* (bref).

Nous avons exposé brièvement les points capitaux du rapport de Maiorescu à l'Académie Roumaine : la victoire de la « Junimea » qui depuis 1867 jusqu'en 1880 n'avait pas cessé de lutter contre l'Académie est à peu près complète ². Toutes les critiques, toutes les accusations dirigées contre la société de Iassy par les étymologistes et les défenseurs de la tradition sont réduites à néant par ce triomphe. Une société littéraire provinciale susceptible d'enregistrer un succès aussi éclatant et fécond en résultats sur l'Académie de la capitale a bien le droit à l'admiration de tous et mérite une place d'honneur dans l'histoire de la littérature nationale ³.

Dernièrement l'Académie publia encore une fois les *Règles orthographiques* (1904) où se trouve abandonné

1. Cf. les *Annales*, 2^e série, II, p. 418.

2. D'autres membres de la « Junimea » seront désormais reçus à l'Académie.

3. L'Académie a été plus heureuse dans ses travaux historiques qui ouvrent une ère nouvelle pour l'histoire du passé de la Roumanie.

sans restriction le principe étymologique et adopté le phonétisme¹. On écrit le langage parlé sans souci de l'étymologie. Le triomphe de la « Junimea » est aujourd'hui définitif.

Mais ce succès n'est pas le seul qu'aït remporté la Société littéraire de Iassy, par ses critiques elle ramena les écrivains à leur juste valeur.

§ 4. — La « Junimea » eut l'heureuse influence de faire séparer les questions de langue de celles de l'orthographe. Dans cette dernière, après avoir recommandé de chercher l'origine des sons dérivés dans la langue même et de ne plus remonter au latin, elle préconisa l'orthographe phonétique proprement dite.

Si nous considérons maintenant la lutte de la « Junimea » contre l'Académie en ce qui concerne la langue, nous verrons qu'on n'a pas non plus épargné les critiques au dictionnaire qui fera, de la part de Quintescu, l'objet d'une étude sévère dans les *Causeries littéraires*².

Dans le dictionnaire de l'Académie, comme nous l'avons dit, on voulait, afin d'épurer la langue, éliminer les mots d'origine slave et forger des néologismes en leur donnant une apparence latine. Mais c'était une erreur de croire que la langue roumaine pouvait se passer de slavonismes et que les mots rejetés pourraient être facilement remplacés par d'autres empruntés au latin ou aux langues romanes. Il était également très difficile d'introduire les néologismes dans le langage.

A. de Cihac, qui publia quelques polémiques dans les *Causeries littéraires*³, pour lutter contre les latinistes, tomba dans un excès tout contraire en voulant faire croire, dans son *Dictionnaire d'étymologie Daco-Romane*,⁴ que le roumain a plus d'éléments slaves qu'il

1. Voir Maiorescu, *Caus. lit.*, Buc. XXXVIII, p. 321 et suiv. — Dr Tiktin, *Caus. lit.*, XXXVIII, p. 566 et suiv. — Sext. Pascariu, *Caus. lit.*, XXXVIII, p. 961 et suiv.

2. *Caus. lit.*, IV, 350, 356, 381, 392.

3. « Polémiques philologiques avec Hasdeu », *Caus. lit.*, IX, p. 345 ; X, p. 26.

4. Francfort, 1870-1879.

n'en possède réellement¹. Toutefois il démontre que l'influence exercée par la langue slave est si profonde que, si l'on en voulait purger le roumain, ce serait détruire presque totalement le langage populaire. En effet, la période latine de la langue roumaine peut être considérée comme déjà achevée vers le VI^e ou VII^e siècle². A ce moment pénétrèrent un grand nombre de slavonismes, surtout dans la terminologie topographique. Les circonstances étaient peu favorables et le roumain ne pouvait subir des infiltrations sans perdre son caractère. La langue n'était pas encore formée quand elle fut pénétrée par les éléments exotiques. Les principes d'assimilation lui faisaient défaut, aussi a-t-elle admis littéralement les mots étrangers et un bon nombre de mots latins ont été remplacés par des mots slaves³. C'est pourquoi cette influence éclate partout : dans la langue comme dans les coutumes, dans les croyances populaires comme dans la religion⁴. Nier cette action, c'est se laisser aveugler par le patriottisme, et la manière dont on comprenait ce sentiment empêchait souvent de dire la vérité. « La science positive, écrivait Cihac, ne peut guère se régler sur les aspirations d'un patriotisme mal entendu ou d'un amour propre ridicule qui ne songe qu'à se prévaloir du passé glorieux de ses ancêtres. »⁵. Et pour l'Académie c'était une question de pur chauvinisme que d'éliminer

1. Cihac démontre avec raison que pour étudier le roumain on ne peut pas négliger l'influence slave ; voir son *Dictionnaire*, Frankfort, 1870-1879, (Couronné en 1880 par l'Institut de France, prix Volney) ; voir la critique de A. Boucherie dans *La Revue des Langues romanes*, 1880, p. 121, 129.

2. Cf. Candrea-Hecht. *Les Éléments latins de la Langue roumaine*, Introduction. Paris, 1902.

3. Cf. Diez. *Grammaire des Langues romanes* (trad. Brachet et Gaston. Paris.) Paris, 1874, I. p. 120. — Cihac, *Dictionnaire*, Préface, p. IX.

4. Cf. Martonne. *La Valachie*. Paris, 1902, p. 245. — Cihac *Préface du Dictionnaire*, p. IX. — La langue roumaine s'est formée dans la péninsule Balkanique (cf. Candrea, *Bulletin de la Soc. philologique*, Buc., I, 1903, p. 21) entre le IV^e et le VI^e siècles. Tocilescu Gr. soutient qu'elle s'est formée en Dacie-Trajane entre 167 et 271 (cf. *Histoire des Roumains*, p. 73).

5. Cihac. *Dictionnaire* (éléments slaves, magyars, turcs, albanais, etc.), 1879, p. VIII.

de la langue nationale, tous les mots d'origine étrangère.

Quintescu, dans sa critique contre le dictionnaire de l'Académie, ne s'oppose pas à l'élimination des mots slaves superflus. Mais, dès que l'un d'eux a pénétré dans la langue et qu'il est usité, l'auteur refuse à l'Académie le droit de le rejeter.

D'ailleurs l'Académie n'a pu réussir dans son entreprise, car le peuple et même les écrivains ont continué à employer les termes qu'ils connaissaient déjà, de préférence aux néologismes proposés.

Nous sommes convaincu que certains slavonismes vivront perpétuellement, tandis que les néologismes qui ne sont pas le résultat d'un besoin réel et nouveau, ne seront pas compris du peuple et ne sont pas viables.

Les mots turcs, grecs, hongrois, etc., dont l'introduction est plus récente doivent être examinés avec beaucoup d'attention. Il est des vocables qui doivent disparaître si nous possédons des mots purement roumains correspondants, mais il en est d'autres qui ne seront jamais écartés. Il est incontestablement logique de donner aux mots hybrides la forme pure, mais il est illogique d'exagérer cette pureté et de changer, par exemple, le suffixe *eală* en *ime*, *oare*, *itudine* et de créer ainsi des mots incompatibles avec le caractère de la langue roumaine¹.

Bien des écrivains de la « Junimea » s'intéressèrent à la question des néologismes : Jacques Negrucci ne proposa point une solution, mais répondit aux accusations portées contre la « Junimea » et les *Causeries littéraires* de s'opposer au progrès de la langue roumaine en lui refusant le droit de faire des emprunts aux langues romanes² ; Värgolici dans une critique contre la revue de Bucarest intitulée : *Les Transactions littéraires et scientifiques*³ et Lambrior dans la *Langue roumaine ancienne et moderne*⁴ sont partisans de la conservation d'un grand

1. Cf. *Caus. lit.*, IV, p. 361-362.

2. *Lettre, Caus. lit.*, X, 457.

3. *Caus. lit.*, VI, p. 72-78.

4. *Ibid.*, VII, p. 325-334.

nombre des mots slaves existant depuis longtemps dans le roumain. Particulièrement Lambrior, philologue de grande valeur, s'était déclaré contre les constructions archaïques mais demandait le maintien des mots slaves qui, pénétrant dans la langue, ont donné naissance à des constructions spéciales, à des images plastiques, à des nuances d'idées, à des dictos et des proverbes qui sont le matériel le plus riche et le plus élégant du langage. Enfin A.-D. Xenopol, qui, dans ses articles sur la *Culture nationale*, indique aussi quelques normes pour l'introduction des mots étrangers, est aussi de cet avis¹.

Ce fut encore Maiorescu qui proposa la solution acceptable. On adopta généralement ses vues qui constituent un nouveau succès de l'école littéraire de Iassy. La théorie du critique de la « Junimea » peut être résumée dans les quatre points suivants :

a) On éloignera le mot slave quand, dans la langue populaire, existe un autre mot purement roumain ;

b) Quand le roumain possède un terme d'origine latine l'introduction d'un autre néologisme est superflue ;

γ) Si le roumain n'a pas de terme pour rendre une idée nouvelle on prendra pour l'exprimer le mot employé dans une des langues romanes, spécialement en français (exceptés les termes techniques) :

δ) La substitution de tous les mots slaves de la langue roumaine est une impossibilité². « Les mots d'origine slave enracinés dans la langue populaire ne peuvent être éliminés du langage parlé et de l'écriture roumaine : d'abord parce qu'ils sont si nombreux, qu'il manque pour ainsi dire l'instrument avec lequel on peut exécuter cette opération trop étendue, et ensuite parce que nous n'avons pas jusqu'à présent la moindre forme d'entente sur les mots qui serviront à les remplacer. »³.

Il est donc entendu qu'on conservera les mots slaves fortement enracinés dans la langue ou ceux qui ont

1. Cf. *Caus. lit.*, II, 214.

2. *Ibid.*, 282, 283, 285, 286. — *Critiques*, II, 1892, p. 251-288.

3. *Critiques*, II, p. 272.

donné naissance à des familles de mots ou à des constructions spéciales qu'on retrouve dans la littérature populaire¹.

La victoire demeura à la société « Junimea ». Les opinions, émises par ses membres dans les *Causeries littéraires* malgré l'opposition de Bucarest et de la Transylvanie, ne tardèrent pas à être acceptées par les lettrés. Par l'importance du triomphe de ces réformes on peut mesurer toute l'influence exercée par la société sur la littérature roumaine en général.

L'Académie inclina au fur et à mesure pour ces réformes, son dictionnaire resta un simple projet ; on renonça à le recommander et aujourd'hui il n'est qu'une curiosité digne d'un musée littéraire.

1. A consulter : Miklosich, *Die Slavische Elemente in Rumäniischen*, Wienne, 1862.

VIII

De la littérature populaire

§ 1. — La ténacité de l'opposition et les efforts sincères de l'école littéraire de Iassy, contre les latinistes, seraient restés infructueux si elle s'était bornée seulement à critiquer les tendances des étymologistes.

Pour réagir efficacement contre ces derniers, il fallait leur opposer un courant plus sain et plus naturel et régénérer la littérature roumaine par le rapprochement des deux éléments : artistique et populaire. Ce fut, grâce aux efforts de la « Junimea » que se produisit cette fusion, qui est le symptôme le plus significatif d'une nouvelle ère intellectuelle.

Il est donc nécessaire de connaître, dans ses lignes générales, cette littérature populaire et l'emploi qu'en firent, dans leurs polémiques, les écrivains des *Cau-series littéraires*. Ces derniers étaient persuadés qu'ils ne pouvaient se rendre compte des besoins du peuple roumain qu'en étudiant son passé. En effet, l'esprit d'une nation se manifeste surtout dans ses productions et ce n'est qu'après avoir pénétré cet esprit qu'il est possible d'en déduire les réformes compatibles avec la tradition.

Reconnaissons que, même avant la « Junimea » plus d'un écrivain avait compris la nécessité de se rapprocher de la littérature populaire et de s'en inspirer. Anton Pann avait recueilli quelques œuvres poétiques : dictos, proverbes, légendes qui ont une certaine valeur pour l'étude ethno-psychologique du peuple roumain¹. Les

1. Il ne se rendait pas compte de l'importance de son recueil pour le Folklore.

écrivains Cogălniceanu, Al. Russo et C. Negrucci furent unanimes à reconnaître l'importance de la langue et de la littérature populaires, dont le caractère général est de n'avoir aucune tendance marquée et de ne poursuivre aucun but fixé d'avance¹. C'est ainsi que cette littérature devient une véritable œuvre d'art : le peuple, en exprimant ses sentiments sous une forme poétique ; est sincère, et dans toutes ces œuvres nous ne trouverons aucune trace de sentiments artificiels.

La poésie littéraire roumaine de cette époque par contre n'exprime que des impressions factices, calculées plutôt que spontanées, le poète n'a nul accent ému, mais il se sert de phrases banales, de comparaisons ridicules et forcées, imitant en grand partie les œuvres étrangères mais sans nul esprit critique. La supériorité de la première poésie éclate donc sur ce point. C'est grâce aux efforts des écrivains cités plus haut et d'un membre de la « Junimea », Vasile Alexandri, qu'eut lieu le rapprochement des deux écoles, rendu d'ailleurs tout naturel par la lutte déjà engagée contre l'imitation sèche des productions étrangères. La seule source d'inspiration se trouvait donc dans le genre purement national.

De nos jours, la littérature poétique est écrite dans l'esprit et la langue du peuple Il y a toutefois une exagération, dans une imitation trop servile des œuvres populaires et cette exagération peut aussi devenir nuisible. « Une âme d'artiste, pense Densușianu en parlant de ce phénomène, refait, donne une forme nouvelle, un sens plus profond aux sujets empruntés au peuple. »².

On distingue dans la littérature populaire deux sortes d'œuvres : La première se compose de celles dont les auteurs sont inconnus et qui se sont transmises jusqu'à nous par la tradition orale. L'origine de cette littérature, que constituent les chants nationaux de la Roumanie, se perd dans la nuit des temps. La seconde renferme les

1. Cf. Dr M. Gaster. *La littérature populaire roumaine*, Bucarest, 1883, Introduction, p. 5.

2. Ovide Densușianu. *Egarements littéraires*, dans *Viața Nouă*, Buc., I, p. 6.

œuvres d'auteurs connus, mais empreintes d'un caractère si profondément populaire qu'elles sont devenues, pour ainsi dire, la propriété du peuple. Les œuvres de ces deux catégories ont une grande importance pour le développement de la littérature roumaine, mais ce qui nous intéresse le plus ici, ce sont les œuvres de la littérature populaire d'auteurs inconnus, car c'est principalement de ces œuvres que les écrivains roumains, de l'époque qui nous occupe, se sont inspirés, et c'est aussi de cette partie de la littérature populaire que la « Junimea » a recueilli les chefs-d'œuvre dans de belles et intéressantes collections.

L'étude et la connaissance de la littérature populaire ont encore pour le peuple roumain une importance historique et pratique qu'il n'est pas permis d'ignorer. Nous pouvons suivre, par cette étude, l'évolution de son esprit, de son intelligence et de son imagination à travers les âges. La connaissance de cette littérature populaire nous révèle le génie du peuple avec ses aspirations et ses volontés et nous apprenons ainsi dans quelle voie nous devons engager cette nation et encourager ses efforts. C'est ce qu'a merveilleusement compris la « Junimea » dont le membre fondateur Th. Rosetti a écrit : « Ce n'est qu'en faisant abstraction des formes vides et dépourvues de sens de notre civilisation, ce n'est qu'en revenant à la source primitive et intarissable de la vie populaire, qu'en étudiant les coutumes et les mœurs de notre peuple que les classes instruites de la société roumaine pourront revêtir un caractère propre et distinctif... ce n'est que par une étude conscientieuse de la nature propre au peuple roumain qu'elles pourront arriver à donner une forme nouvelle et originale aux idées générales importées. »¹.

D'autre part, la littérature devant aussi pénétrer dans les couches profondes du peuple, pour l'instruire, ne pourra pas se contenter, pour répondre à cette mission, d'être une simple imitation des littératures étrangères, mais devra nécessairement porter l'empreinte de

1. Sur la direction de notre progrès. *Causeries littéraires*, VIII, p. 12.

l'esprit populaire. Nous ne voulons pas contester par là l'utilité des littératures étrangères pour les productions littéraires nationales, mais elles ne pourront être profitables que dans la mesure où l'écrivain aura su rester national et adapter les œuvres d'inspiration étrangère à l'esprit de son peuple, car, autrement, les littératures étrangères constituent un danger pour l'intégrité du génie de ce peuple puisqu'elles détruisent le lien qui doit rattacher l'écrivain à ses lecteurs.

§ 2. — La littérature populaire roumaine anonyme forme, comme dit Gaster, « un anneau dans la chaîne qui unit les peuples entre eux »¹. Elle embrasse toutes les productions nées de l'esprit du peuple dans ses diverses circonstances de sa vie psychologique et sociale. « Elles sont l'œuvre des bardes inconnus ; elles n'ont pas de date certaine, mais quelques-unes remontent à une très haute antiquité. »². Le paysan y apparaît dans toutes les manifestations de son existence, en temps de paix dans sa chaumière, aux travaux des champs ; en temps de guerre parti pour défendre son pays et luttant contre l'ennemi envahisseur. Dans ces diverses situations, la poésie était la confidente de ses peines et de ses joies, de ses succès et de ses revers, de ses sympathies comme de ses haines. Partout, dans cette poésie populaire, on ressent l'impression d'une spontanéité vibrante dans la riche variation des émotions, toujours sincères, qui l'emplissent. La nature anime tous ces poèmes de ses palpitations, le sentiment qu'elle inspire y est très intense : la Roumanie avec ses plaines fertiles, ses montagnes verdoyantes et boisées, ses campagnes vastes et monotones, les rochers avec leurs sources cachées et leurs grottes profondes, les forêts vierges, les sites les plus pittoresques se déroulent tour à tour sous nos yeux.

Les *doïnes* et les *ballades* recueillies de la bouche du peuple ont un charme ineffable : « Composées dans un

1. Dr Gaster, *op. cit.*, p. VI.

2. Alexandri. *Lettre à Crătunescu dans le Peuple roumain d'après ses chants nationaux*. Paris, 1874, p. 327.

passé lointain — dit un écrivain de la « Junimea », admirateur de la littérature populaire — sans date, par des auteurs inconnus, par des rapsodes roumains, elles sont les premiers chants où la langue se soit manifestée, et, comme premiers essais, elles ont la beauté naïve de tout ce qui commence : la grâce du berceau, la poésie du printemps. »¹.

Ce qui fait la simplicité et le caractère si naturel de la poésie populaire, c'est l'absence complète des influences étrangères. Elle ne subit que l'action du milieu social. En effet, à partir du moment où les sentiments du paysan ont passé dans des chants, ils ne sont plus condamnés à l'immobilité, ce qui est le cas pour la poésie littéraire ; transmis de bouche en bouche, les chants, dépositaires de ces sentiments, subiront nécessairement des modifications en bien ou en mal, ils recevront l'empreinte du caractère propre à chaque époque et à chaque contrée, mais le fond primitif restera toujours le même : la sincérité des émotions et le vrai sentiment de la nature subsisteront à travers toutes ces transformations successives.

Plus tard, quand le paysan ploie sous la charge d'im-
pôts écrasants, quand il ne jouit plus que d'une liberté illusoire, quand il travaille au profit de son maître plutôt que pour lui-même, il ne cesse pas de chanter la nature, toujours belle et attrayante pour lui ; mais il la voit maintenant à travers sa mélancolie actuelle, toutes les autres notes sont dominées, et pour ainsi dire couvertes par les accents d'une tristesse résignée. La chanson rustique devient une élégie, on dirait la plainte et comme le vagissement d'un enfant qui se sent malheureux, mais qui ne songe pas encore à se révolter contre les fauteurs de son mal. Les poésies populaires sont le miroir vivant de l'histoire du peuple roumain, des souffrances qu'il a éprouvées au cours des siècles ; on retrouve la langue, les mœurs, les traditions, en un mot tout ce qui fait l'originalité de la nature roumaine.².

1. Värnav-Liteanu, *Causeries littéraires*, VI, p. 405.

2. C. Adamescu. *Hist. de la langue et de la littérature roumaines*. Buc., 3^e éd., p. 68.

Voilà pourquoi nos écrivains puisèrent avec succès dans le trésor inestimable de cette poésie, vierge de toute infiltration étrangère et qui incarne le génie et le véritable esprit de la langue roumaine moderne¹.

§ 3. — Ce n'est que vers 1850 qu'on commence à s'occuper de différents genres de la littérature populaire. Jusqu'à cette date elle était négligée par les auteurs et ne vivait que sur les lèvres du paysan, colportée par les *läutarii* qui la recueillaient dans les campagnes. C'est aux « *läutarii* » qu'on doit en majeure partie la conservation des poésies populaires, dont s'inspirèrent si largement Konaki et Văcărescu. Les *läutarii* étaient une espèce particulière de chansonniers : « Ils sont de vrais rhapsodes, dit Le Cler, non seulement ils ont conservé les mélopées antiques mais ils gardent le dépôt des poésies nationales... Les sectateurs de la *läuta* (violon) repoussent toute analogie avec les musiciens, ils exercent une espèce de culte qui se perd dans la nuit des temps. »².

Le poète Basile Alexandri, membre de la « Junimea », de retour de Paris, recueillit les chants nationaux de la bouche du paysan et des *läutarii*. Une année avant l'apparition des *Causeries littéraires* de Iassy il publia à Bucarest sa collection des *Poésies populaires des Roumains*³, édition plus riche que la première publiée en 1852. Alexandri exercera par son recueil une influence considérable sur toute la société « Junimea » qui reçut l'ouvrage avec enthousiasme. La « Junimea » appréciait la réelle beauté des chants populaires et voyait avec fierté la collection de ces poésies charmantes qu'elle avait proposées comme la fontaine de Jouvence de la poésie roumaine.

Alexandri lui-même s'en imprégna dans ses admirables *Poèmes champêtres* (*Doinèle*) et dans les *Muguets*

1. Cf. Dr M. Garter. *Chrestomatie roumaine*. Leipzig, 1891. *Introduction*

2. G. Le Cler. *La Moldo-Valachie*. Paris, 1866, p. 49.

3. L'introduction commence par les mots : *Le Roumain est né poète qui furent pris à la lettre par beaucoup d'écrivains sans talent. Voir aussi, Poésies populaires. Ballades, 1852.*

(Läcrämioare) que nous verrons plus loin. A son exemple, beaucoup d'autres écrivains prirent son recueil comme modèle. C'est à celui-ci et à d'autres qui le suivront bientôt qu'on doit la renaissance de la poésie roumaine.

Il ne restait qu'un pas à faire pour en assurer définitivement le triomphe : la faire pénétrer au sein du peuple. Ce pas fut bientôt fait et la lutte contre le latinisme se termina par un immense succès pour les défenseurs de la littérature populaire. « Les progrès de la poésie roumaine, dit Densușianu, ont hâté l'agonie du courant latiniste et montré indirectement combien il eût été dangereux pour notre langue si cette Ecole se fût généralisée. »¹. Le latinisme aurait creusé pour ainsi dire un abîme entre la langue littéraire et celle du peuple. Or c'était précisément l'unité de la langue qui faisait un seul peuple des Roumains de l'Autriche-Hongrie, de la Russie, de la Macédoine et de la Roumanie libre.

Le mérite incontestable de ceux qui reueillirent et firent revivre les chefs-d'œuvre de la littérature populaire est d'avoir aidé à la régénération de la langue. C'est, en effet, dans cette riche littérature qu'on a retrouvé la langue roumaine avec toute sa pureté : langue belle par ses images, vivante, plastique, riche en expressions fortes et énergiques, langue d'une saveur naïve qui évoque le paysan. Cette langue est devenue bientôt la forme dont on revêt les idées; sa prédominance a une importance incalculable pour le progrès intellectuel d'une nation, car, dès l'instant que la langue dans laquelle paraissent toutes les productions littéraires est celle que parle journallement le peuple, il tirera profit de tout ce qui s'écrira. « La langue, en déterminant avec plus ou moins de justesse et de précision la forme générale et le mode d'expression de la pensée d'un peuple, devient caractéristique pour la direction de toute son éducation, marque aussi ses tendances dans le développement supérieur de ses facultés, dans le

1. O. Densușianu. *La Nouvelle Revue Roumaine*. Buc., I, n° 1, p. 22.

domaine de l'activité littéraire et scientifique, lui imprime enfin le cachet du génie national. »¹.

§ 4. — Quelques membres de la « Junimea » ne partagèrent point l'enthousiasme témoigné, par la majorité de leurs confrères, à la littérature populaire. Mais ils restèrent une exception, et la société, passionnée pour cette littérature, jeta les bases du Folklore en Roumanie. On s'intéressa à toutes les manifestations de la vie du peuple ; Xenopol, Panu, Lambrior, Slavici, M. Pompiliu, Creangă, Ispirescu, Eminescu etc., furent unanimes à reconnaître les beautés et l'importance de la poésie populaire. Maiorescu aussi en considérait avec respect les productions. Mais Carp et Pogor, par exemple, leur déniaient toute qualité.

La publication des poésies populaires d'Alexandri fut un événement important. Les *Causeuses littéraires* attachaient plus de prix à cette collection qu'à toutes les productions des poètes modernes. Elles l'appelaient « le vrai trésor poétique national »². Maiorescu, dans sa critique « Sur la poésie roumaine », cite des exemples de cette collection et les donne comme des modèles.

Alexandri ne s'est pas borné seulement à recueillir, il a ajouté des notes expliquant le choix qu'il avait fait, et étudié aussi ce qu'il avait reçu du peuple. Ses commentaires se rapportent à la vie familiale et constituent un véritable répertoire des superstitions, des mœurs et des coutumes populaires où l'on peut étudier la vie psychologique du paysan³.

On a souvent reproché à cette collection, et à juste titre, de ne pas avoir toujours respecté la physionomie originale des œuvres populaires. Elles ont subi, sous la plume d'Alexandri, certains changements, il ajoute ou retrancha de la même manière que Clément Brentano et Achime von Arnim dans le *Cor merveilleux*. L'intérêt

1. Charles Vogel. *Le Monde terrestre au point actuel de la civilisation*, I, 1877, p. 264-285.

2. Cf. *Caus. litt.*, I, p. 133.

3. *Ibid.*, p. 303.

diminué en quelque sorte par ces modifications, et il eût été préférable — surtout pour l'étude de la langue — de respecter les expressions populaires¹. Alexandri d'ailleurs nie avoir apporté des modifications : « Je ne leur ai fait subir aucune modification, sauf quelques vers ajoutés par les tziganes läutarii, que j'ai cru devoir retrancher. J'ai fait pour quelques-unes de ces poésies ce qu'un joailler fait pour des pierres précieuses. J'ai respecté le sujet, le style, la forme et même plusieurs rimes incorrectes qui font partie de leur caractère... J'en ai fait disparaître les taches et leur ai rendu leur éclat primitif. »².

L'étude de la littérature populaire prend un grand essor après la publication du recueil d'Alexandri, car son exemple fut suivi par quelques membres de la « Junimea » et d'autres littérateurs dans le reste du pays. Les classes instruites comprirent qu'il était indispensable de connaître ce qu'elles avaient négligé jusqu'alors.

Les *Causeries littéraires* ont publié les poésies populaires de Maramourèche recueillies par Bădescu, de Transylvanie par M. Pompiliu, par Slavici et par Gr. Sima ; les *Lamentations* (Bocete) de Bessarabie par Burada, de Moldavie par Elena Sevastos, de Bukovine par Petrino, et enfin Caragiani qui, le premier, s'occupa des Roumains de Macédoine et de leurs œuvres, etc. Plus tard parurent des collections importantes dues à d'autres membres de la « Junimea », à différents écrivains de la Roumanie et autres contrées habitées par les Roumains.

La littérature populaire roumaine est un vaste champ où peut s'exercer l'activité des lettrés et des philologues. Elle est devenue la source des discussions et des recherches les plus intéressantes : Maiorescu, B.-P. Hasdeu, Crătianesco, S.-Fl. Marian, Iarnik et Bărseanu,

1. Voir : Maiorescu *Caus. lit.*, I, 301 ; *Critiques*, 1892, p. 117-133. — M. Schwarzfeld, *Le Contemporain*, Iassy, VI. — N. Iorga, *La Revue Nouvelle*, III, 249. — A. Cozma, *Caus. lit.*, XXIII, p. 141, etc.

2. Lettre d'Alexandri à Crătianesco, *op. cit.*, p. 327-328.

A. Odobescu, Dr M. Gaster, Lazăr Săineanu, D.-M. Arsenie, G. Dem. Teodorescu, Caranfil, M. Pompiliu, G. Misail, I. Sbiera. Pop. Reteganul, Bibicescu, Kotzebue, Rudow, S.-C. Mândrescu, Schwarzfeld, At. Marienescu, M. Canianu, etc., se sont intéressés à cette question et en publièrent des collections ou des études philologiques et littéraires¹.

Les membres de la « Junimea », qui, comme nous l'avois vu, ont toujours prêché le retour à la littérature populaire, emploient la langue du peuple dans leurs ouvrages historiques et philologiques ainsi que dans les nouvelles, contes et poésies. Grâce à leur énergique initiative, l'emploi de cette langue se généralisera, à cause aussi de son naturel et de sa puissante simplicité et de l'expression juste et sincère de la pensée par les mots dont elle se sert. Le peuple roumain parle avec une justesse expressive, une vivacité pittoresque, chaque terme a son sens propre et ne peut se remplacer par un autre sans changer l'idée ou la sensation exprimée par suite de l'absence de synonymes. C'est pour cette précision que la « Junimea » la préféra à tous les projets en discussion. Ce faisant, elle restait dans la bonne tradition et s'opposait nettement à l'école de Bucarest et aux tendances de l'Académie dont elle parvint enfin à triompher².

La musique vint aider au triomphe de la langue populaire. Quelques jeunes compositeurs, sans être toutefois de grands musiciens, firent des airs sur des poé-

1. Cette liste est loin d'être complète ; consulter la Bibliographie donnée par Gh. Adamescu, *op. cit.*, 3^e éd., p. 316-324.

2. On peut diviser la littérature populaire roumaine en plusieurs parties. La division faite par le Dr M. Gaster nous semble la meilleure : *Littérature religieuse, Ethics et esthétique*. *Littérature religieuse* : légendes, narrations, cantiques de Noël, cantiques de l'étoile, sortilèges, contes, les livres des rêves, les livres de chance, les signes du zodiaque, calendriers, remèdes, les livres d'énigmes. *Littérature éthique* : proverbes, dictoms, fables. *Littérature esthétique ou romantique* qui contient toutes les productions de la littérature populaire d'auteurs connus, mais profondément pénétrées dans le peuple (on appelle aussi cette partie la *littérature populaire écrite*). Cf. *Littérature pop. roumaine*, Buc., 1883. Introduction, p. 4.

sies lyriques tirées de la langue populaire¹. Ces mélodies, généralement monotones, écrites en mode mineur, furent aisément retenues par le peuple roumain, mélomane de nature, et, ainsi soutenues, les poésies pénétrèrent jusque dans les villes qu'elles familiarisèrent avec la langue du peuple proprement dite.

1. Presque toutes les poésies des *Muguets d'Alexandri* sont mises en musique.

IX

Critique générale de la « Junimea »

§ I. — Aux réunions hebdomadaires de la « Junimea » se produisait, comme nous l'avons dit, un échange continu d'opinions sur le mouvement intellectuel de l'époque, ses qualités et ses défauts, on y discutait sur l'avenir de la littérature nationale. Tous les esprits sentaient le besoin de la régénérer, car sa forme actuelle ne pouvait plus les satisfaire : et c'est ce qui explique la critique de la « Junimea » contre l'ancienne école.

Au point de vue général, la « Junimea » partait de cette conviction que, jusqu'à son apparition, cette littérature n'avait produit que des œuvres inférieures. Les causes qui en avaient arrêté le développement n'étaient pas inconnues : la situation politique et le milieu social avaient puissamment contribué à sa faiblesse et surtout à son manque d'originalité. Mais ces conditions défavorables, qui faisaient invoquer par certains esprits les circonstances atténuantes, ne parurent pas à la « Junimea » une excuse et elle refusa son indulgence. Elle rabaisse les prétentions des écrivains à leur juste valeur. Les fautes de ces derniers étaient si évidentes, qu'à part quelques exagérations inévitables, la critique de la « Junimea » n'a jamais offensé la vérité. Le public lecteur approuva et ainsi s'explique l'influence de la société.

La « Junimea » employait une méthode générale, elle n'attaquait que rarement un seul écrivain à la fois, mais le plus souvent elle luttait contre une pléiade de prosateurs et de poètes, parfois même contre un courant entier. C'était certainement plus facile et elle avait bien des chances de succès, car un groupe comprend toujours

quelques mauvais écrivains faciles à dévoiler. En relevant les fautes de ces derniers la société formulait ses théories et attaquait tout le mouvement¹.

La tentative de renouveler la littérature était donc inévitable et elle s'imposait d'autant plus qu'elle paraissait devoir réussir. Maiorescu comprit que l'on était à une période de transition et que le moment était propice pour écarter les vieux principes en les remplaçant par les doctrines nouvelles. Dans ses *Observations polémiques*² il prouva la nécessité de la sévérité pendant l'époque de substitution du nouveau genre à l'ancien et ainsi il irrita davantage ses adversaires qui réclamaient plus d'indulgence et affirmaient que la critique est superflue et nuisible dans une telle conjoncture. Maiorescu montra avec clarté et précision ce que nous étions et surtout ce que nous n'avions pu être au point de vue de l'activité intellectuelle; ses observations serviront de guide pour le développement intellectuel présent, car nous ne faisons que suivre la même voie³.

Quoiqu'on reprochât à la « Junimea » de décourager les écrivains par la sévérité de ses critiques, elle poursuivit sans faiblir le rôle qu'elle avait assumé. Maiorescu était persuadé que de soi-même rien ne se corrige dans les esprits d'une génération⁴, et, de même qu'il avait attaqué Cipariu, Pumnul et Heliade qui désfiguraient la langue par l'application systématique de leurs théories erronées, de même il s'en prendra avec non moins d'ardeur aux productions littéraires sans valeur. Et Maiorescu ne fut pas le seul critique de la « Junimea » qui voulut détruire les œuvres des mauvais écrivains.

L'Aristarque roumain est incessamment guidé par deux principes :

a) Le développement solide d'un peuple est impossible s'il n'est fondé sur la vérité ; par conséquent, un développement social, établi sur la non-vérité, est provisoire ;

1. Ch. Panu. *La Semaine*, n° 73, p. 249.

2. *Critiques*, 1892, I, p. 209 et suiv.

3. Cf. Dragomirescu, *Caus. lit.*, XXVII, p. 10.

4. Cf. *Critiques*, 1874, p. 313.

β) Le peuple, qui subit l'influence des autres nations plus avancées en civilisation, ne peut produire des œuvres qui contribueront à son développement ultérieur qu'en s'assimilant les connaissances susceptibles de s'adapter à sa propre nature ; par conséquent, toute imitation de la forme qui ne reproduira pas le fond est fausse, et comme telle doit être écartée de la vie d'un peuple à l'aide d'une critique sévère¹.

Cependant, en faisant une guerre aussi acharnée à tous les ouvrages sans valeur, Maiorescu était amené tout naturellement à leur opposer des œuvres d'un mérite réel, pour leur faire apprécier la distance qui les séparait et fixer les règles qui permettraient aux écrivains de composer des travaux répondant aux exigences de la critique. Profond connaisseur de l'esthétique allemande, Maiorescu basait sa critique sur des principes d'esthétique. Il prenait comme modèles des œuvres classiques étrangères, leur comparait l'ouvrage roumain qu'il disséquait en lui demandant de remplir les mêmes conditions. Chose impossible ! Les faibles productions roumaines ainsi comparées ne pouvaient répondre aux exigences esthétiques. Bientôt il cesse de faire l'analyse d'ouvrages, qui pour lui étaient sans valeur et il établit les règles esthétiques de la poésie d'une manière inducitive, les tirant d'œuvres remplissant toutes les conditions voulues. Il constitue de la sorte la doctrine artistique de la « Junimea ».

Les autres membres de la « Junimea » suivaient le même procédé ; un exemple suffira : G. Sion² avait publié à Bucarest un volume de *101 Fables* ; P.-P. Carp en fit paraître dans les *Causeries littéraires* une critique en tête de laquelle figurait l'épigramme suivante : *Eine schlechte Fabel ist keine Fabel* (Lessing). Puis il expose les principes de la fable d'après Lessing : comme ce dernier, il réclame pour elle une vérité morale comme base du récit, autrement, la fable n'est qu'une anec-

1. Cf. Dragomirescu, *Caus. lit.* XXX, p. 8-9.

2. Sion (1822-1892), ŒUVRES : *Poésies*, 1857 ; *101 Fables*, 1867 (2^e éd. 1886), etc.

dote. En terminant, il compare les fables de Sion à celle de La Fontaine et aboutit à cette conclusion que les poésies du fabuliste roumain sont dépourvues des qualités que comporte le genre. La critique s'achève sur cette réflexion ironique : « *Le plus clair de l'affaire, c'est le portrait et la préface mais cela ne nous a pas semblé suffisant.* »¹.

Sans doute la critique de Maiorescu et des autres membres de la « Junimea » n'est pas irréprochable, mais l'important est que nous avons à faire pour la première fois à une critique autorisée qui connaît les exigences d'une littérature esthétique. Maiorescu restera toujours l'un de ceux qui ont contribué le plus au développement de la littérature roumaine. En écartant les non-valeurs, il s'est montré longtemps le défenseur fidèle de la littérature nationale où il ne permit plus au premier venu de s'impatroniser². La guerre déclarée, par le critique de Iassy, aux médiocrités prétentieuses, est une belle page de son activité littéraire. « Possédant une érudition peu commune et un talent supérieur d'exposition, s'exprimant dans une langue facile et à la portée de tout le monde, il ne tarda point à exercer une influence décisive sur le mouvement littéraire »³.

§. 2 — La doctrine littéraire et artistique de la « Junimea » peut se résumer tout entière dans l'activité de Maiorescu. Cette doctrine était éminemment aristocratique. La « Junimea » n'admettait que les écrivains qui avaient assez de talent pour écrire ou ceux qui avaient assez d'instruction et d'intelligence pour comprendre les œuvres classiques étrangères qui serviraient alors de modèles. Quoi qu'elle fût composée de membres ayant fait des études fort différentes et dont plusieurs avaient des principes démocratiques, elle faisait de l'art et de la littérature des priviléges aristocratiques, une sorte d'apanage, elle imposait des règles rigoureux-

1. P.-P. Carp. *Les 101 Fables de Sion, Caus. lit.*, III, p. 401-405.

2. Cf. Gherea-Dobrogeanu. *Le Contemporain*, Iassy, VI, p. 272.

3. Xenopol. *Revue historique*, Paris, janvier-avril, 1881, p. 443.

ses d'esthétique qu'il fallait respecter. « La « Junimea » avait créé sa doctrine, écrit Panu, par l'observation et l'étude des modèles littéraires choisis, soit antiques, soit modernes, *elle n'admettait rien de nouveau, rien de libre, rien d'improvisé.* »¹.

Pour la poésie, les principes de la « Junimea » arrivèrent à la longue à former une doctrine esthétique dont l'application était exigée de toute poésie qu'on analysait, et si nous en croyons le témoin oculaire Gh. Panu, qui assez souvent prenait la parole dans ces discussions esthétiques nous voyons que, pour qu'une poésie fût admise on réclamait : 1^o qu'elle ait un caractère à peu près vague, indéfini, traitant une question métaphysique si possible ; 2^o elle devait contenir des comparaisons plastiques ce qu'on appelait à la « Junimea » matérialiser la pensée abstraite ; 3^o le poète devait avoir soin de ne pas formuler une conclusion, car c'était au lecteur à le faire. A ce système immuable la réplique était interdite et si un nouvel adepte se permettait de discuter il était considéré comme téméraire².

En général la « Junimea » réclamait *le beau* dans la littérature. C'est le point le plus délicat et le plus important de son influence. Les ouvrages de la littérature roumaine sous ce rapport laissaient beaucoup à désirer. La « Junimea » introduisit le souci du beau. Pour elle, l'art devait en être avant tout la réalisation la plus complète ; les formes qui doivent exprimer la conception artistique seront par conséquent les plus parfaites possibles. Elle ne croyait pas inutile, pour tirer le public de son indifférence et développer son goût, de réclamer des écrivains la pureté impeccable de la forme. Aujourd'hui de telles exigences nous semblent si naturelles qu'il peut paraître étonnant qu'on insiste sur ce point. Si nous nous y arrêtons c'est que, dans la littérature

1. G. Panu. *La Semaine*, n° 54, p. 710. — Jusqu'à un certain point l'affirmation de Panu est justifiée : les écrivains secondaires de la « Junimea » ne se sont que rarement écarts des principes esthétiques fixés ; mais, les écrivains de talent n'ont pas toujours tenu compte de ces exigences et ils ont assez souvent introduit des innovations.

2. Cf. *Ibid.*, n° 90, p. 519 ; n° 91, p. 534.

roumaine, non seulement l'esthétique était négligée, mais elle était complètement ignorée, ce qui est pire encore. Quand la « Junimea » vint demander aux écrivains des formes artistiques, ceux-ci ne comprirent pas les raisons de ces revendications en faveur de l'art et ne surent comment se conformer aux règles esthétiques précisées par la société. Celle-ci eut le mérite de leur faire saisir le rôle social de l'art, elle a compris et fait comprendre aux autres que l'art, dans toutes ses manifestations, est pour l'homme d'une importance capitale, que nous nous y réfugions toutes les fois que les agitations politiques et sociales, les déceptions intimes font naître en nous l'aversion de la vie.

Dans la vie littéraire de la Roumanie jusqu'en 1860, il y avait peu de choses capables d'exercer une influence sur l'éducation artistique du public. « Le beau n'a joué aucun rôle dans notre vie », s'écriait le rédacteur des *Gauseries littéraires* dans une conférence publique. La littérature complètement dépourvue de beauté artistique n'a pu servir de refuge aux esprits qui ont cherché en elle une émotion esthétique ; les écrivains n'ont pas su trouver et nous donner le beau, parce qu'ils ne l'ont ni compris ni senti. D'une littérature si peu artistique d'où la masse pouvait-elle recueillir des notions esthétiques ? « Sans la culture du beau, disait Jacques Negrucci, un peuple reste égoïste, pratique et réfléchi, mais il ne devient jamais grand, ne produit aucune action digne de l'humanité entière, car seuls la poésie, le beau enflamme l'enthousiasme et sans enthousiasme il n'y a rien de grand dans le monde. »¹.

Dès que la « Junimea » se fût rendue compte de la noble destination de l'art et du besoin de la connaissance du beau, elle propagea cette idée tantôt par la critique, tantôt par les conférences populaires. Joignant l'exemple aux préceptes, les membres de la société publièrent des œuvres qui remplissaient un certain nombre de conditions esthétiques.

En recherchant les causes de l'absence des formes

1. *L'élément esthétique*, *Caus. lit.*, VI, p. 128.

esthétiques dans la littérature roumaine jusqu'à elle, la « Junimea » en trouve une dans l'unique source d'inspiration : *le patriotisme exagéré, le nationalisme sans limites*. Le poète improvisé, qui célébrait l'amour du sol natal, se souciait fort peu de la forme, persuadé qu'après avoir exhalé des sentiments patriotiques il avait répondu à toutes les exigences de la poésie.

Ce patriotisme était nécessaire dans une certaine mesure, fatal même, car c'était le seul moyen d'opérer la transition d'une littérature servilement imitée à une littérature d'inspiration nationale avec des sujets originaux. Mais, comme fatalement aussi tout premier essai est plus ou moins faible, à côté des sujets empruntés à l'histoire nationale, nous rencontrons nombre de déclamations vides. La « Junimea » s'éleva non contre ce choix de sentiments nationaux dans la poésie, mais surtout contre la forme vicieuse et contre l'enveloppe de ces idées. Elle ne pouvait admettre que ce nationalisme exagéré, avec ses faux sentiments, pût être la seule source d'émotions poétiques, et elle affirmait au contraire que cette seule exagération nuisait à la poésie : « Les poésies à intentions politiques, disait Maiorescu, les odes à l'occasion des solennités, les compositions scéniques pour les glorifications dynastiques, etc., sont une simulation de l'art, mais non de l'art véritable. » et, plus loin, il ajoute : « Le patriotisme même n'a rien à chercher dans l'art comme patriotisme *ad hoc*, car tout souvenir d'intérêt pratique détruit l'émotion artistique. »¹.

Cette parole de Maiorescu ébranlait la base même de l'activité littéraire du temps. Ce fut donc un antagonisme déclaré : les uns marquant toujours leurs œuvres de tendances politico-nationales, les autres leur dénier tout caractère artistique, partisans qu'ils étaient d'un art libre de toute entrave.

On ne mettait pas encore en doute à cette époque la théorie de l'art pour l'art, mais il ressort que la « Junim-

1. *Critiques*, II, p. 186-187.

mea » n'admettait pas que le beau et la perfection artistique dépendissent des circonstances¹.

Quoi qu'il en soit, ces considérations donnèrent naissance à une littérature qui parvint à former le goût du public et à provoquer chez lui l'admiration du beau. Les poésies des écrivains de la « Junimea » respectent presque toutes les exigences esthétiques, qui, ignorées auparavant, deviennent la préoccupation de tous les auteurs roumains.

Néanmoins les théories de la « Junimea » sur ce sujet restèrent longtemps de simples théories et ne furent appliquées que très tard à la littérature nationale. Elles ont donc précédé le sens du beau, ce qui est abnormal ; et ce n'est que dans les dernières années, après avoir acquis par le contact des littératures étrangères une compréhension plus intime des formes d'art qu'elles contenaient, que les jeunes écrivains respectèrent les principes esthétiques.

§ 3. — L'article de Maiorescu *Sur la poésie roumaine*² publié dans le premier numéro des *Causeires littéraires* (1867) synthétise presque toute la doctrine littéraire et artistique de la « Junimea ». C'est dans cet article qu'il fixa les règles de la poésie. Cette étude avait pour but de donner à la jeunesse « une idée plus juste sur les premiers éléments de l'art poétique » et de montrer la différence entre la poésie et les autres genres littéraires. La même année cette étude fut publiée en brochure³.

Dans la *Preface* Maiorescu dit que la « Junimea », voulant composer une anthologie pour la jeune génération, a consacré une partie de ses séances à la recherche de quelques pièces animées d'un réel sentiment

1. Plus tard une discussion s'éleva à ce sujet entre Maiorescu et Dobrogeanu-Gherea. Ce dernier demandait (Voir le *Contemporain* de Iassy 1881-1891, ou ses *Etudes Critiques*, Bucarest, 1890-1897) à l'art de poursuivre un idéal social.

2. *Caus. lit.*, I, p. 2, 17, 38, 53, 61, 89, 101. — *Critiques*, 1892, I, p. 1-115.

3. T. Maiorescu. *La poésie roumaine*, recherche critique suivie d'un choix de poésies. Iassy, 1867.

poétique et dépourvues de bassesse dans la conception et l'expression. Au lieu de faire une collection de belles poésies on fit une critique des mauvaises. Les tendances critiques des *Causeries littéraires* se manifestent déjà dans ce premier article. Les considérations et les appréciations sur la littérature poétique, les moyens pour l'améliorer, les règles esthétiques, qui ont guidé les membres de la « Junimea » dans la plupart de leurs productions littéraires, tout cela est en germe dans ces pages qui inaugurent la série des publications des *Causeries littéraires*. Pour la première fois on montre les conditions que doit remplir une bonne poésie. Ces conditions sont appuyées sur des recherches théoriques et sur des exemples bons et mauvais, les premiers devant être imités, les derniers évités.

Les règles d'esthétique exposées par Maiorescu sont exactement celles de l'école allemande, et nous allons voir qu'on lui reprochera même d'avoir copié un esthéticien allemand. Il tire des exemples de la littérature poétique allemande, rarement roumaine ou française ; il cite en première ligne le *Buch der Lieder* de Heine, dont toutes les pièces sont courtes, mais qui contient, d'après lui, « un monde entier d'idées poétiques, de sentiments et de passions », à l'encontre des poésies roumaines qui étaient longues et dépourvues d'idées et de sentiments.

Les théories émises dans cette étude n'ont ni le don ni la prétention de former des poètes ; leur destination est de nous montrer à quels défauts on reconnaît l'écrivain médiocre, de renseigner le poète de talent sur les fautes de goût qu'il doit éviter, enfin de donner au public le sens du beau, de lui apprendre à discerner le beau du laid et l'erreur de la vérité¹.

Maiorescu, adepte de l'art pour l'art, s'efforce dans cette étude de combattre les théories des partisans d'un art tendencieux. Il est visiblement préoccupé de cette idée que la poésie, plus facilement qu'un autre art, peut-être altérée pour suivre les tendances politiques ou

1. Cf. *Caus. lit.*, I, p. 105.

sociales, chose qui ne pourrait être avec la sculpture ou la peinture : « Les autres arts, dit le critique, par leurs conditions matérielles même sont restreints dans leur cercle esthétique et protégés contre l'égarement scientifique : ni des théories politiques, ni des règles linguistiques ne peuvent être sculptées en pierre ou exprimées en musique. Seule la poésie risque de troubler ses ondes et cela parce qu'elle emploie le même organe pour ces idées que la science pour les siennes : c'est-à-dire le langage humain. »¹.

La poésie est, d'après lui, un art dont le but est en elle-même et nullement dans une tendance pour remplir d'autres desseins. Il réclame par conséquent une véritable inspiration présentée sous la forme la plus parfaite. Seule une pareille poésie peut servir au développement intellectuel du peuple, et tout autre qui vise à un effet politique ou social n'est plus de l'art, aussi l'intérêt de la connaître diminuera puisque, poursuivant un but donné, elle ne représentera plus la beauté unique.

La poésie est donc un art qui doit exprimer le beau. La beauté, comme objet de l'art, doit se traduire sous une forme sensible : le sculpteur a son marbre, le peintre ses couleurs, le musicien ses harmonies ; pour la poésie la matière sensible n'existe pas dans la nature, elle n'est que dans notre conscience : les images provoquées dans notre fantaisie sont la matière sensible et elles ne sont évoquées en nous qu'au moment où nous entendons les mots poétiques qui les expriment². Il est évident que la poésie ne se renferme pas exclusivement dans le domaine de la réalité pour nous donner des images plastiques, sensibles, des formes concrètes ; elle peut s'élever aussi à des abstractions, mais il faut que l'écrivain soit sûr de son talent, qu'il ait une instruction suffisante pour pénétrer d'abord lui-même les abstractions, et les communiquer ensuite d'une manière telle qu'elles puissent être saisies facilement par le lec-

1. *Critiques*, I, p. 55, 56.

2. *Caus. lit.*, I, p. 2.

teur. Les sentiments et les émotions du poète doivent être exprimés de façon à ce qu'il soit compris par les autres. Nous ne ressentons les émotions du poète que lorsqu'elles ont été suffisamment puissantes, d'une certaine durée et qu'elles se sont emparées complètement de son âme et de tout son être. Cette condition remplie, il doit nous communiquer son émotion avec sincérité, dans une langue harmonieuse où chaque mot exprime avec précision cette émotion.

Mais la littérature roumaine de l'époque n'était pas à même de remplir de semblables conditions. Sans avoir traversé une période d'épanouissement, nous rencontrons dans la poésie de ce temps tout ce qui caractérise une époque de décadence littéraire. A l'exception de Grégoire Alexandrescu, Démètre Bolintineanu et du jeune Vasile Cărlova, presque tous les poètes roumains, depuis Văcărescu qui n'emploie pas moins de cent-neuf strophes pour raconter comment il a été pris d'amour un beau matin de printemps¹, jusqu'à Heliade Rădulescu qui modifia ses poésies pour les transcrire en une langue inventée par lui, tous ont eu le défaut d'écrire des poèmes interminables, une succession de mots d'où ne ressortait aucune image sensible. Complètement dépourvus d'imagination et d'esprit inventif la majeure partie de ces poètes reprennent sans cesse les mêmes motifs d'inspiration, sans en renouveler le fond par des notes personnelles. Les rimes et les rythmes inventés par eux, attestent leur ignorance des notions élémentaires de la prosodie. Enfin, malgré la physionomie extérieure de la poésie, leurs œuvres ne sont qu'une mauvaise prose rimée.

Toutefois il ne faut pas se montrer trop sévère pour le manque de fond et de la forme souvent négligée de Văcărescu et de Conaki ; nous ne devons pas oublier qu'ils n'avaient pas de guides, qu'ils furent les créateurs du vers roumain, et que jamais avant eux on n'avait essayé de plier la langue à l'expression des sentiments exprimés dans leurs œuvres². Mais on ne pouvait

1. Cf. P. Eliade, *De l'influence française en Roumanie*. Paris, 1898, p. 339.

2. Nous ne parlons pas de la poésie populaire qui diffère, tant par la forme que par le fond, de la poésie littéraire.

plus tolérer chez les poètes de 1860 ni les défauts dans la forme, car celle-ci était déjà en progrès grâce aux modèles étrangers, ni le prosaïsme et la banalité du fond, car il s'était déjà écoulé près d'un siècle depuis la naissance de la poésie roumaine et elle puisait toujours son inspiration aux mêmes sources. L'âme du poète ne se montrait point en ses poésies ; il traitait des questions politiques ou nationales, mais il manquait de la sincérité et de l'émotion qui sont l'essence même de la poésie lyrique.

Une grande partie des compositions poétiques de la littérature roumaine avant 1860, et même jusqu'à 1870, ressemble à des articles de journaux rimés. La littérature était devenue un moyen de propagande politique. On ne trouve rien qui exprime le beau, on ne rencontre que des platiitudes et les images évoquées sont des plus banales. La forme en est déplorable, et l'emploi trop fréquent des diminutifs affaiblit l'énergie de l'impression. Il est des poésies tellement ridicules, tellement vides de sens que, ne signifiant rien en roumain, une traduction française nous en semble presque impossible. Nous citons cependant quelques exemples, et non des plus mauvais, on aura ainsi une idée de ces poésies, de leurs exagérations et de leurs tendances :

« J'en ferais une (ode) à celui qui
« Soutiendrait la démocratie
« Et chasserait comme un objet d'horreur
« La monstrueuse centralisation.

« J'en ferais une (ode) avec gratitude
« A cet esprit soigneux
« Qui par de bonnes écoles et plus rapidement
« Répandrait les lumières dans le peuple¹.

« Je l'ai vue déjà une fois, grand Dieu !
« Et de nouveau mon âme est en proie à la souffrance.

1. *Caus. lit.*, I, p. 21.

« Mon cœur brûle, mes tempes s'agitent
« Mon âme s'envole, je crois être enragé¹.

« Il n'y a rien dans ce monde
« Qui puisse me rendre heureux.
« Ni fortune, ni renom
« N'est pas le but que j'ai désiré ;
« Mais mon désir est
« De voir mon pays florissant,

« De voir que la loi électorale
« S'est déjà élargie
« Et que la commission centrale
« A quitté Focşani,
« Que la Cour de Cassation. ²

« La majeure partie de nos poètes, écrit Maiorescu un peu plus tard, dans une critique de la poésie populaire, chantent sans cause réelle ; ils simulent des inspirations qui ne les agitent pas, ils décrivent des sentiments qu'ils n'ont pas ressentis... chez ces gens, qui ne sont ni appelés ni élus, prédomine le calcul ; ils prennent la plume en main sans savoir encore quoi chanter ; ils se décident d'abord à faire une poésie et après ils analysent leur cœur pour y trouver une matière convenable, et c'est ainsi que leurs productions font une impression tout aussi froide que la réflexion qui a présidé à la composition. »³

Văcărescu, A. Mureşianu, I. Mureşianu, Gh. Asaki, Istrati, Momuleanu, Ioanid, Aricescu, Orăşanu, Babeş, Pelimon, Boliac, Täut, Baronzi, Sion et Bolintineanu, tels sont les auteurs cités par les membres de la « Junimea », et dont Maiorescu tire des exemples destinés à montrer la faiblesse de leur composition et le manque d'inspiration. Peu de ces écrivains sont connus aujourd'hui et la critique n'était ni difficile ni absolument

1. *Caus. lit.*, p. 91.

2. Pătărăgeanu, *Heures de repos*, Buc., 1561, cité par Maiorescu, *Critiques*, I, p. 302.

3. *Caus. lit.*, I, 303-304.

nécessaire contre eux ; cependant Maiorescu considérait comme un devoir pour un critique consciencieux de s'opposer à des œuvres même aussi puériles. Partisan de l'art pour l'art, il combattrà sans ménagement toute poésie manifestant la moindre tendance contraire.

§ 4. — A cause de l'importance de cette critique et de son influence assez sensible qui provoqua de si vives polémiques et protestations, il n'est pas superflu d'en indiquer les traits généraux.

L'étude de Maiorescu *Sur la poésie roumaine*, contenant des théories nouvelles pour la Roumanie, est divisée en deux parties : la condition idéale et la condition matérielle de la poésie.

Dans la première, l'auteur analyse, en ce qui concerne les idées exprimées par le poète, quelle est la condition primordiale de la poésie et établit immédiatement la proposition limitative suivante : « L'idée ou l'objet chanté par le poète doit toujours être un sentiment ou une passion, mais jamais une réflexion exclusivement intellectuelle ou tenant au domaine de la science. »¹. Par conséquent, les passions humaines seules doivent inspirer la poésie, et non les considérations politiques, scientifiques... à moins qu'elles ne servent de motif à l'expression du beau². C'est ce qui est commun à tous les hommes, et doit conséquemment être compris de tous, tandis que la politique ou la science ne l'est pas toujours. De plus, la poésie qui traite ces sujets scientifiques ou politiques n'est pas toujours d'actualité, et, la société qui viendra plus tard ne pourra la comprendre, ce qui la condamnera à disparaître. Or, il faut que la poésie soit actuelle à tous et dans tous les temps puisqu'elle est une « récréation pour l'intelligence » fatiguée de la vie active. « Elle est, comme tout art, une consolation, elle s'empare de l'attention troublée et portée vers l'infini, et, en lui présentant une idée revêtue

1. *Caus. lit.*, I, p. 39.

2. Exemple : Racine dans *Bérénice* ne fait intervenir les événements historiques que comme un moyen permettant de développer l'intensité des passions et des sentiments.

de la forme sensible du beau, elle lui procure la tranquillité contemplative et le repos intellectuel. »¹.

La poésie s'adresse à notre cœur et doit être facilement comprise pour être entièrement goûtée. Quelle que soit l'instruction des poètes, il leur faut descendre des hauteurs olympiques de leur intellect compliqué et revêtir les idées abstraites d'une forme sensible et accessible aux plus simples intelligences, car leur rôle est d'émouvoir et non d'instruire.

Les trois signes caractéristiques des sentiments et des passions² sont aussi, d'après notre critique, les trois qualités de la poésie, car celle-ci n'est autre chose « qu'un sentiment ou une passion manifesté sous une forme esthétique »³.

Se fondant sur cette considération que, comme les idées sont exprimées par des mots et qu'à un grand nombre de mots doit correspondre un grand nombre d'idées, Maiorescu formula le principe suivant : « La poésie ne doit pas tourner autour des mêmes idées, ne doit pas répéter, ne doit pas avoir beaucoup de mots pour peu d'idées. »⁴. Il n'est pas de règle plus simple et plus connue : une poésie se juge d'après l'équilibre existant entre le sujet et l'étendue de la pièce de vers. Cette règle, classique par sa simplicité, était non seulement ignorée par les poètes, mais encore ceux-ci se préoccupaient davantage de la longueur que de la perfection de leurs œuvres : tournant incessamment autour de la même idée dont ils ne variaient que les termes, comme si les mots seuls eussent été l'essentiel. Il existe même certaines pièces, citées par le critique de Iassy, où chaque strophe n'est que la répétition fastidieuse de la strophe précédente⁵.

1. *Critiques*, I, p. 54. — *Caus. lit.*, I, p. 41.

2. Voici ces signes : la succession rapide des idées ; exagérations ou grossissements des impressions sous l'empire du sentiment ou de la passion ; une accélération croissante vers la crise.

3. *Caus. lit.*, I, p. 105.

4. *Caus. lit.*, p. 54.

5. Voir *Caus. lit.*, I, p. 58 : *La Tristesse*, extraite de *Versuntii romanii* (Oradia Mare, 1854).

La deuxième condition est une certaine exagération dans l'expression : exagération naturelle à l'homme chaque fois qu'il se trouve sous l'empire d'une passion ou d'un sentiment puissant. Ceux-ci pouvant être ressentis par tous, leur intensité dépend de la force que le poète aura su leur communiquer par l'amplification, qui, lorsqu'elle ne dépassera pas les limites du beau, ne sera autre chose que l'enthousiasme de l'inspiration¹.

Maiorescu ne pense pas que les objets de la vie journalière puissent entrer dans le cadre de la poésie et il en donne, comme exemple à condamner, une pièce de vers où l'auteur, pour se consoler d'un amour malheureux, parle, durant dix strophes, avec sa pipe, lui demandant conseil et s'écriant enfin : « Vive la pipe consolatrice. »². Ces sortes de platitudes, qui ne doivent figurer nulle part, infestaient la littérature roumaine de cette époque.

Le choix approprié du sujet ne suffit pas encore, il faut de plus, que la poésie, en exprimant les sentiments et les passions, leur donne une intensité et une énergie qu'elle pourra puiser dans le contraste de sentiments ou d'objets de nature différente.

Du fait que la poésie, comme la passion, agrandit l'objet et s'élève dans une sphère plus haute, Maiorescu tire une conclusion *ex contrario* : la poésie, dit-il, doit éviter l'amoindrissement et l'abaissement. Partant de cette observation, il arrive à une question délicate de la littérature roumaine, celle des diminutifs. Les formes diminutives des substantifs et adjectifs en *ică, uță, țică, sică, oare, ele*, etc., étaient le vice contagieux dont souffrait la poésie en majeure partie. Toute l'énergie et toute la vigueur de l'expression poétique disparaissaient sous le flot de ces nombreux diminutifs. Maiorescu ne les admet que lorsque les objets doivent faire contraste par leur petitesse. Il recommande de prendre pour modèle la poésie populaire où les diminutifs sont bien employés et toujours à leur place. D'ailleurs, les mauvais poètes, par l'usage abusif des diminutifs, évitaient

1. *Caus. lit.*, I, p. 61.

2. *Caus. lit.*, p. 62.

les difficultés de la rime, car les diminutifs roumains, à la différence des diminutifs français et allemands, ont la syllabe tonique dans la terminaison¹.

Afin d'éviter l'abaissement dans la poésie il recommande une extrême attention dans le choix des termes, car un seul mot mal employé peut détruire toute l'impression du beau ; de même, pour les noms propres le poète doit éviter ceux qui nous rappelleraient des personnes trop vulgaires, même le nom de son amante, s'il est trop prosaïque, ne doit point être prononcé s'il n'est poétisé².

Enfin la troisième condition idéale de la poésie est l'accélération croissante vers la crise. Toute poésie doit avoir un point culminant où se concentre l'effet préparé par tout le reste de l'œuvre. La pensée ou le sentiment qui constitue le point culminant est le motif qui pousse le poète à composer. Cette poésie aura la longueur et le ton qui feront le mieux ressortir cette pensée ou ce sentiment³. Pour corroborer cette affirmation, Maiorescu citait des poésies de Th. Gauthier, Uhland, Heine, Lenau et G. Crețeanu. Il les rapprochait des poésies roumaines les plus détestables où se succédaient des dizaines de strophes sans une seule gradation, sans trace de crise, l'interversion des strophes ne produisant aucune nuance dans l'impression reçue. Maiorescu considère la crise comme indispensable ; pour lui un seul mot qui arrête la gradation ou qui la fait dévier peut détruire tout l'effet⁴.

Dans la deuxième partie de son étude, il traite de la condition matérielle de la poésie : l'agencement et le choix des mots. La poésie doit remplir cette condition matérielle ou mécanique de faire naître par les mots des

1. La langue roumaine est riche en diminutifs. Heliade Rădulescu en explique l'origine par le fait que les Roumains ayant été longtemps opprimés ont adouci leur langage par des diminutifs toutes les fois qu'ils s'adressaient à leurs oppresseurs.

2. Cf. *Caus. lit.*, I, p. 90, 92.

3. *Ibid.*, p. 101.

4. *Ibid.*, p. 104.

images sensibles dans la fantaisie du lecteur. Donc les mots qui contiendront des notions froides et abstraites, qui n'évoqueront pas des images sensibles, peuvent être bien rimés, bien rythmés ils ne peuvent pas constituer une poésie, puisque c'est par les images sensibles que la poésie diffère de la prose¹.

Un premier moyen d'atteindre ce but est de choisir les mots les moins abstraits ; les grands poètes les ont évités, ou s'ils les ont employés c'était toujours à côté d'une image sensible, rendue par des mots concrets. Le critique recommande de choisir parmi les synonymes ceux qui contiennent la plus grande dose de sensibilité conforme à l'imagination de l'écrivain². Un autre moyen est l'emploi des épithètes ornées, de la personnification des objets inanimés ou même la personnification des qualités, la comparaison, les métaphores les tropes en un mot³, etc.

Il nous semble superflu d'insister davantage sur cette question. Il n'est plus aujourd'hui un seul écrivain dans la littérature roumaine qui ne connaisse ces exigences élémentaires de la composition. Mais en 1867, quand parut cet article, les règles étaient formulées pour la première fois et c'est ce qui en faisait aussi le mérite. Les comparaisons banales avec les fleurs, les étoiles et les philomèles voilà ce qui existait et dont le règne devait prendre fin⁴. Il était indispensable de montrer aux poètes prétentieux comment on doit rendre sensibles les pensées abstraites et de leur faire comprendre que la personnification est née de la nécessité de rendre plastiquement les idées abstraites ; il leur fallait à tout prix rompre avec les traditions de cette poésie surannée, ils devaient rajeunir la forme de la poésie. Maiorescu a fait œuvre de critique judicieux en insistant sur ces vérités fondamentales de la littérature poétique encore ignorées de la jeune génération.

1. Cf. *Critiques*, 1892, I, p. 10, 11.

2. *Ibid.*, p. 14.

3. Cf. *Caus. lit.*, I, p. 5, 6, 7.

4. Cf. *Critiques*, I, p. 32.

Grâce à ces principes élémentaires la poésie roumaine s'est relevée ; aujourd'hui elle ne ressemble plus, heureusement ! à celle d'il y a quarante ans. On ne saurait contester sans injustice à Maiorescu le mérite d'avoir formulé ces règles et aux membres de la « Junimea » celui de les avoir appliquées dans leurs œuvres. A ce point de vue, l'action de l'école littéraire de Iassy sur la littérature roumaine doit être considérée comme très heureuse et très saine. Les écrivains attachés aux *Causeries littéraires*, où ces théories étaient préconisées, virent bientôt leurs exemples suivis par d'autres, mais c'est à peine aujourd'hui que ces théories se généralisent dans toute la littérature.

§ 5. — Cette étude eut des effets immédiats ; d'abord les poésies publiées dans les *Causeries littéraires*, n'étaient plus, comme les publications des autres revues, un luxe de mots dissimulant la pauvreté des idées, et on ne retrouvait plus que rarement la phraséologie des écrivains antérieurs. D'autre part, en condamnant la poésie existante, Maiorescu s'est attiré l'animité des autres revues et journaux qui commencèrent à discuter la question. Or, l'objectif de la société « Junimea » était précisément de provoquer ces discussions, car, en piquant la curiosité du public, elle le forçait à s'intéresser à une polémique et l'initiait aussi aux questions débattues, résultat très appréciable¹.

Il nous semble superflu de nous occuper de toutes les contre-critiques vu leur faiblesse et les personnalités qu'elles attaquaient. Nous nous bornerons à indiquer les traits généraux de quelques observations et polémiques présentant un certain intérêt :

On reprocha par exemple à Maiorescu de vouloir imposer aux écrivains un seul chemin à suivre, lui objectant qu'il est préférable de leur laisser la voie libre pour se diriger là où leurs qualités les conduisent. On disait que les principes posés par Maiorescu ne sont pas les seuls qu'il faille appliquer en poésie, qu'un grand poète ne saurait s'abandonner à la puissance et à

1. *Caus. lit.*, III, p. 209.

la verve de son inspiration, limité qu'il serait par des règles bonnes pour les talents médiocres, mais trop restreintes pour le poète de génie. On faisait allusion par cela à l'emploi des images plastiques recommandées par Maiorescu de la « Junimea » qui demandaient d'éviter les abstractions ou de les traduire par des images sensibles.

Gh. Panu, dans ses *Souvenirs*, parus dans la revue hebdomadaire *La Semaine*, polémise avec le critique de Iassy. Il ne croit pas que la poésie doive être considérée sous l'aspect unique des images plastiques et que ce n'est pas la seule condition à établir, car c'est condamner l'emploi des formes abstraites dont un écrivain de talent aurait pu faire un usage heureux. Que deviendra cet écrivain, se demande Panu, s'il est forcé par la critique rigoureuse du législateur de rechercher des images plastiques ou d'emprunter ses expressions à la poésie populaire ? Que deviendra son originalité ? Ne sera-t-elle pas compromise s'il est contraint d'emprunter ses expressions à un domaine qui ne lui est pas familier ? Une langue devient d'autant plus abstraite, que celui qui s'en sert possède une instruction plus avancée, c'est-à-dire : la langue qui, au commencement, avait un grand nombre d'images plastiques, tend, quand elle est maniée par des esprits cultivés, à l'abstraction, et les mots, qui ont servi autrefois à exprimer de simples notions concrètes, serviront désormais à rendre les notions abstraites. Donc, demander à un poète de ne point se servir d'images abstraites c'est le limiter à exprimer certains aspects des choses. Or, aucun poète ne peut se borner à reproduire dans ses vers le monde concret, il doit permettre à son esprit de se détacher du monde matériel¹.

Cependant il faut ajouter que Maiorescu semble avoir prévu ces objections, car il dit que la littérature roumaine est trop jeune pour avoir besoin de toucher à des questions esthétiques plus complexes. Il a simplement voulu répondre à une nécessité : tracer d'une manière

1. Cf. Panu, *La Semaine*, n° 49, p. 630.

démonstrative la ligne de démarcation entre la poésie et les autres genres littéraires¹.

Les journaux et les revues hostiles aux nouvelles théories continuèrent à mêler la personne du critique à une question où elle n'avait que faire. Citons entre autres la contre-critique de J. M. Moldovanu² et de Justin Popșiu³. Le dernier lut son travail dans une séance de la Société littéraire de Transylvanie avant de le livrer à la publicité.

Il faut mentionner spécialement la contre-critique d'Aron Densușianu : *La Critique d'une critique*⁴. Il commence par affirmer qu'une critique doit être, elle aussi, attaquée lorsqu'elle se présente sous la forme d'une nouvelle direction.

Il accuse Maiorescu d'avoir copié ses principes esthétiques dans un ouvrage de l'écrivain allemand, Dr Fr. Th. Vischer : *Aesthetik oder Wissenschaft des Schönen* (Stuttgart, 1846-1857, 3 vol.) et prétend même que Maiorescu n'a pas compris l'esthéticien allemand.

Aron Densușianu est plus indulgent pour la littérature antérieure à 1860 lorsque Bolintineanu et Mureșianu donnèrent la plus haute expression de l'idéal roumain. Dans son *Histoire de la langue et de la littérature roumaines* publiée plus tard, il attaque avec véhémence les écrivains de l'école de Iassy⁵. Pensant que tout art doit avoir un but il demande, dans sa critique contre Maiorescu, l'application de cette théorie spécialement aux œuvres poétiques. Il se posait ainsi nettement en adversaire de Maiorescu, partisan de l'art pour l'art. Il reprochait à ce dernier d'avoir choisi des œuvres défec-

1. Cf. *Caus. lit.*, I, p. 21. — *Critiques*, I, p. 45.

2. Dans les *Archives philologiques*, 1863, n° XXIII-XXV.

3. Dans le volume *Poésie et Prose*, 1870, Oradia-Mare.

4. Dans la *Fédération*, n° 32, p. 332 et suiv. 1868. Reproduit dans *Recherches littéraires*, collect. Șaraga, Iassy, I, p. 59. 101.

5. Iassy, 1885 (2^e éd. 1894). Voir la réponse de Maiorescu, *In lături, Caus. lit.*, XIX (1886), p. 678 ; *Critiques*, II, p. 219. Densușianu reprend la question dans la xvi^e lettre (*Gloires d'affiche*) de ses *Recherches littéraires*, p. 431-479 où il résume tous ses attaques contre Maiorescu et la « Junimea »,

tueuses pour consolider son affirmation que toute poésie dont le sujet est historique n'a aucune valeur. Il oppose à cette théorie la *Hora de l'Union* par Alexandri et *Mircea le Grand et les ambassadeurs* par Bolintineanu, etc., qui, d'après lui, sont des perles poétiques bien que le contenu en soit historique ou politique.

Aron Densușianu repousse l'opinion émise par Maiorescu que la poésie ne doit s'inspirer que des sentiments et passions, et il considère comme fausse l'idée que les sujets politiques ou moraux ne relèvent que de la science ; il affirme même que les passions et les sentiments dégradent la poésie et la ramènent à l'époque primitive de l'art avant l'art. « Une pareille théorie (celle de Maiorescu), dit-il, même pour notre littérature débutante, serait du poison pour nous en tant que peuple, car nous avons besoin d'énergie dans les circonstances actuelles ; elle nous conduirait à la mort, car de semblables poésies auraient pour conséquences de nous affaiblir et nous efféminer. »¹.

Comment pourrait-on admettre une assertion aussi fausse ; jamais les poésies exprimant la lutte entre la passion et le devoir ne pourront affaiblir un peuple, et depuis quand les sentiments sont-ils un danger pour l'activité et l'énergie ? Ne travaille-t-on pas, au contraire, avec plus d'ardeur lorsqu'on est excité par l'impulsion d'un noble désir ?...

Comme la plupart des écrivains de son temps Aron Densușianu considéra la question du point de vue national, se plaçant sur le terrain du patriotisme qu'il considérait comme une des meilleures sources d'inspiration poétique et comme le principal moteur de l'activité et de l'énergie du peuple roumain.²

Il ne faudrait pas croire que les théories esthétiques de la « Junimea » aient amené tout de suite une trans-

1. *Recherches littéraires*, p. 73-74.

2. Dans un P. S., qu'il publia dix-neuf années plus tard, Aron Densușianu fait un nouveau procès à la « Junimea » et aux *Causeries littéraires*, montrant que seuls les poètes de la pléiade de Iassy ont écouté leur chef littéraire et que les autres ont continué à écrire des poésies nationales. *Op. cit.*, p. 93.

formation complète dans le caractère de la poésie. Même après 1885, quand la « Junimea » eut passé de Iassy à Bucarest, nous avons encore le même débat : savoir si le sentiment national peut être objet de la poésie. Les sympathies sociales, la politique, l'amour du passé, l'enivrement patriotique pour la vieille Roumanie sont aujourd'hui encore, pour certains poètes roumains, des sources d'inspirations, mais, à peu d'exceptions près, sans grand succès.

Quant à la forme artistique la « Junimea » a triomphé : on écrit généralement d'après les modèles indiqués par elle. Peu nous importe d'où Maiorescu a tiré ses principes, qu'ils émanent d'un ouvrage allemand¹ ou d'ailleurs ; ce qui est essentiel à constater, c'est que l'école littéraire de Iassy a pu faire prédominer dans la poésie roumaine de nos jours la forme d'art pour laquelle elle a lutté.

✓ § 6. — La « Junimea » ne se contenta pas de critiquer sévèrement le mouvement littéraire, elle croyait indispensable de diriger ses attaques contre tout le mouvement intellectuel de l'époque.

Une occasion favorable fut pour elle la réplique des revues de la Transylvanie, contre une étude de Maiorescu sur la germanisation de la langue roumaine employée dans les journaux autrichiens. — Bien que cette critique doive se rattacher au chapitre suivant, il nous faut l'exposer ici puisqu'elle donna connaissance à la plus sévère critique générale de la « Junimea » et engendra de nombreuses polémiques.

La Transylvanie, d'où partit le mouvement intellectuel roumain, fut aussi la contrée la plus accessible aux influences étrangères.

A côté des tentatives funestes de l'école latiniste, originaire de ce pays, nous y voyons également favorisée

1. Nous croyons que Maiorescu n'a pas copié l'ouvrage de Vischer, mais ayant fait son éducation en Allemagne son étude subit l'influence des idées de ce pays ; il est évident que le critique de Iassy a établi les règles esthétiques d'une manière inductive, prenant comme modèle les ouvrages classiques remplissant toutes les conditions,

une influence qui, si elle n'eût été enrayée, aurait pu compromettre la langue nationale.

Soumis à la domination de l'Autriche-Hongrie les Roumains de Transylvanie faisaient leurs études dans les écoles allemandes et l'influence de cette langue fut si puissante que les écrivains, formés de cette manière, faisaient passer dans leurs œuvres le style, les expressions et la syntaxe germaniques qui sont opposés au génie de notre nation. — Les journaux et les revues : *La Gazette de la Transylvanie*, *L'Abeille*, *Le Télégraphe roumain*, *La Fédération*, *La feuille de la Société littéraire de Czernowitz*, *La Transylvanie*, *La Concorde*, *La Famille*, etc., dont l'utilité politique était incontestable pour défendre la cause roumaine au delà des monts, devenaient, par l'emploi d'un style roumain germanisé, un danger réel pour l'intégrité de la langue nationale. L'influence qu'auraient dû exercer les articles de ces journaux et revues était infirmée par l'emploi d'une phrase bizarre, d'un style hybride, d'un mélange hétéroclite de locutions allemandes et roumaines, où le peuple se perdait complètement. « Une cause nationale, disait Maiorescu, défendue dans une langue vicieuse sur le terrain littéraire, est une cause perdue. »¹.

Les auteurs de ces articles commirent une faute impardonnable, en mettant au service de la cause nationale un langage formé d'éléments si étrangers à l'esprit populaire. Cette langue remplie de germanisme risquait bien, selon Xenopol, historien de la « Junimea », de devenir une copie servile de la langue allemande².

Les écrivains de Transylvanie et de Bukovine ne voyaient pas leur erreur ; ils s'imaginaient écrire en bon roumain et c'est consciencieusement qu'ils employaient cette langue germanisée. Leurs exagérations donnèrent l'éveil à la « Junimea » de Iassy qui s'alarma de tendances aussi préjudiciables ; et ses craintes, après avoir formé l'objet des discussions, apparurent clairement dans un

1. *Caus. lit.*, I, p. 118.

2. Cf. Xenopol. *La culture nationale*, *Caus. lit.*, II, p. 215.

article de Maiorescu sur *La langue roumaine dans les journaux de l'Autriche*¹.

Sa critique porte sur trois points :

1^o la germanisation de la langue roumaine ;

2^o la lourdeur du style et l'exagération qui en sont la conséquence ;

3^o enfin l'originalité qu'on croit se donner en créant des mots nouveaux ou en détournant les mots existants de leur acceptation usuelle.

Le critique choisit, selon sa coutume, de nombreuses citations et il traduit d'abord les mots en allemand et en donne ensuite le sens correspondant en roumain.

D'aussi justes observations contre la germanisation de la langue s'adressaient à tous les journaux de Transylvanie, un seul excepté : *Les Archives philologiques* de Cipariu, dont la langue n'a pas souffert l'influence allemande, mais qui était néanmoins trop latinisée.

La manie étrange des écrivains de Transylvanie de remplacer inutilement les mots existant chez eux par des termes empruntés à l'allemand, leur manie non moins ridicule de donner aux mots roumains un sens différent du sens primitif, en un mot la fausse originalité que poursuivaient ces auteurs dans la formation et l'emploi spécial des mots, comme disait Maiorescu, était une tendance tout aussi périlleuse que les tentatives des latinitistes.

Parmi les germanisants de la langue, Georges Barițiu et Iosif Vulcan² protestèrent contre les critiques de Iassy. Ainsi la *Transylvanie*³, organe de la « Société pour la littérature et l'instruction du peuple roumain », reproduisait un fragment d'un article de la *Famille*⁴ dirigé contre Maiorescu, pour affirmer à son tour que la critique de celui-ci est sans valeur, qu'elle s'attarde trop

1. *Caus. lit.*, II, 97, 113, 138, 225. — *Critiques*, I, p. 135 et suiv.

2. Vulcan, ŒUVRES : *Poésies*, 1866 ; *Le Panthéon roumain*, 1869 ; *Les plaies de la nation*, 3 vol. ; 1876 ; *Ma lyre*, 1882 ; *Ştefan Vodă* (tragédie), 1892 ; *Pauvreté*, 1894 ; *Soleil et pluie* (comédie), 1898 ; *Chansons d'Amour* (d'après Heine et Petofi) ; *La Famille* (revue) ; etc.

3. 1^{er} août 1868, I, p. 365. *La critique dans les Causeries littéraires*.

4. 15-27 juin 1868, IV, p. 249.

aux « bagatelles » sans tenir compte de la situation des Roumains en Transylvanie : on oublie, disait l'auteur de l'article, au milieu de combien de difficultés nous nous agitons pour lutter contre l'oppression des Magyars et combien nous avons peu le temps de soigner le style et l'orthographe des articles. D'ailleurs, si la langue des Roumains en Autriche-Hongrie est encombrée de germanismes, la langue des écrivains de la Roumanie libre renferme un grand nombre de mots français¹.

Cette réponse est faite par une revue littéraire et non par un simple journal politique².

§ 7. — La réplique de la presse transylvaine eut pour effet d'irriter le froid critique des *Causeries littéraires* et nous verrons Maiorescu généraliser une question qui devait rester dans les limites d'un débat littéraire.

Dans un article postérieur intitulé : *Contre la direction d'aujourd'hui dans la culture roumaine*³ il fait le procès à toutes les institutions et traite de fausse et d'artificielle toute l'organisation de la Roumanie. Cet article contient en germe la future doctrine politique du parti « Junimiste ».

Le critique devient mordant, il abandonne la phrase froide dont il s'était servi jusqu'ici : « Le vice radical dans ces journaux (de l'Autriche) et, par conséquence, dans la direction tout entière de notre culture actuelle est le mensonge... dit-il, mensonge dans la poésie, mensonge jusque dans la grammaire, mensonge dans toutes les manifestations de notre esprit public. »⁴.

Comme réponse directe à la réplique de la revue *la Transylvanie* et de la *Famille*, Maiorescu objecte que l'arme avec laquelle une feuille littéraire doit lutter pour assurer le triomphe de la nationalité roumaine contre

1. Cf. *Transilvania*, 1868, I, p. 366-367.

2. Ce qui est plus curieux c'est que plus tard Maiorescu fut aussi accusé d'avoir introduit des germanismes dans la langue roumaine. Cf. Aron Denșianu, *Recherches littéraires*, III^e lettre, p. 366-387.

3. *Caus. lit.*, II, p. 301. — *Critiques*, I, p. 257-279.

4. *Critiques*, 1874, p. 327.

l'oppression des Hongrois est, en dehors de la vérité des idées, la beauté du style, la pureté de la langue nationale, l'observation de la grammaire et de l'orthographe ; car lorsqu'une revue littéraire n'est pas capable de respecter « les bagatelles », elle ne mérite pas de paraître devant le public lecteur, son activité littéraire ne devant être d'aucune utilité¹.

Après cette réponse sommaire, il passe immédiatement à la thèse fondamentale de son article où il condamne toute la culture roumaine dont l'édifice disloqué repose sur la base chancelante des vérités altérées : Jusqu'au commencement du XIX^e siècle la société roumaine était plongée dans une sorte de barbarie orientale. La jeunesse s'est alors tournée vers la civilisation occidentale, elle ne voulait pas avouer par là l'infériorité de la civilisation roumaine, mais simplement montrer à l'Occident qu'elle était susceptible de comprendre et de pénétrer sa civilisation. Les jeunes Roumains allaient en Occident, fiers d'être les descendants des Romains venus en Dacie après les guerres de Trajan, et n'emportaient de leur séjour à l'étranger que les formes extérieures de la culture occidentale qu'ils essayaient d'appliquer chez eux. Cet égarement lui semble un phénomène tellement grave qu'il demande à toute intelligence honnête de le poursuivre, le dévoiler et le combattre². Il arrive enfin aux conclusions suivantes :

La civilisation roumaine eut comme point de départ l'altération de la vérité historique, c'est ainsi que Pierre Major écrit en 1812 *l'Histoire des origines des Roumains* où il interprète à contre-sens des passages de Julien et d'Eutrope voulant prouver qu'il n'a pu se produire de mélange entre les Daces et les Romains ; l'histoire commence ainsi par une falsification des faits historiques dans le but d'établir l'origine purement latine

1. *Transilvania* est la seule revue qui détermina Maiorescu à répondre. Les autres revues et journaux discutant les critiques de Maiorescu faisaient des personnalités et pour cette cause le critique de Iassy les ignorait complètement. Nous croyons donc inutile de nous occuper de ces critiques.

2. Cf. *Critiques*, I, p. 267-268.

des Roumains. En 1825 *Le Lexicon de Buda* pour montrer la même origine latine, non plus de la race, mais de la langue roumaine, jette les bases de la linguistique par un système étymologique fantaisiste. En 1840, Laurian dans son *Tentamen Criticum* invente, pour prouver aux étrangers la pureté de la langue roumaine, une langue idéale, et c'est ainsi que la grammaire roumaine commence par les affirmations erronées d'une philologie qui ne repose sur aucune donnée scientifique. Maiorescu croit qu'une fois la voie ouverte pour une fausse direction, grâce à ses trois ouvrages, on a pu facilement continuer de marcher dans la même direction en falsifiant toutes les formes de la civilisation moderne¹.

En attaquant ces ouvrages il ébranlait les principes mêmes de ses adversaires qui reposaient entièrement sur ces œuvres.

Et ce n'est pas seulement contre ces falsifications et ces erreurs de tout genre que s'élève Maiorescu, mais contre ceux qui se refusent à les reconnaître, contre ceux qui s'obstinent à les défendre et à se proclamer les descendants directs des Romains. En face de leur opiniâtreté la colère du critique n'a plus de bornes ; tout pour lui est falsifié : « En apparence, à en juger par les formes extérieures, dit-il, les Roumains possèdent aujourd'hui presque toute la civilisation occidentale. Nous avons une politique et des sciences, nous avons des journaux et des Académies, nous avons des écoles et une littérature, nous avons des musées, des conservatoires, des théâtres, nous avons même une *Constitution*, mais ce ne sont là, en réalité, que des productions mortes, des prétentions sans fondement, des spectres sans corps, des illusions sans vérité et c'est ainsi que l'instruction des classes supérieures est nulle et sans valeur, l'abîme qui nous sépare du peuple devient de plus en plus profond. La seule classe réelle chez nous est formée par le paysan roumain et la réalité pour

1. Cf. *Critiques*, 1874, p. 332-333. — *Caus. lit.*, II, 304.

lui c'est la souffrance causée par la fantasmagorie des classes supérieures. »¹.

Maiorescu, qui a voulu, dans son article, caractériser l'état politique et social de la Roumanie avant 1870, nous trace le sombre tableau de cette époque. Les adversaires politiques ont affirmé que le critique était trop indigné pour n'être pas injuste en dépeignant la situation.

On lui reproche aujourd'hui encore de s'être attaqué avec tant d'appréciation aux institutions existantes. Il avait certainement raison, disent-ils, d'affirmer que tout était forme sans fond, que nous avions un théâtre sans pièces à y faire jouer, une école de beaux-arts avant d'avoir des artistes, etc. Mais comment aurions-nous eu des artistes sans écoles de beaux-arts, pourquoi écrire des pièces, s'il n'existe pas de théâtre pour les y représenter ? Ils arguent qu'il fallait un commencement, que le temps et le progrès exercent une action énergique pour faire disparaître l'artificiel et qu'on peut, au fur et à mesure que les institutions se consolident, atteindre à une civilisation plus avancée et à un réel mouvement intellectuel. Enfin on ajoute que Maiorescu, disant que la forme sans fond est inutile et même nuisible, a oublié que souvent la forme précède et annonce le fond et que seules les écoles et les institutions créées peuvent déterminer un développement intellectuel².

Nous croyons avec Buckle que « toute institution, telle qu'elle se comporte, peu importe son nom ou ses prétentions, est l'effet beaucoup plus que la cause de l'opinion publique, et qu'il ne servira de rien d'attaquer l'institution si l'on ne commence par changer l'opinion »³. Et si la société « Junimea » avait essayé

1. *Caus. lit.*, II, p. 305. — *Critiques*, 1874, p. 335. — Cf. *Lettres d'Alexandri à Maiorescu*, 24 juin 1874 (*Lettres*, Chendi et Carcaleki. Buc., 1904, p. 4)... « Nous avons des conservatoires de déclamation sans professeurs capables de former des élèves... en un mot, nous avons tout paré de grands titres, avec des étiquettes sonores mais au fond nous n'avons rien qui soit à la hauteur du nom pompeux qu'il porte. »

2. Cf. Panu. *La Semaine*, n° 52, p. 679 ; n° 54, p. 712.

3. H.-Th. Buckle, *Histoire de la civilisation en Angleterre*, IV, Trad. Baillet, Paris, 1865, p. 265.

d'agir sur l'opinion publique pour la faire modifier, peut-être les résultats eussent été meilleurs, mais attaquer les institutions déjà établies était chose vaine.

La partie la plus surprenante de la critique de Maiorescu est celle où l'auteur va jusqu'à mettre en doute l'efficacité de la « Constitution. »

La « Junimea » était plutôt aristocratique dans ses considérations sur la vie politique et sociale. Elle se déclara contre les mouvements libéraux et la direction de la politique, tels qu'ils se présentaient à cette époque. Elle était surprise du manque d'instruction et de la hâte que les hommes politiques avaient d'improviser un Etat moderne, choquée en voyant organiser un Etat copié sur l'étranger et procéder à des réformes politiques et sociales chez un peuple qui n'était pas prêt à les recevoir¹. La « Junimea » qui comptait parmi ses membres des hommes d'une instruction supérieure, Carp, Maiorescu, Rossetti, Pogor, Negruzzi, etc., était à même de juger ces réformes comme intempestives et elle pouvait comprendre l'inanité de ces transformations et de cette civilisation empruntée.

La « Junimea » a toujours considéré la *Constitution* comme inopportune, comme « un vêtement trop large » pour le peuple roumain. Parmi ses membres circulait l'opinion que les libertés doivent être prises, c'est-à-dire conquises par le peuple au moyen de luttes et de sacrifices et non décrétées comme cela s'est fait en Roumanie². Une liberté accordée par décret n'est qu'une apparence, qu'une forme de liberté ; le peuple roumain, disaient-ils, n'était pas mûr pour la vie libre, incapable qu'il était de comprendre cette liberté qu'on lui donnait et ne sachant pas bénéficier de ses avantages. C'est que la « Junimea » ne voulait nullement admettre que le

1. La politique junimiste, affirme Ibrăileanu, « est avant tout la recommandation de nous garder contre l'importation de la civilisation occidentale, ou, plutôt la recommandation d'une précaution exagérée quand il s'agit d'importer cette civilisation ». Voir la *Vie roumaine*, n° 3, Iassy, 1906, p. 374.

2. Cf. Panu. *La Semaine*, n° 54, p. 712.

progrès d'une civilisation pût être préparé par des lois s'il n'est favorisé par un terrain apte à le recevoir.

La « Junimea » fut attaquée par les politiciens, et spécialement par ceux de la « Fraction libérale », qui l'accusaient de réactionnarisme et de manque de patriotisme. Pourtant les membres de la « Junimea » étaient loin de mériter de pareils reproches ; ils aspiraient, comme tous les esprits élevés d'alors, à un progrès mesuré aux forces dont on disposait ; s'ils ont réclamé l'étude et la connaissance du passé, c'est comme pouvant seules révéler les nécessités de l'avenir tant pour la littérature que pour la vie publique. Outre cela ils étaient, malgré toutes les calomnies, très patriotes, et ne voulaient point que le patriotisme excusât ou motivât les erreurs ; il devait, au contraire, déterminer un développement plus énergique et plus conscient de l'activité politique et littéraire¹.

1. Cf. *Caus. lit.*, IV, p. 223.

X

La critique des Périodiques

§ I. — Suivant l'habitude de cette époque les journaux et les revues saluèrent avec grands éloges l'apparition des *Causeries littéraires*, mais celles-ci n'en usèrent pas de même pour les revues qui parurent ultérieurement, au contraire, elles soumirent à un examen minutieux tous les articles publiés en y joignant des comptes rendus détaillés et des appréciations critiques très sévères.

La « Junimea » adopta la méthode suivante : si la revue ou le journal avait quelque importance, c'est-à-dire quand les articles méritaient l'attention de la critique, les *Causeries littéraires*, engagées dans une polémique, continuaient à s'en occuper ; mais quand les publications étaient sans intérêt, la « Junimea », après un premier éreintement sommaire, semblait, dans la suite, ignorer leur existence. On voulait ainsi faire revenir sur ses opinions l'écrivain doué de quelque talent sans perdre de temps avec celui qui ne savait que copier ou imiter. Ce procédé était excellent, mais il créait des animosités entre les *Causeries littéraires* et les autres périodiques.

La majeure partie des revues publiées en Roumanie entre 1866 et 1885 n'eurent qu'une existence éphémère¹. Elles affichaient toutes la prétention, dans leur article-programme, de contribuer aux relèvement du niveau intellectuel. Les *Causeries littéraires* se déclarèrent

1. Voir J. Negrucci, *Feuilles tombées, Caus. lit.*, X, p. 353-358.

contre toutes celles qui ne tenaient pas compte des nécessités sociales, et n'avaient aucun souci de répandre les idées utiles et, contre celles dont l'action était nulle sur le pays¹. C'est au point de vue du profit qu'en pouvait tirer le public qu'elles étaient jugées. Nombre de ces critiques n'était pas absolument nécessaire, car le public abandonnait de lui-même la lecture de tout ce qui ne lui offrait point d'intérêt.

La « Junimea » entra en lutte avec tout le pays, mais principalement avec Bucarest. Le point culminant fut atteint après la critique injuste de P.-P. Carp contre la pièce de Hasdeu : *Răsvan Vodă*².

La conception littéraire des écrivains de Bucarest et de Iassy était diamétralement opposée. Les premiers ayant à leur tête B.-P. Hasdeu considéraient la littérature comme un champ très vaste où chacun peut travailler ; par contre les derniers avec Maiorescu considéraient ce champ comme plus restreint, et où manquait la place pour le premier venu et qui n'admettait qu'un petit nombre d'élus. En outre, les écrivains de la « Junimea » généralisaient méthodiquement les questions discutées dans leurs réunions, tandis que ceux de Bucarest travaillaient sans méthode, comme par snobisme, à peu d'exception près. Chacun publiait ses œuvres sous sa propre responsabilité et la majeure partie se composait de débutants qui abandonnèrent bientôt la littérature³. De tels auteurs existaient à Iassy, mais ils ne purent introduire leurs œuvres dans les *Causeries littéraires*.

En 1868 on vit paraître de nombreuses revues mais qui vécurent peu. Citons au hasard pour cette année : le 1^{er} janvier, à Iassy *Le Journal pour tous*, qui prétendait travailler au progrès de la culture roumaine, mais le contenu des articles et leur orthographe était la preuve

1. Cf. Vărgolici, *Caus. lit.*, VI, p. 78.

2. Voir *Caus. lit.*, I, p. 245 et suiv. *Răsvan-Vodă* est un ouvrage de grande valeur ; l'auteur y dépeint l'époque agitée de la fin du xvi^e siècle, au moment où les boyards se disputaient le trône.

3. Cf. Panu, *La Semaine*, n° 97, p. 624.

du contraire. La publication cessa au bout de trois mois. Le 21 janvier apparut : *La petite étoile* (Steluța) à Botoșani. Le 15 juin se fonda à Bucarest *l'Abeille du Pinde* qui avait pour rédacteurs les poètes Gr. Grandea et D. Bolintineanu, tous deux admirateurs de la littérature française. Dans le premier numéro se trouve exprimé le désir de développer chez le peuple roumain le goût du beau et du vrai, de ne s'occuper que du présent et de l'avenir sans rechercher le passé. Le 27 décembre fut publié à Roman la première livraison de *La Femme...* enfin les journaux politiques sont innombrables : *Le Télégraphe roumain*, *Le Paysan roumain*, *L'Israélite roumain*, *La Nation roumaine*, etc., etc. ; la « Junimea » les ignorait tous.

Entre 1870 et 1880 le nombre des revues n'est pas moins considérable¹ et les « Junimistes » furent en butte aux attaques combinées de Bucarest et de Transylvanie² et les *Causeries littéraires* se virent forcées de soutenir une polémique des plus ardentes contre toutes ces publications, qui en majeure partie se montraient hostiles à la direction littéraire de Iassy.

Beaucoup de ces revues renfermaient des articles marquant un réel progrès dans la critique, non plus bornées à de malveillantes et calomnieuses insinuations à l'adresse des membres de la « Junimea » et des *Causeries littéraires* de Iassy. Elles analysaient minutieusement les articles et découvraient avec sévérité, mais aussi avec justesse, les points faibles des publications de la « Junimea ».

Laissant de côté les journaux politiques et les publications littéraires sans importance dans cette lutte, nommons les périodiques suivants parmi ceux qui ont souffert le plus de la critique tranchante des *Causeries littéraires* : *La Revue de la Société pour l'instruction du*

1. Voir la *Bibliographie des publications périodiques (1817-1887)* par A. Pop. Buc., 1888.

2. En juin, juillet et août 1871, il y a 86 journaux qui attaquent la « Junimea » et les *Causeries littéraires* mais c'est surtout entre 1871 et 1875 que la lutte eut un caractère vif et très intéressant.

peuple roumain (Bucarest, 1^{er} avril 1870); *La feuille du roumanisme* (avril 1870) ayant comme rédacteurs : Hasdeu, Gr., Tocilescu G.-Dem. Teodorescu; *La Revue scientifique* (B. 15 février 1870) rédigée par P.-S. Aurelian, Gr. Stefanescu et C.-F. Robescu, elle avait pour but de vulgariser la science; *La Feuille de la Société La Renaissance* (1^{er} janv. 1874); *La Revue de la Jeunesse* (B. 1875); *La revue littéraire et scientifique* (15 février 1876) qui commence par attaquer la « Junimea » affirmant qu'elle sera « non une nouvelle direction mais une saine direction »¹; *La Feuille pour la Famille* (Iassy, 1875); *La Voix Roumaine* (Craiova, 1880); *Science et Art* (B. 15 janvier 1881); *La Roumanie de l'avenir* (décembre 1880); *Le Portefeuille* (B. 1881), rédacteur Boniface Florescu et Mircea Demetriade; *La Feuille pour la littérature et l'instruction en Bukovine*; *La Sentinelle du roumanisme* (Buc., fév. 1884) *L'Aurore littéraire* (B. 1884), etc., etc...

§ 2. — Une existence moins éphémère et une supériorité incontestable eurent les revues : *Le Contemporain* (Iassy, 1881-1891) et *La Revue Contemporaine* (Bucarest, mars 1873-août 1876) avec lesquelles les *Causeries littéraires* soutinrent la polémique la plus intéressante de la littérature roumaine jusqu'à cette époque. Les débats entre ces revues captivaient l'opinion, car on assistait à un tournoi littéraire entre adversaires à peu près d'égale force. A partir de ce moment la lutte entre Iassy et Bucarest se résume à celle des deux revues (*Causeries littéraires* et *Revue Contemporaine*). Nous exposerons quelques-uns des débats pour donner une idée du caractère de cet antagonisme².

La Revue Contemporaine fut créée après que les *Transactions littéraires et scientifiques* (Bucarest, 15 févr. 1872-28 févr. 1873), qui avaient groupé autour d'elles un grand nombre d'écrivains, eurent cessé de paraître. *La Revue Contemporaine* avait recruté ses rédacteurs parmi les écrivains les plus distingués de Bucarest; B.-P. Hasdeu, P. Grădișteanu, A.-D. Laurian, V.-A.

1. Voir p. 5, Buc. 1876.

2. Nous verrons plus tard les polémiques avec le *Contemporain* de Iassy.

Ureche, G. Sion, G. Crețeanu, G. Schina, Michel Zamphirescu, Scurtescu, Pantazi Ghica, St.-C. Mihăilescu, même Basile Alexandri de la « Junimea » y publia quelques poésies, le roman original *Dridri* et quelques pièces théâtrales.

A peine les deux premiers numéros de la *Revue Contemporaine* avaient-ils paru que la Société de Iassy commença l'attaque. Maiorescu publia : *L'ivresse des mots dans la « Revue Contemporaine », étude de pathologie littéraire*¹, où il prenait à partie le style de la *Revue Contemporaine* et signalait les erreurs contenues dans les articles. L'étude de Maiorescu est une de ces pages ironiques où il joint l'esprit au sarcasme poussé jusqu'à la cruauté. Sa lecture à la « Junimea » produisit une approbation bruyante ; avant même d'être livré à la publicité on en connaissait déjà le contenu, et à Bucarest, l'on attendait avec impatience la nouvelle flèche de la « Junimea ».

Le critique de Iassy relève :

Dans l'étude de V.-A. Ureche sur le chroniqueur *Miron Costin*² de nombreuses inexactitudes, par exemple : Ureche plaçait l'activité littéraire de Voltaire comme historien au XVII^e siècle, quand, à la fin de ce siècle, Voltaire n'avait que six ans, il citait aussi Ammien Marcellin comme source pour l'époque d'Attila³, Maiorescu lui reproche encore l'accumulation inutile des noms propres, etc., etc.

Dans la conférence de G. Sion : *Souvenirs sur le poète Conaki*⁴, Maiorescu découvre des fautes de style, il lui impute d'appeler Conaki un grand poète et d'avoir pris les vers trochaïques de Dositei le métropolitain pour des vers hexamètres.

La nouvelle historique de Pantazi Ghica : *Le grand trésorier Candescu*⁵, lui donne l'occasion de flétrir

1. Iassy, 1873. *Caus. lit.*, VII, p. 78-85. *Critiques*, II, p. 3-28.

2. *Revue Contemporaine*, Bucarest, I, 1873, p. 1, 83, 224, 305, 402.

3. *Ibid.*, p. 2.

4. *Ibid.*, p. 14, 89.

5. *Ibid.*, p. 71, 167, 268, 347.

les comparaisons ridicules, la manie de créer des mots nouveaux ou de détourner les termes de leur acceptation usuelle.

G. Marian, par sa causerie insignifiante et très mal écrite: *Un thé chez M^{me} X...*¹, n'échappe pas à la verve tranchante de Maiorescu, non plus que A.-D. Laurian avec ses notes bibliographiques².

V.-A. Ureche répondit à Maiorescu dans la *Revue Contemporaine*³, mais il n'est pas à la hauteur et ne proteste nullement contre les fautes signalées par les *Causeries littéraires*. A.-D. Laurian plus habile ne répond pas, mais use du même procédé que Maiorescu, il raille, lui aussi, et non sans un certain succès⁴, surtout, lorsqu'en faisant les tables bibliographiques et le compte rendu des publications périodiques il lançait une flèche venimeuse à l'adresse des *Causeries littéraires*, par une sévère appréciation de leur contenu. D'ailleurs sachant Maiorescu invulnérable il tirait ses flèches sur les autres écrivains de la « Junimea ».

Plus sérieuse fut la réponse de Pierre Grădișteanu : Les *Causeries littéraires* et la *Revue Contemporaine*⁵. C'est à lui seul et à ses objections que Maiorescu daigne répondre. Grădișteanu généralise la question : d'abord il montre que Maiorescu qui n'a rien pu reprendre aux articles de la *Revue Contemporaine* s'est simplement appesanti sur certaines inconséquences orthographiques. Il défend ses collègues Marian, Laurian et Ghica, et passe à la critique des auteurs de la « Junimea » : Bodnărescu, Eminescu et Jacques Negruzzi et veut présenter à Maiorescu des exemples, choisis dans l'œuvre de ses émules, pour son étude de pathologie littéraire. Les membres de la « Junimea », dit-il, s'encensent mutuellement, s'attaquent de parti-pris à tout et encore

1. *Revue Contemporaine*, p. 180.

2. *Ibid.*, p. 158.

3. *Revue Contemporaine*, I, p. 314 et suiv.

4. *Ibid.*, p. 372.

5. *Ibid.*, p. 384-400.

ragent, malgré leur campagne contre la germanisation de la langue, l'étude de l'allemand qu'ils considèrent comme supérieur aux langues classiques¹. Il relève de plus contre la Société de Iassy une conception trop peu patriotique de l'histoire et le cosmopolitisme de ses membres. Enfin le dernier grief consistait dans l'établissement de la peine de mort réclamée par la « Junimea »². « Voilà, en résumé, la nouvelle direction, écrit Grădișteanu, rénovateurs d'antiquailles tirées de la poussière de l'oubli, collectionneurs de vieilles loques, usées jusqu'aux fils, et avec lesquelles vous vous faites un manteau d'arlequin ; en vain vous insultez ceux qui sont attelés au char du progrès, en vain vous essayez de vous mettre en travers de son chemin : Eliade, Alexandri, Bolintineanu, Cogălniceanu, Hasdeu, Boliac, occuperont toujours le haut de l'échelle littéraire au pied de laquelle soupireront éternellement les sommités de la nouvelle direction : Negruzi, Eminescu, Bodnărescu et *tutti quanti* avec Maiorescu en tête. »³.

Cette explosion déclamatoire de Grădișteanu fait bien ressortir la différence entre la conception littéraire de Iassy et celle de la *Revue Contemporaine* de Bucarest. Cette dernière, qui n'avait jusqu'à présent tracé aucun programme, profite de l'occasion pour affirmer qu'elle désire être un champ ouvert aux auteurs et aux jeunes débutants convaincus, que leur devoir est de lutter quand on remet en question : le passé et l'avenir, l'origine et le droit d'exister comme nationalité. Et cette lutte elle la soutiendra sans prendre l'offensive contre le programme de la « Junimea » mais simplement pour répandre des idées opposées à celles des *Causeries littéraires*⁴.

1. *Rev. Cont.*, p. 392. — L'affirmation est inexacte. La « Junimea » a toujours respecté l'étude du classicisme. Encore en 1863 Maiorescu avait montré le besoin et l'intérêt de l'étude de la langue latine. Voir sa dissertation dans l'*Annuaire du gymnase de Iassy*, 1863.

2. Allusion à la *Pétition de Iassy* de 1871, attribuée aux Junimistes. Voir plus loin notre Appendice.

3. *Revue Cont.*, I, 399.

4. Cf. *Ibid.*, I, p. 400.

Après cette réplique de Grădișteanu signalons encore une deuxième réponse de V.-A. Ureche, *La Nouvelle direction de Iassy*¹ et enfin celle de Pantazi Ghica. Mais tous deux font des personnalités et lancent des invectives contre Maiorescu et la « Junimea ».

Maiorescu publia une contre-critique : *Les réponses de la « Revue Contemporaine »*² où il réclamait de ses adversaires la réfutation pure et simple des erreurs qu'il leur avait signalées.

Jacques Negruzzi fit tourner les querelles en satire, il écrivit : *A quelques auteurs contemporains*³ dans lequel il prenait à parti les écrivains de la *Revue Contemporaine* et ceux-ci répliquèrent par une publication scénique : *La Muse de la cave froide*⁴, due à la plume du poète Michel Zamphirescu. Cette œuvre n'eut aucun succès ; il y nommait Mathilde Cugler collaboratrice des *Causeries littéraires*, la muse enlevée par Bodnărescu pour la « Junimea ». On y raille Maiorescu (Minorescu) qui proclame la muse protectrice de la société et de la revue ; or la muse étant allemande, c'est le ciel qui l'envoie comme approbation du penchant de l'école de Iassy vers le germanisme, approbation reconnue des dieux et des héros⁵.

La « Junimea » triomphe encore dans cette lutte par l'article de Buiueliu : *Un article scientifique de la « Revue Contemporaine »*⁶. Il y fut prouvé que Gh. Schina avait copié sa dissertation : *Sur la condition civile de la femme*⁷ sur l'œuvre de Paul Gide : *Etude sur la condition privée de la femme dans le droit ancien et mo-*

1. *Rev. Cont.*, I, p. 542-602.

2. *Caus. lit.*, VII, p. 142 et suiv. — *Critiques*, II, p. 29.

3. *Caus. lit.*, VII, p. 280.

4. Bucarest 1873, sous le pseudonyme de Henry Meilhac et Ludovic Halévy. Musique de Offenbach. — *Borta rece* (*La cave froide*) était l'enseigne d'un marchand de vin de Iassy. On accusait les membres de la « Junimea » de passer leurs nuits en orgies dans le cabaret en question.

5. *La Muse de la cave froide*, p. 53-55.

6. *Caus. lit.*, VIII, 83-96.

7. *Revue contemp.*, I, 30, 106, 233.

derne (Paris, 1867). Son but était de montrer comment l'on entendait la science à Bucarest. Ce ne fut qu'un an après que Pierre Grădișteanu essaya de justifier son ami Schina contre les susdites accusations de Buiucliu, dans l'article intitulé : *Quelques mots à l'adresse des « Causeries littéraires »*¹. Comme argument défensif il affirmait que son ami avait, par simple négligence, omis de citer le nom de Gide et qu'il n'avait jamais dissimulé aux siens, l'inspiration française de son travail².

§ 3. — De toutes ces manières d'ergoter jaillissaient de temps à autre une note plaisante. Les revues toujours à l'affût des fautes qui pouvaient leur échapper mutuellement ne négligeaient aucunement de s'en faire commettre.

Un exemple : Hasdeu de Bucarest qui avait mal interprété la pièce *Bărăganul*³ d'Alexandri dédiée au prince Charles, publia dans la *Colonne Trajane* (1870) un article où il imputait à la dynastie d'avoir favorisé l'introduction de la flatterie dans la littérature. L'erreur de Hasdeu provenait d'une fausse interprétation des vers d'Alexandri. Le poète disait que le désert deviendra joyeux lorsque son éternel silence disparaîtra grâce au cri de résurrection poussé par un dragon aux ailes de feu et à la bouche de fer⁴. Alexandri entendait par cette métaphore le chemin de fer qu'il souhaitait voir traverser les vastes champs arides du Bărăgan. C'est pourquoi il avait dédié ces vers au prince.

Hasdeu vit dans cette comparaison une allusion adulatrice au prince qu'Alexandri avait nommé « Dragon aux ailes de feu... »⁵. Les *Causeries littéraires* relevaient

1. *Revue contemporaine*, II, p. 513-516.

2. Cette polémique entre Iassy et Bucarest, entre les *Caus. lit.* et la *Rev. Cont.* continua avec beaucoup de vivacité pendant trois ans ; nous ne pouvons exposer ces luttes en détail, les exemples auxquels nous nous sommes borné permettent de se faire une idée suffisante de ce que furent ces débats littéraires.

3. C'est le nom d'un grand champ désert du district Jalomița.

4. Alexandri, *Caus. lit.*, IV, p. 65.

5. Voir *Lettres d'Alexandri* (éd. Chendi et Carcaleki) p. 52, Buc., 1904.

vèrent aussitôt cette interprétation¹ et Hasdeu se promit une revanche éclatante irrité qu'il était déjà contre Maiorescu dont les articles avaient fait, en quelque sorte, table rase de tous les écrivains roumains.

Hasdeu et ses amis composèrent une œuvre destinée à tromper les *Causeries littéraires*. Ils l'envoyèrent à Iassy la disant traduite d'un auteur allemand qui, en réalité, n'existant pas. Le moment avait été bien choisi, Maiorescu et Negrucci se trouvant à Bucarest pour la saison parlementaire ils ne purent donc examiner l'œuvre, car ils ne l'eussent certainement pas admise dans les colonnes de la Revue qui tomba dans le piège et Miron Pompiliu, le remplaçant de Negrucci, publia la pièce de vers intitulée par Hasdeu : *Lui et Elle* par un traducteur anonyme².

Les journaux la *Trompette des Carpathes*, la *Famille*³ et le *Télégraphe*⁴ insérèrent aussitôt un article de Hasdeu dans lequel il se déclarait l'auteur des vers dont il affirmait la nullité absolue ; mais, pour les *Causeries littéraires*, il était suffisant, disait-il, de prétendre avoir traduit une pièce d'un soi-disant auteur allemand pour avoir droit de cité dans la revue junimiste quelles que soient la faiblesse et l'ineptie de l'œuvre. « C'est une vengeance, écrit Hasdeu, pour ces écrivains roumains, philosophes, historiens, philologues, etc... bafoués par les *Causeries littéraires*. » Hasdeu avait obtenu sa revanche en l'absence de Maiorescu et Negrucci il est vrai, mais Hasdeu triompha néanmoins. Maiorescu publia dans les *Causeries littéraires* une réponse où il se déclarait responsable des seuls articles signés par lui et que de telles vengeances n'infirment en rien la justesse de ses critiques⁵.

Mais attaques et ripostes ont une fin. Les revues visées par la « Junimea » reconurent enfin que la direction critique de Iassy avait raison, La *Fédération* et la *Colonne*

1. *Caus. lit.*, IV, p. 120.

2. J.-M. Iliassiu, *Lui et Elle. Caus. lit.*, V, p. 168.

3. Budapest, VII, 1871, p. 368.

4. Bucarest, 8 août 1871, I, n° 104.

5. *Contre une puérilité*, *Caus. lit.*, V, p. 199.

Trajane adressèrent même des éloges à la « Junimea » et aux *Causeries littéraires* pour le caractère purement roumain qu'elles imprimaient à la littérature¹, ce qui leur avait été contesté jusqu'alors. « La lutte, écrit plus tard Maiorescu, a cessé comme par miracle. En Transylvanie même, notre direction compte des amis chaleureux »². En effet les principes critiques préconisés par la « nouvelle direction » gagnèrent rapidement du terrain. Les revues littéraires, à l'exemple de l'organe de la « Junimea », commencèrent à soigner leurs publications et les journaux s'efforcèrent de répondre à leur destination.

La « Junimea » et sa revue dominent le pays à ce moment. Les écrivains suivent de près leur direction intellectuelle, ils écrivent dans un style agréable et compréhensible employant la langue populaire après avoir renoncé aux néologismes, enfin, presque tous suivent l'orthographe de Maiorescu.

Il y a lieu de faire une restriction : la méthode de critique de la « Junimea » se généralise, mais les principes littéraires, en ce qui concerne les sources d'inspiration et la question de l'art pour l'art, sont encore en lutte avec les principes des nationalistes de 1848. *Le triomphe de l'Ecole de Iassy est donc celui d'un groupe dominant le mouvement intellectuel, non encore celui de tous ses principes.*

Il existait encore à cette époque à Bucarest deux revues s'occupant principalement d'histoire : La *Colonne Trajane* dirigée par Hasdeu³ qui y publia d'excellentes études d'histoire et de philologie et fut le promoteur des études ethno-psychologiques en Roumanie, et la *Revue pour l'histoire, l'archéologie et la philologie* dirigée par

1. Cf. *Caus. lit.*, VI, p. 225.

2. *Caus. lit.*, XV, p. 281.

3. La revue de Hasden, Bucarest 1870-1884 avec une interruption de 1878-1881. C'est déjà en 1871 que la *Colonne Trajane* polémisa avec les *Causeries littéraires*, publant aussi les compositions de la nouvelle direction qu'elle trouvait mauvaises sous le titre ironique de *Variétés, La poésie Maiorescu*.

Gr. Tocilescu¹. Comme les écrivains de la « Junimea » Tocilescu affirme que l'histoire en Roumanie repose sur des inexactitudes chronologiques et la falsification des faits historiques. Il recommande lui aussi de remonter aux sources, de consulter les documents, de se livrer aux études épigraphiques, commençant lui-même à publier ses études sur les monuments de la Dobrogea ainsi que les documents inédits sur l'histoire des Roumains.

Les deux revues citées eurent une influence prépondérante sur le développement des études historiques. Les auteurs des articles font preuve de connaissances solides et étendues ; toutes leurs affirmations reposent sur des pièces authentiques. Grâce à ces revues s'opère un rapprochement entre Iassy et Bucarest : A.-D. Xenopol, A. Lambrior, M.-C. Sutzu et V. Burla, membres de la « Junimea » y publièrent des articles historiques et philologiques ; d'autre part nous rencontrons aussi les noms de V.-A. Ureché et Hasdeu dans la dix-neuvième année des *Causeries littéraires* qui, en avril 1885, paraissent à Bucarest et non plus à Iassy.

La « Junimea » ne borna pas ses attaques aux revues et journaux ; elle n'épargna pas les critiques aux autres écrits et surtout aux livres didactiques qu'elle voulait irréprochables. Le grand nombre d'ouvrages jugés par les *Causeries littéraires* nous montre qu'elle examine avec soin ces publications et veut exercer une pression sur l'opinion publique.

La majeure partie des écrivains, pour excuser la faiblesse de leurs écrits exposaient, dans une préface, les circonstances qui les avaient déterminés à écrire réclamant avec une fausse modestie l'indulgence du lecteur. La critique ne peut tenir compte des circonstances atténuantes ainsi invoquées, elle doit s'occuper de l'ouvrage en lui-même et non des moyens employés, de la destination et des résultats obtenus, non de l'intention de l'auteur. A l'égard des manuels didactiques la société était intransigeante. La jeunesse doit être instruite pour

1. La revue de Tocilescu, Bucarest, 1882-1895.

préparer une génération consciente. Passées les déclamations patriotiques sur les gloires d'antan ! Passée l'époque de l'enseignement scientifique sans méthode ! Passée l'absence complète de connaissances pédagogiques !

La « Junimea » a sa part dans la réalisation de ces idées, car en facilitant leur accomplissement après 1885 l'instruction publique entre dans une phase nouvelle où l'on respecte toutes les exigences pédagogiques occidentales.

XI

Aperçu de l'activité littéraire des écrivains de la « Junimea » et des collaborateurs de sa revue

« *La nouvelle direction opposée à l'ancienne se caractérise par la vérité, par la compréhension et l'adoption des idées que le monde entier doit à la civilisation occidentale.* »

(Maiorescu, *Critiques*, 1874, p. 347).

§ 1. — Une série d'articles, publiés dans la revue junimiste par Maiorescu et ses collègues, tracent le tableau de la littérature et du mouvement des idées roumaines jusqu'en 1870. En 1871 (15 mai) Maiorescu étonna les lettrés par la publication d'une série d'articles intitulés : *La nouvelle direction dans la prose et la poésie roumaines*¹, dans lesquels il montrait ce qu'on devait attendre d'un mouvement salutaire de la littérature nationale et y passait en revue un certain nombre d'écrivains, poètes et prosateurs, membres de la « Junimea » ou collaborateurs des *Causeries littéraires* en leur reconnaissant une supériorité réelle sur leurs pré-décesseurs et même sur les contemporains étrangers à son cénacle. Il affirmait que les écrivains groupés autour de lui avaient, par leurs travaux, jeté les bases d'un

1. Voir *Caus. lit.*, V, p. 85, 201, 207, VI, 214, 253. *Critiques*, I, p. 281 et suiv. Panu dans *La Semaine* (n° 62, p. 75) croit que la critique de Maiorescu aurait pu être intitulée : *Critique de l'ancienne direction* puisque la partie négative est plus vaste que la positive.

nouveau courant dans la littérature roumaine. « Tous n'ont pas la même valeur, écrivait le critique, on trouve parmi eux quelques talents éminents, les talents moins bons sont nombreux, cependant les uns et les autres sont sur la voie naturelle et aspirent de bonne foi à la vérité ; à ce point de vue tous méritent une attention bienveillante. »¹.

Ce n'était pas être trop exigeant que de réclamer des jeunes écrivains l'aspiration au vrai et tous les auteurs cités par Maiorescu l'ont cherché dans leurs travaux. Ce souci n'existe pas auparavant dans la littérature roumaine, souci qui doit être cependant la première préoccupation de tout écrivain.

La « Junimea » voulut instruire le public et confondre ceux qui cherchaient à le tromper. Avec elle, les œuvres deviennent sincères, la littérature n'est plus un instrument de duperie, la vérité se fait jour partout et les émotions ressenties prennent la place des sentiments faux et simulés. Ce sont là les symptômes des temps nouveaux et d'une école littéraire honnête.

Mais la vérité et la sincérité du sentiment n'étaient pas les seuls mérites à constater. On voyait aussi l'effort vers la perfection de la forme : « Seule la belle forme, disait Maiorescu, décide de l'immortalité. »². Il ne faudrait pas croire toutefois que la perfection de la forme pût excuser le manque du fond. Si la « Junimea » réclama des écrivains le plus grand soin pour la forme, c'est parce que l'ancienne direction l'avait trop négligée et, ce qui aggravait cette négligence, c'est qu'elle était rarement compensée par la richesse du fond. Ce souci, prescrit par Maiorescu, se rencontre chez les poètes contemporains qui emploient, dans leurs œuvres, écrits d'une manière élégante, les rythmes les plus variés souvent introduits par eux-mêmes et nuancés avec une aisance qui rappelle les grands poètes occidentaux.

La profondeur des idées est un autre trait caractéristique de l'Ecole de Iassy. Ils ont chassé les tirades

1. *Caus. lit.*, V., p. 87.

2. *Caus. lit.*, V., p. 201.

patriotiques et déclamatoires des poètes d'autrefois et les affectations sentimentales font place, chez les nouveaux écrivains, aux émotions vraies et sincères. Le désespoir n'est plus une exagération simulée, la douleur est contenue et le poète garde une juste mesure lorsqu'il nous parle des souffrances du peuple. Le champ de l'activité littéraire s'élargit ; le sentiment de la nature commence à intéresser le nouvelliste qui s'exprimera dans une langue populaire à la portée de tous.

La langue idéale, forgée par les latinistes, était peu faite pour l'expression des sentiments poétiques. Les essais médiocres, écrits dans une langue imprégnée de latinismes, appartiennent à la littérature de l'ancienne Ecole. La nouvelle poésie, sous l'influence de la littérature populaire, a pris un caractère plus spontané et plus national que celle qui précède 1860 quoiqu'elle ne fasse pas, comme cette dernière, parade d'originalité et de nationalisme. Le fait même que la langue roumaine en poésie et en prose se soustrait à l'influence des étymologistes pour se rapprocher du langage du peuple est un nouveau trait frappant des idées nouvelles.

Tout l'édifice du passé se disloque et s'effondre. Les théories de ses écrivains et de ses historiens sont visiblement vermolues et caduques. « L'ivresse des mots » de ses journalistes et de ses poètes ne pourra résister longtemps à la langue saine et vigoureuse des jeunes écrivains qui s'imposent de plus en plus et occupent le terrain abandonné par l'ancienne direction.

Cependant, il serait injuste et exagéré d'affirmer que seule la société littéraire de Iassy détermina cette évolution de la littérature roumaine. — Bien des admirateurs de la « Junimea » prônèrent les mérites de cette société et la soutinrent. — Elle a donc contribué avec les *Causeries littéraires* à faire prévaloir le bon sens et toutes deux luttaient de tous leurs moyens contre le passé qu'elles voulaient anéantir. Mais un nouvel esprit perceait dans les œuvres qui l'annoncent visiblement. A Iassy les idées nouvelles s'affirmaient beaucoup plus qu'à Bucarest où l'on tendait à suivre le progrès sans pourtant se résoudre à rompre franchement avec la

tradition. Outre cela, on s'y laissait trop influencer par les littératures étrangères en imitant servilement quelques écrivains dont les œuvres ne correspondaient nullement aux besoins de l'époque.

Toujours est-il que les articles de Maiorescu de 1871 surprisent les lecteurs par la révélation du nouveau mouvement et les lettrés par la hardiesse de ses affirmations. Il méprisait la littérature qui l'avait précédé ainsi que les écrivains en dehors de son cercle. C'est dans ce mépris qu'il faut chercher la cause de la lutte littéraire entre Bucarest et la pléiade de Iassy.

§ 2. — A Bucarest, comme nous l'avons dit, s'organisa une résistance opiniâtre contre l'intransigeance de l'Ecole de Iassy, et nous avons vu que les attaques de Bucarest étaient souvent des critiques impuissantes et pleines de personnalités. Mais, parallèlement à ses critiques, il existait une véritable lutte littéraire, d'un caractère très sérieux, où l'on opposait les talents aux talents¹. Ce n'est pas sans difficulté qu'on peut affirmer la supériorité des talents de Bucarest sur ceux de Iassy et vice-versa, mais il est incontestable que l'esprit critique n'y était pas aussi développé que chez les collaborateurs des *Causeries littéraires*. On prétendait se mesurer avec Iassy, et non sans raison, car les travaux de Hasdeu pouvaient, sans doute, égaler les écrits des débutants de Iassy, et Hasdeu n'était pas seul à Bucarest :

On opposait les poésies de Michel Zamfirescu² de Bucarest à celles d'Eminescu de Iassy, bien que Zamfirescu n'eût jamais atteint les hautes conceptions et la profondeur d'Eminescu³. Petrino, Ţerbănescu, Mathilde Cugler, Jacob Negruzzi, Bodnărescu, Schelitti de

1. La *Revue contemporaine* par exemple voulait prouver que la nouvelle direction n'était pas à Iassy mais à Bucarest.

2. Zamfirescu, *Oeuvres : Aurore*, 1858 ; *Chants et plaintes* (1860-1873) dans la Bibliothèque pour tous de Bucarest ; *La muse de la cave froide*, 1873. La langue de ses poésies est remplie de néologismes.

3. Cf. M. Zamfirescu et Th. Ţerbănescu, dans la *Colonne Trajane*, Bucarest, II, no 2 (64).

Iassy voyaient leurs poésies mises à côté de celles de Scurtescu, Sihleanu, G. Crețianu et Alexandre Deparațianu de Bucarest¹. Les nouvelles populaires de Jean Slavici et les récits de Nicolas Gane, membres de la « Junimea », écrits en une langue pure et correcte étaient comparés aux œuvres des écrivains de Bucarest, parmi lesquels Barbu Petriceicu Hasdeu et Alexandre Odobescu sont à mentionner spécialement. Le deuxième, partisan de la nouvelle direction de Iassy, écrivait dans une langue populaire des plus pures et se montrait réfractaire aux influences des latinistes ; quant à Hasdeu, lui seul pouvait par ses recherches historiques, par ses investigations philologiques et même par ses écrits purement littéraires, égaler les talents de la « Junimea » de Iassy. Mais le prestige de l'Ecole de Iassy, où s'était réuni un cercle si brillant de talents distingués, était accru par la présence du grand poète Basile Alexandri. C'était le seul écrivain de la génération passée qui voulut et put marcher à côté des jeunes qui se formaient maintenant sous ses auspices et ceux de Maiorescu. Ajoutons enfin qu'à Bucarest il existait toujours une dissension entre les écrivains tandis qu'à la « Junimea » l'entente cordiale des membres rendait plus difficile l'attaque contre elle.

En général l'école littéraire de Iassy demanda la réorganisation de l'instruction qui devait former des esprits solides, des hommes énergiques desquels dépannait l'avenir de la Roumanie. Elle réclamait sans cesse qu'on réveillât chez la jeunesse le goût pour les sciences, car jusqu'alors l'activité scientifique avait été à peu près nulle, enfin la nouvelle direction indique elle-même

1. A. Sihleanu (1834-1875), à CONSULTER : *Littérature et art roumains*, V, 499. Buc. ; ŒUVRES : *Harmonies intimes*, Buc., 1871 (voir la *Revue Contemporaine*, IV, 449). Sihleanu a surtout réussi dans le sonnet. On remarque chez lui une richesse d'invention et des belles comparaisons.

Gr. Crețianu († 1887), ŒUVRES : *Mélodies intimes*, 1855 ; *Patrie et liberté*, 1879 ; il a fondé les revues : *Junimea Română* et *la Roumanie de l'avenir* à Paris et d'autres à Bucarest.

A. Deparațianu, ŒUVRES : *Nostalgies et amours*, 1861 ; *Grégoire Ghica* (drame en vers) 1864...

la voie à suivre pour les travaux scientifiques. Ces travaux, jusqu'en 1880, n'ont en rien contribué, au progrès général de la science, l'état général de cette époque ne favorisant guère les investigations scientifiques indépendantes. Toutefois les essais scientifiques de la « Junimea » prouvent que leurs auteurs sont au moins au courant de ce qu'on avait dit sur la question traitée et ne trahissent plus l'ignorance de leurs prédecesseurs, car ils connaissent la matière : les philologues ont étudié la linguistique de l'Occident, l'historien s'appuie sur les documents et les recherches personnelles. C'est aussi pour la première fois qu'on peut signaler des traités d'économie politique, des statistiques, des travaux sur la géologie et la géographie, des essais philosophiques, etc. L'attention de la « Junimea » s'était portée sur toutes ces branches de l'activité humaine. Tous ses ouvrages, productions littéraires et études scientifiques, étaient publiés dans sa revue d'abord, et ensuite en volume.

Mais pour réagir avec efficacité contre l'ancienne Ecole il ne suffisait plus de la critiquer, il fallait prouver la nécessité et l'existence de la nouvelle par la supériorité de ses productions. La « Junimea » et Maiorescu en particulier considéraient comme un devoir impérieux de s'opposer aux vieilles tendances avilissantes pour la littérature. Il était nécessaire d'exercer une pression sur l'opinion publique pour la gagner à leur cause¹. Quand l'œuvre de destruction fut à peu près accomplie, le critique reconnut qu'un nouveau devoir incombait à la société : Remplacer ce qu'on avait détruit par quelque chose de meilleur et c'est alors que Maiorescu écrivit ses articles sur la « Nouvelle direction » dans la prose et la poésie roumaines. On a pu lui reprocher de proclamer l'existence d'un nouveau courant dans sa littérature, en se fondant sur les ouvrages parus seulement au cours d'une période de quatre ans dans les *Causées littéraires*. Mais il fallait bien qu'on signalât ce mouvement qui existait et montrer qu'il

1. Cf. *Caus. lit. V.*, p. 223.

était prêt à remplacer l'ancien dont les ruines jonchaient l'arène.

§ 3. — Quand les défenseurs du passé se virent en butte aux critiques acharnées de la « Junimea », quand ils se furent rendu compte de la supériorité des productions littéraires de Iassy, quand ils eurent enfin compris que leur chute était proche s'ils ne faisaient quelques concessions au nouveau mouvement ils songèrent à la possibilité d'une conciliation. Etait-il vraiment nécessaire, disaient-ils, de faire une critique si acerbe contre un passé glorieux et actif sans en rien respecter ? Fallait-il condamner en bloc toutes les institutions existantes qui, malgré leurs défauts, avaient été pourtant d'une certaine utilité ? Pourquoi nier que Šinkaï fut historien alors que, par ses ouvrages, il a contribué au réveil national ? Pourquoi affirmer que l'Académie est stérile quand l'intention qui avait présidé à sa fondation était si belle (!) ? On reprochait généralement à Maiorescu de s'être trop sévèrement attaqué aux formes empruntées de la culture roumaine, qui pouvaient, dans un avenir plus ou moins éloigné, recevoir un fond plus réel, on lui objectait que ces formes étaient tout au moins des signes de vie et valaient toujours mieux que rien¹. Enfin on l'accusa que son amour-propre seul l'avait déterminé à mettre en évidence une prétenue nouvelle direction après avoir dénié toute valeur à l'ancienne².

Dans la *Préface* de ses *Critiques* de 1874 Maiorescu répond à ses objections pour montrer l'impossibilité aux deux écoles de travailler d'un commun accord : « Le temps, dit-il, la fortune, la force morale,

1. Cf. *Caus. lit.*, VI, p. 216. — Nous avons déjà vu les oppositions contre la *Nouvelle direction*, citons encore pour compléter : A. Densușianu, *Contre la Nouvelle direction*, dans ses *Recherches littéraires*, 1887, II^e et III^e lettres. — *La nouvelle direction de Maiorescu dans le Télégraphe* (d'après *Le Siècle*) Buc., I, n^o 95 et 96 (28 et 29 juillet). — Panu, *La Semaine*, n^o 8, p. 123. — Al. Antemireanu, *Essais critiques*, I, Buc., 1905. — Bianu, *Mouvements cultureaux* (Bibl. p. tous) Bucarest; enfin l'opposition des Socialistes et de la direction française que nous verrons plus tard, etc., etc.

2. Cf. *Le Télégraphe*, Buc., I, n^o 95, 96.

l'intelligence que vous dépensez pour faire une œuvre superflue — ou plutôt pour un travail défectueux — sont irréparablement perdus pour l'œuvre véritable et nécessaire... si vous avez un seul bloc de marbre et que vous l'employiez à en faire une caricature, d'où voulez-vous sculpter une Minerve ? »¹.

La fusion d'après la « Junimea » était impossible. On ne pouvait continuer à glorifier les médiocrités ni tolérer les déclamations sans fond solide ; une critique implacable devait les réduire au silence ; il ne devait plus suffire qu'un ouvrage fût roumain pour qu'on lui attribuât toutes les qualités ; les arrière-petits-fils de Trajan étaient trop envirés de la gloire de leurs ancêtres, il fallait désormais leur appliquer un jugement plus sévère.

Pourtant si nous considérons la « Junimea » à ses débuts nous remarquons qu'elle n'était pas aussi exclusive que dans la suite ; elle avait même demandé aux représentants de l'ancien mouvement littéraire l'aide de leur expérience, mais aussi l'abandon de leurs principes surannés pour travailler au triomphe de l'esprit nouveau. « Il nous manque le concours des anciens, écrivait le chef de la « Juminea », pour chercher la vérité il nous manque le contrôle de l'expérience et la critique des hommes plus mûrs. »². Cependant les vieux écrivains ne répondirent pas à cet appel et comme ils refusèrent de donner la main à la jeunesse celle-ci crut qu'ils condamnaient ses projets et, dans la suite, lorsqu'elle fut victorieuse, elle se refusa à entendre parler d'alliance et de fusion avec l'ancienne direction.

Les écrivains cités par Maiorescu comme faisant partie de la nouvelle direction sont : Basile Alexandri, Michel Eminescu, Samson Bodnărescu, Mathilde Cugler, Theodor Șerbănescu et Démètre Petrino pour la poésie ; Denis Marțian, Jean Strat, Alexandre Odobescu, Jean

1. *Critiques*, 1874 ; *Caus. lit.*, VI, p. 216.

2. *Critiques*, p. 439.

Slavici, P.-P. Carp, A.-D. Xenopol, V. Burlă, Etienne Vărgolici et Jacques Negrucci pour la prose.

Le critique est très habile : pour faire ressortir les mérites des jeunes auteurs groupés autour de lui (excepté les trois premiers prosateurs qui ne faisaient pas partie de la Junimea) il oppose à leurs écrits les productions les plus faibles des écrivains de Bucarest et de Transylvanie, presque tous ignorés de nos jours. Il cite les mauvaises pièces de : I. Vulcan, Părlăgeanu, Pierre Grădișteanu, Justin Popiu, I.-C. Dărgescu, B. Petricu, Bota, Stănescu, Christian... enfin il rappelle pour la deuxième fois les vers de Tăutu, d'Aricescu et de Boliac déjà fort malmenés dans la critique : *Sur la poésie roumaine*¹. « A côté de ce mouvement malsain, écrit-il, se développe une littérature encore jeune, et en partie encore ignorée, mais qui, par son esprit sûr et solide, nous donne le premier élément d'espérance légitime pour l'avenir »².

Nous allons succinctement passer en revue l'activité littéraire des jeunes écrivains de l'Ecole de Iassy et, disons dès maintenant qu'en 1871, lorsque Maiorescu signale l'existence d'une nouvelle direction, les auteurs qu'il nomme sont au début de leur carrière, leur talent — exception faite pour Basile Alexandri — est en formation et sera visiblement en progrès dans la suite, car

1. *Caus. lit.*, V, 217-220. — I. Vulcan, voir ses œuvres p. 141 note. 1 — Părlăgeanu : *Heures de repos*, 1861 ; — Pierre Grădișteanu : *La femme devant la loi*, *Une nuit sur les ruines de Târgoviște*, 1857 ; nombreux articles dans la *Revue contemporaine*, Buc., etc. ; — Stănescu, Cristian et Bota : *L'Almanach de la jeunesse cléricale d'Arad*, 1859 ; — Justin Popiu, *Poésie et prose*, 1870. — C. Drăgescu, *Amour et Patrie*, 1870 ; — B. Petricu, *Poésies nationales*, 1861. — D.-C. Aricescu, *La Harpe roumaine*, 1852 ; *La lyre*, 1858 ; *La trompette de l'union (vers)*, 1860 ; *Octav* (roman), 1856 ; *Le faucon des Carpathes* (poésies historiques), 1871 ; *La Religieuse Agapia* (roman), 1871 ; publications politiques et historiques : *Tudor Vladimirescu ou la Révolution de 1821*, etc. ; — Tăutu, *Poésies*, 1862, *Une aide opportune* (drame, 1863), *Poésies nouvelles*, 1864 ; *Epîtres*, 1871 ; — César Boliac, *Poésies traduites du roumain en prose et en vers français*, 1857 ; *Collections de plusieurs articles*, 1861 ; *Les monastères en Roumanie*, 1862 ; plusieurs volumes de poésies entre 1853-1857.

2. *Critiques*, 1874, p. 346.

on compte à peine quatre ans depuis l'apparition des *Causeries littéraires*.

A part les écrivains cités par Maiorescu, nous rentrons plus tard des membres de la « Junimea » et autres collaborateurs de sa revue qui, par leurs publications, méritent d'être placés parmi les écrivains de la nouvelle Ecole.

§ 4. — En tête figure Basile Alexandri¹, président d'honneur de la « Junimea ». Sans avoir été formé dans l'atmosphère du cénacle de Iassy, Alexandri n'appartenait pas au groupe d'écrivains nationalistes, conservateurs des principes antérieurs à 1860 ; il ne partageait pas davantage les théories des latinistes qu'il raille dans son *Dictionnaire grotesque* (contre les pédants)². Rallié à la jeunesse de Iassy il fut un facteur important de son succès : « Je suis si enchanté, écrivit-il à Jacques Negrucci le 2 septembre 1867, de la voie que vous suivez que je vous promets de vous accompagner tant que la faiblesse de mes pas me le permettra. »³. Il collabora toujours aux *Causeries littéraires* où l'on rencontre de ses œuvres déjà dans les premières livraisons de la revue ; n'oublions pourtant pas que sa renommée était faite longtemps avant l'apparition des *Causeries littéraires*⁴.

C'est à lui que revient en grande partie le succès des réformes linguistiques de la « Junimea », car il fit un usage très habile de la langue populaire et de cette manière il a secondé les philologues dans leur lutte contre le pédantisme des étymologistes. Par l'appui de

1. Alexandri (1821-1890). Voir *Lettres d'Alexandri*, publication soignée par Il. Chendi et E. Carcalci, Buc., 1904, où à la page V-XXIII se trouve la bibliographie des éditions complètes et séparées des œuvres d'Alexandri, et à la page XXIV-XXXII les études, les notices critiques et bibliographiques.

2. *Caus. lit.*, III, p. 173-305. Ce dictionnaire valut à Alexandri la réplique des *Archives philologiques* de la Transylvanie. Voir encore à ce sujet *Alexandri linguiste* dans la *Colonne Trajane*, Buc., VIII, p. 83.

3. Chendi et Carcaleki, p. 27.

4. En 1865 il publia *La Roumanie littéraire* où collaborèrent les meilleurs écrivains du temps.

ses connaissances et de son autorité, il a fait triompher la conviction théorique de la supériorité incontestable du parler populaire sur la langue des latinistes¹.

L'œuvre d'Alexandri est immense et l'action profonde qu'elle a exercée fut favorable au progrès général des lettres chez nous. Chef de la génération littéraire qui précède 1860, Alexandri reste encore celui de la génération qui suit cette date. Profondément versé dans les littératures étrangères, principalement dans la littérature française, qu'il avait étudiée pendant sa jeunesse à Paris, il sut utiliser avec bonheur les connaissances solides qu'il avait puisées dans les œuvres des maîtres français. Mais la conception est toujours restée, chez lui, personnelle et originale. Il sut concilier les éléments étrangers et l'inspiration nationale, c'est-à-dire imiter l'art français en restant roumain².

Bien qu'Alexandri ait publié presque toutes ses œuvres dans les *Causeries littéraires*, ses relations avec la « Junimea » proprement dite ne sont que superficielles. Il y venait rarement et avec lui pas de discussions théoriques, il était écouté et approuvé. Quant à l'esthétique de l'Ecole de Iassy il ne la pénétra jamais³. Adorateur de la nature qui charmait toujours ses regards, il vivait à la campagne et en chantait tous les aspects. Peu soucieux de théories esthétiques, il savait trouver avec facilité le mot qui extériorise la pensée et l'exprime sous la forme la plus sensible.

La parfaite connaissance du style, la versification irréprochable et une grande originalité dans la composition, voilà ce qui caractérise sa poésie.

Sa renommée fut presque européenne lorsque parut son poème : *Le chant de la race latine* (Cântecul gintei latine) qui remporta au concours des sélibres, à Montpellier, le 19 mai 1878, la coupe symbolique donnée par

1. Cf. *Caus. lit.*, VII, 253. — Voir Densușianu, *Alexandri et la Junimea (La vie nouvelle)*, Bucarest I, n° 5, p. 97) et la réponse de E. Carcaleki, *Caus. lit.*, XXXIX, p. 409.

2. Cf. Vărnăv-Liteanu, *Caus. lit.*, VI, p. 336.

3. Cf. Panu, *La Semaine*, Buc., n° 91, p. 534, 535.

A. de Quintana¹. (Le jury qui couronna la poésie d'Alexandri était composé de : Mistral, Tourtoulon, Quintana, Obedenaru et Ascoli. Le président était Charles de Tourtoulon et le secrétaire Anfos de Roque-Février)². L'enthousiasme qui régna en Roumanie à l'annonce de cette nouvelle fut indescriptible ; après ce succès, Alexandri reçut le surnom de *barde de la latinité*.

L'activité littéraire de notre poète est variée :

Avant de publier son recueil de poésies populaires, il s'en était déjà inspiré et, imitant leur langue plastique et courante, il nous donna *Doinele și Lăcrămioarele*. Avec lui les *Doïnes*³ (chansons champêtres) deviennent un genre littéraire. Par elles il fait faire à la poésie littéraire le premier pas vers la poésie populaire qui l'attirait par son naturel et sa sincérité. Les *Doïnes* acquièrent chez Alexandri une grâce inconnue ; elles sont simples, malgré le grand art qui a présidé à leur composition et apparaissent ainsi comme l'image fidèle de son talent⁴. *Lăcrămioarele* (Les muguet) sont un premier essai dans la poésie lyrique. La plus grande partie de ces poèmes a été mise en musique : « Ce sont de gais rayons de printemps, c'est la sérénité de la jeunesse ravissante et les couleurs pâles de l'automne... cruels réveils à côté des rêves de bonheur. »⁵. Toutes ces pièces nous montrent l'enthousiasme du poète pour le passé de son pays, car à côté des impressions et des sentiments nous rencontrons aussi des vers inspirés pour la plupart des traditions et des mœurs nationales et d'autres enfin qui chantent l'indépendance de la Roumanie⁶.

1. *Caus. lit.*, XII, p. 110-112.

2. En 1869 avait été fondée à Montpellier une société pour l'étude des langues romanes. Elle publia la *Revue des langues romanes* et organisa des concours dont le premier eut lieu en 1875 et le deuxième en 1878.

3. *Les Doïnes*, poésies moldaves d'Alexandri, traduites par D.-V. Voinescu, Paris, 2^e éd., 1855-1856.

4. Cf. *Caus. lit.*, VI, 369.

5. *Ibid.*, p. 370.

6. On reproche à Alexandri que son patriotisme semble être issu de la réflexion et non du cœur, qu'il est plutôt un raisonnement qu'un sentiment. Cf. Al. Antemireanu, *Essais critiques*, I, 905, Buc., p. 10.

Mărgăritărele (Lis de mai) sont un recueil de poésies de circonstance suggérées en majeure partie par les événements politiques ; lueurs d'espérances et accès de désespoir, foi dans l'avenir, doutes sur l'heureuse issue des événements, rêves et soupirs traversent tour à tour ces strophes écloses « durant les jours des grandes réformes politiques ». C'est un tableau fidèle d'une époque d'indécision où la nouvelle génération qui aspire au progrès est encore mêlée aux débris d'une société agonisante. Le poète y est gai, amoureux et trouve des accents puissants quand il parle de son pays qui souffre, comme par exemple dans le *Réveil de la Roumanie* et la *Sentinelle*¹.

Les Légendes nous dépeignent en couleurs vives le passé historique et légendaire de la Roumanie. Les personnages en sont imaginaires. Brûlant de réveiller l'esprit national, Alexandri s'essaya dans la poésie épique : *Dan le capitaine* et le poème intitulé *La forêt rouge*, dont les héros ont une allure homérique, sont les meilleures pièces dans ce genre².

Les Pastels constituent le côté objectif de l'œuvre d'Alexandri ; ce sont d'admirables paysages et des descriptions reproduisant tous les charmes de la nature. Ecrits dans une langue parfaite, ce recueil est une perle de la littérature roumaine. Le poète s'y montre coloriste puissant. Les pastels renferment aussi des poésies lyriques et quelques idylles ; mais les descriptions de la nature en sont la partie la plus importante. Nous y constatons combien Alexandri sentit et comprit ce que la nature a de vraiment émouvant et de profond dans ses formes multiples, chez lui les tableaux sont saisissants de vérité et d'émotion³. Partout circulent la gaieté, l'amour du bruit, les jeux folâtres, la tendresse. Le paysan est toujours vivant dans ses pastels ; il y est gai et content, il

1. Cf. N. Iorga, *La Revue Nouvelle*, Buc., 1890, p. 243.

2. Aron Densușianu reproche à Alexandri d'avoir décrit les caractères dans ce poème au lieu de les faire ressortir de l'action même (*Recherches littéraires*, 1887, p. 143-163.)

3. *Caus. lit.*, VI, p. 374.

fredonne en quittant sa maison le matin, il chante en y revenant le soir, il chante en conduisant ses bœufs à l'abreuvoir.

Nous ne pouvons nous empêcher de citer en traduction française (de Bengesco) un pastel des plus admirables du recueil d'Alexandri, connu sous le titre de *Rodica* :

Sa cruche pleine d'eau sur son épaule blanche
Marchant d'un pas léger et prompt le long des blés
Rodica passe accorte, et le poing sur la hanche,
Auprès des moissonneurs dans le champ rassemblés.

Dès qu'ils la voient au loin s'avancer dans la plaine,
Ils accourent disant : « Rodica tendre fleur,
« Puisque tu viens à nous avec ta cruche pleine !,
« Que Dieu remplisse aussi les souhaits de ton cœur !

« Puisses-tu devenir impératrice et reine,
« Ne fouler que des fleurs sous tes pieds triomphants,
« Et dans la douce paix de ta maison sereine.
« Mère heureuse, bercer d'adorables enfants ! »

Puis ils vident sa cruche, et des pieds à la tête
Couvrent l'enfant d'épis² ; mais elle dit : « Je pars » !
Et s'envole légère, ainsi qu'une alouette,
En secouant le blé dans ses cheveux épars³.

Il ne faut pas oublier la place importante qu'occupe dans l'œuvre d'Alexandri son recueil de *Poésies populaires* que nous avons eu l'occasion de signaler en parlant de la littérature populaire. Elles sont divisées en trois parties comprenant : les ballades, les doïnes et les danses (*hore*)⁴. Plein d'images ravissantes, de sincérité naïve, de poésie simple et touchante, ce recueil eut un

1. Signe de bon augure.

2. Signe d'abondance.

3. G. Bengesco, *Pastels de V. Alexandri*, Paris-Bruxelles, 1902, p. 53-54.

4. Voir la *Préface* (1852) des *Poésies populaires des Roumains*, Buc., 1866.

grand retentissement dans toute la Roumanie. Les arts plastiques, surtout la peinture, s'en sont inspirés.

L'œuvre poétique d'Alexandri est une union parfaite de la littérature populaire roumaine et du romantisme français. Ses poésies lyriques, tout en s'inspirant de Victor Hugo et de Lamartine, conservent toujours profondément le caractère de la poésie populaire roumaine¹.

Alexandri réussit également dans le genre dramatique². Nous avons déjà vu qu'un théâtre avait été fondé à Bucarest, mais tout y manquait : pièces, décors, acteurs, public. Alexandri non content d'écrire des pièces s'occupa encore de l'organisation matérielle du théâtre et, par des soins multiples, rendit possible la représentation de ses œuvres dramatiques.

Dans ses comédies il met la vie journalière sous nos yeux et toutes les classes de la société défilent devant nous avec leurs ridicules et leurs préjugés. Il excelle à mettre en évidence le côté comique de ses personnages dont certains sont devenus de véritables types : l'ultrapatriote, le faux brave, le démagogue, l'ancien fonctionnaire, l'homme politique ignorant, la provinciale roumaine de retour de Paris, etc., sont tour à tour les héros plaisants de ses pièces. Il raille les gens qui revenus de l'étranger professent un dédain méprisant pour tout ce qui est roumain. Il a réussi à intéresser le public au théâtre en portant sur la scène les mœurs politiques et sociales de son temps³.

Alexandri est le père du genre dramatique de la *chanson comique*⁴ dans laquelle l'acteur Millo se

1. Alexandri a obtenu le grand prix *Năsturel* de l'Académie Roumaine pour les *Légendes nouvelles*, *Nos Soldats* et le drame *Despot-Vodă*. Voir *Les Annales*, III^e série, t. III, 1881.

2. Voir N. Iorga, *Le Théâtre d'Alexandri* dans la *Revue Nouvelle*, Buc., III, 1890, p. 293.

3. *Oeuvres complètes*, 1903; *Théâtre*: — I Chansonnettes comiques, saynètes, opérettes; — II Vaudevilles; — III Comédies.

4. La chanson comique était une sorte de monologue en vers et prose où des événements imaginaires et comiques étaient mêlés d'allusions politiques.

créa une réputation. Ces chansons formaient, selon le mot d'Alexandri, une véritable « galerie dramatique des figures contemporaines » ¹, avec leurs défauts et qualités.

Les pièces d'Alexandri sont un tableau fidèle de la société roumaine et de ses mœurs d'alors. Dans une lettre datée de 1840 Alexandri disait: « Comme nous ne possédonss encore ni la liberté de la tribune, ni l'arme quotidienne du journalisme, j'ai songé à faire du théâtre un organe pour flageller les mauvaises mœurs et les ridicules de notre société. » ².

Les œuvres dramatiques furent très goûtées de son temps, mais leur intérêt s'est affaibli à mesure que les réalités qu'il avait portées sur la scène disparaissaient de la vie publique ³. Ses chansonnettes, ses opérettes, ses vaudevilles sont à peu près oubliés de nos jours; on joue encore de temps à autre quelques-unes de ses comédies et ses drames historiques.

C'est là qu'Alexandri atteint la perfection, surtout dans le drame *Despot-Vodă* ⁴, aujourd'hui devenu classique. Plein d'admiration pour l'histoire nationale, il choisit des sujets héroïques et suggestifs « avec une hardiesse un peu imprudente peut-être, comme il le dit dans une lettre au prince Cantacuzène, j'ai laissé un libre essor à ma pensée dans le monde du passé, monde habité par les ombres légendaires de tant de grands héros » ⁵. Dans ce genre, Alexandri respecte autant que possible la vérité historique, conservant à ses personnages le rôle qu'ils ont joué réellement dans les événements ; rarement il complique l'action ou l'intrigue

Dans ses chansons Alexandri a été imité par Ianov, membre de la « Junimea », qui publia aussi dans les *Causeries littéraires* des essais dramatiques avec le même succès qu'Alexandri.

1. Cf. *Caus. lit.*, I, p. 24.

2. Cf. *Caus. lit.*, IX, p. 384.

3. Cf. *Caus. lit.*, p. 394.

4. Bucarest, 1880 (représenté le 8 oct. 1872). — Rudow, dans sa *Geschichte des Rumänischen Schriftentums*, Wernigerode, 1892, p. 183, reproche à cette pièce d'avoir deux actions. — Cf. aussi la *Presse*, Buc., nov. 1879, *idem L'Epoque*, Bucarest, 11 janvier 1886.

5. *Despot-Vodă*, Buc., 1880, p. vi.

par la création de figures ou de caractères nouveaux. Outre *Despot-Vodă* parmi les drames les plus réussis, *Fântâna Blanduziei* et *Ovide* sont encore à mentionner.

Pendant trente ans notre poète travailla pour la scène. Ses pièces, toujours originales, étaient de beaucoup supérieures aux faibles productions dramatiques de ses contemporains, qui pour la plupart n'avaient ni le sens de la scène, ni la vigueur de l'expression, ni le charme qui font le mérite d'Alexandri¹.

D'autres écrits en prose, publiés dans les *Causeuses littéraires* et d'autres revues, furent réunis en un volume comprenant : 1^o Voyages et études ; 2^o Biographies².

Durant toute sa carrière littéraire, Alexandri ne s'éloigna jamais du fonds national. Il est le modèle des écrivains de la nouvelle génération et par son influence il peut être considéré comme chef d'école.

Convaincu de la nécessité des réformes demandées par la « Junimea » il mit à son service tous ses efforts et tout son talent. Cette société lui doit donc beaucoup et peut s'enorgueillir de le compter parmi ses membres.

A côté des critiques de Maiorescu les œuvres d'Alexandri sont l'expression la plus complète d'une nouvelle orientation dans la littérature roumaine.

§ 5. — Immédiatement après Alexandri, Maiorescu avait cité le nom de *Michel Eminescu*³. Cependant à

1. A CONSULTER : Olănescu : D.-C. *Le théâtre chez les Roumains dans les Annales de l'Académie*, II^e série, XX, p. 27-349 (1897-1898) et les articles de Th.-T. Burada dans l'*Archiva de Iassy* (en cours de publication).

2. Dernièrement Chendi et Carcaleki ont publié ses *Lettres*. Bucarest, 1904.

3. Eminescu (1849-1889). A CONSULTER : Maiorescu, *Critiques*, II, p. 289. — M. Dragomirescu, *La Critique scientifique et Eminescu*, Buc., 1895. — N. Pătrașcu, *M. Eminescu*. Bucarest, 1892. — Gherea-Dobrogeanu, 1^{er} vol. de ses *Etudes Critiques*. Buc., 1892. — *Eminescu et ses poésies*, *Caus. lit.*, XXIII, p. 625-645. Gherea-Dobrogeanu, 3^e vol. de ses *Etudes Critiques*, Buc., 1890, p. 85. — ŒUVRES : *Recueil des articles publiés dans « Le Temps » (1880-1881)*, 1891; *Poésies* (6^e éd.), 1892; *Lettres à Cornelia Emilian* (Săraga, n° 10); *Prose et vers*, Iassy, 1890; *Poésies posthumes*, 1902; *Poésies* (Săraga, n° 7); *Nouvelles* (Săraga, n° 28). — *Écrits politiques et littéraires*, 1903, etc.

cette époque (1871) Eminescu n'avait guère publié que trois pièces dans les *Causeries littéraires*: *La Vénus et la Madone*, *Les Epigones* et *Mortua est*¹. Mais le critique, en le désignant à l'attention du public, faisait cette fois preuve de grande perspicacité. Ces premières publications avaient révélé à Maiorescu un talent original; il voyait en Eminescu « un amateur d'antithèses un peu exagérées, penseur presque au delà des limites permises... mais poète enfin, poète dans l'entièrre acception du mot »².

Eminescu comprit à merveille et aimait passionnément les formes pures de l'art antique. Ses riches connaissances il se les était assimilées en une parfaite harmonie et toujours il s'appliqua à s'exprimer en une langue pure, pleine de charme et de saveur. L'influence étrangère qui marque son époque l'opresse, il veut opposer une résistance ferme aux idées françaises et penche un peu vers la littérature allemande; mais, nationaliste enthousiaste, il demande que l'art soit national, seule forme qui, selon lui, ait sa raison d'être³. Son œuvre est une poésie artistique nationale appuyée sur la littérature populaire qui en était la base.

Maiorescu ne fut pas déçu dans son attente. Eminescu est devenu l'un des maîtres de la poésie et son influence demeure si puissante qu'aujourd'hui tous les jeunes marchent encore sur ses traces. Sa vie déréglée, son imagination exaltée par le romantisme allemand et la philosophie de Schopenhauer, les privations matérielles contre lesquelles il lui fallut lutter, les contrastes saisissants entre lesquels se déroule sa jeunesse, imprègnent ses œuvres du pessimisme le plus sombre que nous rencontrions dans la littérature roumaine, pessimisme sincère car Eminescu souffrit; ce ne sont plus les accents plaintifs des poètes qui jusqu'à lui gémissaient sans cause⁴.

1. Voir *Caus. lit.*, IV, p. 66-85, V, p. 15.

2. *Caus. lit.*, V, p. 88.

3. Articles d'Eminescu, d'après : II. Chendi, *Préludes*, Buc., 1903, p. 10.

4. Les critiques ont recherché les causes de ce pessimisme chez notre

Eminescu comme poète, est parfait ; philosophe-poète ou poète-philosophe, ses vers sont des modèles d'un art achevé et d'une profondeur d'idées inconnues avant lui. Il est le créateur de la poésie philosophique chez nous. Sa langue est non seulement la plus pure, mais la forme dans laquelle il s'exprime, sauf quelques négligences qu'on lui reprocha amèrement, est d'un parfait artiste. Il a donné au rythme et à la langue une souplesse qu'on n'avait pas soupçonnée jusqu'à lui.

Ses impressions sont sincères et vraies, aussi bien quand il nous chante son amour et la nature que lorsqu'il quitte le terrain du lyrisme individuel pour nous charmer par l'élan de ses sentiments patriotiques et humainitaires. C'est dans cette sincérité qu'on trouve la raison de la profonde influence qu'il a exercée sur les écrivains de son temps et ceux de nos jours, c'est la cause de la profonde émotion que subissent ses lecteurs. Tous ont éprouvé, à leur manière, les sensations personnelles d'Eminescu, mais il les résume toutes et, dans ses émotions, nous retrouvons les nôtres. L'exactitude des expressions rend l'intensité de l'émotion ; sa poésie devient une partie intégrante de notre âme et il vit dorénavant dans la mémoire de son peuple¹.

poète. On affirme que c'est le résultat de son génie trop puissant pour qu'il pût se changer au contact du monde. Mais d'autres disent qu'Eminescu fut d'abord idéaliste et qu'en se heurtant à la réalité, tout autre qu'il se l'imaginait, il est devenu pessimiste et d'autres enfin opinent que l'influence de Schopenhauer, trop forte chez lui, en est la seule cause. Voir entre autres à ce sujet : Maiorescu, *Critiques*, II, p. 293. — Gherea, *Etudes Critiques*, I, p. 80 et suiv. — I. Pătrășcoiu, *M. Eminescus pessimistische Weltanschaung, mit besonderer Beziehung auf den Pessimismus Schopenhauers*, Târgu-Jiu, 1905. — J. Slavici, *Caus. lit.*, XXXVI, qui polémise avec Panu et Hasdeu.

Seul l'écrivain *N. Nicoleanu* (1835-1871) fut un pessimiste dans le genre d'Eminescu. C'était une nature poétique par excellence et peu communicative. Son inspiration n'est pas supérieure, mais il a mis son cœur dans ses écrits d'où jaillit la sincérité. Il fut beaucoup aimé à la « Junimea » où son séjour a été court. — *Poésies de N. N. Iassy*, 1865. 2^e éd. Buc., 1888. A CONSULTER : O. Densusianu dans la *Nouvelle Revue Roumaine*, Buc., I, n° 5, p. 212.

1. Cf. Maiorescu, *Eminescu et ses poésies*, *Caus. lit.*, XXIII, p. 633.

Sa pièce *Epigones* est une lamentation sur le présent : tout est laideur et mesquinerie, il y glorifie les poètes d'autrefois et célèbre « les jours d'or des lettres roumaines »¹. En regrettant amèrement le passé il y cherche son idéal :

« Idéal perdu dans un monde qui n'existe plus

« Monde qui pensait en contes et parlait en poésies »²,

et nous retrace le tableau poétique de ce passé dans sa quatrième satire³.

Son admiration pour le passé a fait qu'Eminescu est injustement considéré comme un réactionnaire qui aurait voulu vivre trois cents ans plus tôt et qui n'avait aucune relation avec ses contemporains⁴. Il est vrai que cette adoration du passé est sans bornes chez lui et, non seulement pour le passé de la Roumanie, mais encore pour le passé du monde entier. Sa conception grandiose sur l'usurpation des cultures et la disparition des peuples est exposée dans une long poème, où il préconise aussi l'inanité de l'énergie dispersée et de la pensée mise au service du progrès⁵.

Par la comparaison de la vie avec la mort il arrive à la conclusion de préférer l'inexistence car :

« Ce qui n'existe pas, ne ressent pas les douleurs

« Et il y a beaucoup de souffrances et peu de plaisirs. »

Rien ne lui semble constant dans la vie et l'on ne doit se fier ni aux sens car :

1. *Caus. lit.*, IV, p. 185. On a vu dans cette poésie un antagonisme entre Eminescu et le jugement de la « Junimea » sur la littérature roumaine avant 1860. Eminescu jugeait les écrivains d'après leur valeur relative et surtout sur le mérite d'avoir essayé d'écrire dans une langue roumaine pure. Voir : Ovide Densusianu, *Les Epigones et la « Junimea »,* dans *Viața Nouă*, Buc., I, 2, p. 38.

2. Collection Saraga, n° 7, *La Vénus et la Madone*, p. 28.

3. *Ibid.*, p. 117.

4. Cf. Panu, n° 8, p. 124.

5. Cf. Chendi, *Préludes*, Buc., 1903, p. 22. Voir le poème à la page 23-36, même ouvrage.

« L'oreille vous ment et l'œil vous trompe. »

ni aux idées courantes, car

« Ce qu'un siècle affirme, les autres le nieront. »¹.

Il souffre pour tout l'univers ; ses douleurs personnelles sont faibles vis-à-vis de ce « *Weltschmerz* » que nous rencontrons dans ses poésies. C'est une éternelle préoccupation de trouver une solution au problème de la vie et, après tant d'efforts, il arrive finalement à la conclusion :

« Que la vie du monde entier n'est qu'un rêve de la mort [éternelle.] »

En ce qui concerne les rapports des deux classes sociales, ses idées sont exprimées dans des vers d'une énergie incomparable :

« Dites-moi, qu'est-ce que la vérité ? Les forts se sont palis-
[sadés]

« Avec la fortune et la grandeur dans leur cercle de lois,

.....

« Et ces millions qui, en amas luxueux

« Sont accumulés chez le riche, oppriment le pauvre. »

La religion n'est qu'un mot inventé par les riches pour opprimer avec sa puissance les pauvres dont ils savent ranimer les espérances, car sans cela on ne saurait supporter plus longtemps le joug. Mensonges les promesses de récompense après la mort !

Même indignation manifestée contre les armées et les guerres ; et, pour cette fois-ci, il ne se contente plus de constater le mal, mais il pousse à la lutte pour revendiquer les droits et s'élève contre l'injustice sociale qui divise le monde en riches et pauvres :

« Eux tout et vous rien ; eux le ciel, vous les douleurs »².

1. *Mortua est, Caus. lit.*, V, p. 15.

2. *Empereur et Proletaire, Caus. lit.*, VIII, p. 363.

L'amour est considéré avec la même amertume ; il aime, mais il souffre et dans la femme aimée il ne voit, selon l'expression de Maiorescu, « qu'une copie imparfaite d'un idéal irréalisable »¹. « L'astre du soir » (*Luceafărul*)² donne la mesure de la puissance de son génie et nous révèle aussi son mépris pour la femme.

Les pièces : *Les Fantômes*, *Câlin*, les *Quatre Satires*, *Glossa*, *A l'Etoile*, *Ange et Démon*, ses sonnets et les poésies dans le genre populaire³, sont tous des chefs-d'œuvre de poésie élevée et triste, inimitables par la profondeur et la richesse des idées, par la sincérité des émotions et par les vues philosophiques. On y rencontre partout une grande noblesse de sentiments : douceur, bonté de cœur, compassion pour l'opprimé, surtout pour « le malheureux peuple roumain » qu'il aime comme jamais poète ne l'a aimé⁴.

Le talent d'Eminescu s'est développé progressivement. Dans les poésies que publia la revue *Familia* de Bukovine⁵, il n'avait pas encore donné la mesure de son talent. La langue n'a pas encore la beauté ni la souplesse qu'elle acquerra plus tard. L'idée trop ample lutte avec une forme étroite, un peu négligée, les rimes sont peu choisies, les rythmes boiteux, il crée des néologismes et de cette manière les premières créations manquent parfois de clarté dans les idées qu'il exprime⁶. A cette époque, Eminescu n'est pas encore pessimiste et les poésies intitulées : *Ce que je te souhaite, douce Roumanie* et *A la Bukovine*⁷ sont d'inspiration patriotique et d'un optimisme remarquable. Vers 1870 il publia dans les « *Causeries littéraires* » *La Vénus et la Madone* qui établit sa réputation. Son talent est complètement développé vers 1877. Mais bientôt, après avoir donné à plus

1. Maiorescu. *Critiques*, II, p. 304.

2. *Caus. lit.*, XVII, p. 166.

3. Voir la collection *Saraga de Iassy*, n° 7.

4. Cf. Gherea-Dolvogeanu, *Le Contemporain*, Iassy, VI, p. 532.

5. III^e, IV^e, V^e années 1866-1867-1868-1869.

6. Cf. A.-D. Xenopol, *Préface aux poésies d'Eminescu*, collection *Saraga*.

7. Collect. citée, p. 19 et 15.

sieurs reprises des signes de folie, il perdit définitivement, en 1883, son équilibre mental. Les *Causeries littéraires* continuèrent à publier de ses œuvres jusqu'en 1887.

L'harmonie des mots et de la phrase, les épithètes choisies, les antithèses ingénieuses et les métaphores poétiques, la parfaite connaissance de la langue populaire, de cette « langue ancienne versée dans une forme nouvelle » qu'il mania avec autant d'habileté qu'Alexandri, voilà les qualités de la forme des œuvres d'Eminescu. L'adoration du passé, le mépris du présent, le doute de l'avenir, un dégoût résigné de la vie, voilà le fonds principal de ses poésies.

Ses inclinations pour la poésie populaire dont il s'inspirait à l'intarissable source des contes de fées si romantiques, la manière dont il présente dans une lumière poétique les récits de ce « monde qui pensait en contes et parlait en poésies », sa conception amère et douloureuse du présent et le désir de vivre dans le passé avec son imagination, la riche fantaisie qui l'a aidait à tout cela sont autant de raisons pour classer Eminescu parmi les romantiques. Et ce n'est pas tout : plus tard il commence à méditer sur les grands problèmes métaphysiques, sa poésie devient un mélange de philosophie et de sentimentalisme¹.

Eminescu est le représentant le plus distingué de l'Ecole romantique dans la littérature roumaine. Il y a transporté les conceptions des Allemands sur le monde et la vie, et cette influence se ressent encore aujourd'hui, non seulement dans les œuvres des écrivains, mais chez tous ceux qui possèdent une culture littéraire².

Comme prosateur, Eminescu n'a écrit que des articles de journaux³ et quelques nouvelles⁴. La plus

1. Influence de Lenau mêlée à celle de Schopenhauer.

2. Cf. H. Sanielevici, *Eminescu et l'école romantique allemande*, Nouvelle Revue Roumaine, Buc., t. I, n° 3, p. 134. Voir le même : *Essais critiques*, Bucarest, 1903, p. 1.

3. Publié dans l'organe conservateur *Le Temps*, recueillis en volume par Gr. Păucescu, Buc., 1891 et dernièrement par Scurtu, *Écrits politiques et littéraires*, I, Buc., 1903. On y voit son indignation contre ceux qui foulent aux pieds tout ce qui est roumain et contre la corruption de la classe bulgaro-grecque.

4. Collect. Saraga, Iassy, n° 28.

célèbre de celles-ci est le *Pauvre Denis*, ouvrage inspiré du romantisme allemand où les conceptions métaphysiques se croisent avec les descriptions réalistes, et où certaines pages sont une vraie confession du poète, comme Gh. Adamescu pense avec raison¹. Il publia des contes dans le genre populaire et dernièrement on a publié ses œuvres posthumes², des poésies et un roman *Geniu pustiu* qui est très faible : c'est un essai inachevé, écrit dans un style peu soigné et déclamatoire, où l'auteur se montre mécontent de l'ordre social.

Les œuvres d'Eminescu ont été analysées avec soin et ont fait l'objet d'une critique sérieuse. Ses poésies parues à Bucarest en de nombreuses éditions ont donné naissance aux appréciations les plus contradictoires. Longtemps les revues s'en occupèrent. Les critiques de : Maiorescu, Dobrogeanu-Gherea, N. Pătrașcu, M. Dragomirescu, Aron Densușianu, etc., sont unanimes à reconnaître chez Eminescu un grand talent de poète, mais chacun l'envisage à un point de vue différent³.

Les œuvres d'Eminescu et d'Alexandri marquent définitivement l'orientation nouvelle dans la poésie roumaine. Leur influence fut immense. Alexandri reste le poète préféré de la bourgeoisie tandis qu'Eminescu est celui d'une élite intellectuelle. Par la puissance de son génie il a engagé la littérature poétique dans une voie nouvelle ; son influence est encore aujourd'hui profonde sur notre jeunesse.

Si l'on jette un regard rétrospectif sur la poésie et que l'on considère son évolution depuis la fin du XVIII^e siècle et à travers le XIX^e siècle jusqu'à Alexandri et Eminescu on est frappé du peu de temps qu'il lui a fallu pour s'élever des balbutiements de l'enfance aux conceptions viriles et sublimes, de la forme la plus

1. Adamescu, *Hist. de la langue et de la litt. roumaines*, p. 273. — Cf. aussi, Gh. Panu, *La Semaine*, VI, n° 10, p. 109.

2. *Poésies posthumes*, 1902. *Geniu pustiu*, 1904, édition Minerva, Bucarest.

3. Ajoutons : Panu dans *La Semaine*. — II. Chendi, *Préludes*, 1903, p. 7 et suiv. — Vlahuța, *Le courant Eminescu*, Buc., 1892; Bogdan Duică, *Caus. lit.*, XXXVIII, p. 167. Popescu Colibaș, *Caus. lit.*, XXXVIII, p. 1018, etc.

gauche à la plus parfaite des ciselures. La poésie qui renait avec Văcărescu et Konaki sous l'influence des chansons des *läutarii*, évolue et se perfectionne avec les écrivains du commencement du XIX^e siècle : Barbu Paris Momuleanu, Cărpora, Heliade ; elle fait de nouveaux progrès avec Donici, Boliac, Mureşianu, Bolintineanu, Alexandrescu qui sont plus naturels que les précédents, mais chez qui la poésie n'a pas un caractère vraiment national, car elle ne s'inspire pas encore de la littérature populaire. Cette époque fit faire un sérieux progrès à la poésie et prépara la voie à Alexandri et Eminescu. D'autre part ces derniers suivirent les conseils de Cogălniceanu, Negrucci et Alexandre Russo qui invitaient les écrivains à employer la langue populaire ; et, en rapprochant plus intimement la poésie littéraire de la poésie populaire, ils sont devenus les poètes nationaux de la Roumanie et restent les modèles respectés des jeunes poètes.

§ 6. — Le troisième poète cité par Maiorescu comme faisant partie de la nouvelle direction est *Samson Bodnărescu*¹. Sans égaler Alexandri et encore moins Eminescu, Bodnărescu montra assez de talent comme poète lyrique, spécialement dans la ballade. Il est le produit de la « Junimea » formée sous l'influence directe de Maiorescu.

On rencontre dans ses œuvres : le sentiment de la petitesse de l'homme, son passage insignifiant dans le monde², ou la vague préoccupation de ce que réserve l'avenir. D'un pessimisme désespérant, il ne voit que souffrance ici-bas sans la moindre consolation :

« J'ai désiré connaître la vie
« Et j'ai ouvert son livre,
« J'ai lu d'un bout à l'autre
« Tout ce qui s'y trouve écrit.

1. Bodnărescu (1840-1902). À CONSULTER : II. Chendi, *Caus. lit.*, XXXVI, p. 477-480. ŒUVRES : *Les écrits de Bodnărescu* (Poésies et Dramas), Czernowitz, 1884.

2. Cf. Panu, *La Semaine*, n° 32, p. 359.

« J'ai lu comment l'homme
« Souffre dans le monde
« Mais je n'ai trouvé nulle part
« La consolation de la douleur »¹.

Bodnărescu débuta dans la carrière littéraire par sa tragédie en vers *Rienzi* (1868) qui souleva dans la « Junimea » des discussions interminables². Ce qui en fait la valeur, c'est la peinture des caractères, les scènes pleines de réalisme et surtout l'observation rigoureuse des règles de la tragédie classique. Dans une autre pièce *Lăpușneanu-Vodă*³, en vers blancs, on observe le développement du sens dramatique de l'auteur.

Mais Bodnărescu a surtout réussi dans l'épigramme, la poésie érotique et la ballade. Salangue est énergique et précise ; elle atteint parfois une douceur indicible. Toutes ses œuvres sont sincères et nous n'y rencontrons rien d'artificiel. *La mort du mendiant* est pleine d'émotion. Les poésies *De la mer*, *Le Retour*, *Badinages champêtres*, *Nostalgie du pays*, *Les Epigrammes*, les légendes en prose : *Pintea et sa fille Laura*, *Vidra et Simon*⁴, ainsi que d'autres pièces et nouvelles qui embellirent les pages des *Causeries littéraires*, nous révèlent un vrai talent, quoique la *Revue Contemporaine* de Bucarest lui ait dénié toute valeur. La forme et le fond de ses poésies le rangent parmi les écrivains de la nouvelle orientation littéraire. Il ne paraît pas toutefois avoir exercé une influence profonde. Certains critiques le considèrent plutôt comme un imitateur que comme un talent original doué de personnalité artistique : c'est, à leur avis, un esprit qui essaya de travailler pour le progrès de la langue et de la littérature.

1. *Caus. lit.*, IX, p. 482.

2. Voir la tragédie *Rienzi* dans les *Caus. lit.*, II, p. 185 et suiv. (*Rienzi*, trag. 5 actes, Iassy, 1868.)

3. Voir les *Caus. lit.*, XII, p. 201, 314, 366, 408, 455. *Les écrits de Bodnărescu*, Cernovitz, 1884, p. 81.

4. Voir ces publications dans l'ordre cité : *Caus. lit.*, VII, p. 100; VII, 397-399; IX, p. 119; XV, p. 82, 84; II, p. 315; III et V; III, p. 141; V, p. 33.

Le critique de Iassy devient plus prudent quand il doit parler des autres auteurs cités dans son article : de Mathilde Cugler, de Téodor Ţerbănescu, de Démétrius Petrino ; il a, pour leurs travaux, comme un sentiment de reconnaissance¹. Il leur oppose les écrivailleurs et rappelle l'état déplorable de la littérature au relèvement de laquelle ceux-là contribuèrent.

*Mathilde Cugler*² se distingue par l'élégance de sa langue et la sincérité de sa poésie. Comme elle avait reçu une bonne instruction allemande, elle s'assimila avec facilité les œuvres poétiques de Heine, Lenau et du comte Antoine-Alexandre Auersperg dont l'influence se retrouve dans tout ce qu'elle écrivit. De belles esquisses d'après nature et l'agrément de ses descriptions lui ont valu sa réputation. *Ce meurtrier*, *Combien étroit me semble le monde*³ et beaucoup d'autres pièces lyriques sont empreintes de tendresse féminine et de sentiments délicats. Sa nostalgie, ses ennuis, ses souffrances se transforment chez elle en poésie, comme elle le dit si bien dans la poésie-préface :

« Quand quelque chose m'ennuie
« Toute peine et tout regret
« Se transforme chez moi,
« Sans vouloir en poésie. »⁴.

Aux heures tristes, elle ne trouvait sa consolation que dans le chant et la musique :

« Laissez-moi chanter en paix,
« C'est tout ce que je possède
« Puisque vous avez ce qui vous plaît
« Laissez-moi à ma chanson. »⁵.

1. Cf. *Caus. lit.*, V, p. 217.

2. *Poésies*, Iassy, 1874 ; collect. Saraga, Iassy, n° 23, 2^e éd. *La fille du menuisier*, Sibiu, 1884.

3. Voir *Caus. lit.*, IV, p. 340 ; IX, p. 344.

4. *Poésies*, 1874, p. 3.

5. *Laissez-moi chanter*. *Caus. lit.*, V, p. 32.

Elle ne vivait que pour l'amour et la vie n'a aucune importance si l'on n'est pas aimé :

«... je crains beaucoup la vie,
« Ah ! comme il est difficile de vivre
« Lorsqu'on est seule dans le monde
« Seul sans être aimée... »

Il est intéressant de noter que, jusqu'en 1860, la littérature roumaine ne relate aucun nom féminin. La femme était tenue dans une condition si servile sous l'ancien régime qu'elle n'eût jamais osé prétendre à rivaliser avec les hommes de lettres ; mais à l'époque de la « Junimea » la situation est changée. La société admit des femmes comme membres correspondants et les encouragea dans leurs productions littéraires qui offraient quelques promesses.

(*Maria Suciu* en Transylvanie est la première femme-poète roumaine. Sa langue dépourvue de latinismes, la profondeur de ses sentiments mettent ses « doïnes » à côté des plus purs chefs-d'œuvre de la langue roumaine.)

Après ces deux femmes citons *Veronica Micle*¹, autre collaboratrice des *Causeries littéraires*, qui publia, sous une forme très simple des poésies lyriques, les plus douces qui eussent été écrites chez nous ; leur composition rappelle Alexandri et Eminescu. Signalons ses traductions de Lamartine² dont la forme est parfaite. Elle n'est pas elle-même le seul sujet de ses poèmes, mais une société entière féminine y gravite, pleine d'un mysticisme amoureux et graduellement éloignée du sentiment religieux³. Tout à son amour (elle aimait le poète Eminescu) Veronica Micle n'a pas le temps de célébrer un sentiment autre que l'amour.

1. *Poésies*, Bucarest, 1887. A CONSULTER : N. Iorga, *Esquisses de la littérature roumaine*, Iassy, II, p. 85. Le même, *Caus. lit.*, XXIV, p. 56.

2. *Invocation* (XX^e méditation) *Caus. lit.*, X, 192. *La voix de la douleur*, IX, p. 407, etc.

3. Cf. Iorga, *Caus. lit.*, XXIV, p. 61,

Mathide Cugler, Maria Suciu, Veronica Micle ont en commun, la noblesse des sentiments, la tendresse féminine, la sincérité touchante avec laquelle elles disent leurs peines d'amour¹.

Les poésies lyriques pessimistes de Téodor Ţerbănescu² parues dans *l'Abeille du Pinde* et dans les *Causeries littéraires* plurent au public. Ce sont en majeure partie des chants célébrant l'amour, sa seule religion. Mais cet amour est-il profond ? Ce qu'on y voit, c'est plutôt l'admiration pour la femme aimée. L'amitié, la patrie l'inspirent également. C'est un poète qui se complaît surtout dans la peinture de sentiments tendres. Comme les poètes précédents, Ţerbănescu emploie une belle langue avec quelques rares néologismes du temps. Les traductions de Heine et de Victor Hugo sont réussies, ainsi que les pièces intitulées : *L'Ombre*, *A la pêche*, *Au Danube*, *Réminiscence*³. Il utilise avec succès l'antithèse, mais elles sont parfois trop recherchées, voire exagérées ; ses métaphores trop étudiées sont souvent ingénieuses. La mélodie de ses vers, leur rythme musical les a fait mettre en musique pour la plupart. Son pessimisme est la conséquence des difficultés contre lesquelles il lutte :

«... bravant tempêtes et abîmes
« Je suis devenu, en effet,
« Une âme tristes sans rêves »⁴.

Sur le même plan que Ţerbănescu peut figurer Démetrius Petrino⁵, qui s'est inspiré de Heine et d'Alfred de

1. A part les femmes poètes mentionnées, nous rencontrons encore dans les *Causeries littéraires* les suivantes : Elena Sevastos, St. Micle Valeria, Clara Zamfirescu, Smara, etc..

2. Ţerbănescu (1839-1901). A CONSULTER : *Littérature et art roumains*, 1902, p. 51. — Panu, *La Semaine* n° 83, p. 407-410, ŒUVRES : *Poésies*, recueillies et publiées par T.-C. Djuvara, Buc., 1902. — *Le rêve de Dochia* (en collaboration avec Olliănescu) poème dramatique traduit en vers d'après Fr. Damé, Buc., 1894.

3. *Caus. lit.*, VIII, p. 32 ; XII, p. 302 ; I, p. 624 ; VI, p. 54.

4. *Pensées d'automne*, *Caus. lit.*, V, 168.

5. ŒUVRES : *Lumières et ombres* Czernovitz, 1870 ; *Devant l'âtre*, Iassy, 1876 ; *Poèmes* (Şaraga, n° 33) ; *Raoul* (poème) Czernovitz, 1875.

Musset. Bien des pièces sont faibles et la répétition de ses douleurs confine à la monotonie ; pourtant, par endroits, une riche imagination, des sentiments profonds, se font jour. *Le Pré de Mircești*¹, dédié à Alexandri et même inspiré par le poème si connu de ce dernier : *Le Concert dans le pré*², est d'une beauté et d'une délicatesse remarquables³. Petrino fut de bonne heure attiré par les nationalistes et, en 1876, publia une lettre déclarant n'avoir jamais été membre de la « Junimea » bien que ses publications figurent dans les *Causeries littéraires*⁴.

Mathide Cugler, Téodor Serbănescu et Dem. Petrino, les meilleurs parmi les poètes secondaires que nous venons de passer en revue, sont bien loin en arrière d'Alexandri et d'Eminescu. Les œuvres de ces deux maîtres passeront à la postérité, mais nous doutons que le nom des autres survive longtemps. Toutefois leurs œuvres sont supérieures aux déclamations politiques rimées des écrivassiers de leur temps.

Les auteurs cités sont mentionnés dans l'article de Maiorescu de 1871-1872. Plus tard la « Junimea » compta parmi ses membres d'autres jeunes poètes de talent qui surpassent ceux que nous venons de nommer et dont nous nous occuperons bientôt sommairement.

§ 7. — Une nouvelle école littéraire ne peut être signalée que si les écrivains qui la forment sont parvenus par leur talent à déterminer une direction autre que celle existante. Si, pour la poésie, Maiorescu avait Alexandri et Eminescu qui pouvaient facilement grouper autour d'eux tous les poètes secondaires, il n'en était plus de même pour la prose. Après cinq années de publication⁵, aucun talent ne s'était encore manifesté capable d'indiquer par ses écrits une nouvelle orienta-

1. *Caus. lit.*, VIII, p. 16, 17.

2. *Ibid.*, II, p. 365.

3. Maiorescu, parlant de ses poésies (*Lumières et ombres*), pense que beaucoup pourraient rester inédites. Cf. *Critiques*, I, p. 322.

4. Voir cette lettre dans *Le Roumain*, Buc., XX, 1876, p. 258.

5. L'article sur la prose est publié une année après celui sur la poésie.

tion de la prose roumaine. La majeure partie des prosateurs de la « Junimea » étaient des débutants, et c'est à peine si dans la suite ils firent preuve de talent, aussi le critique embrasse-t-il presque tout le mouvement littéraire du pays, ne citant plus seulement les collaborateurs des *Causeries littéraires*, mais englobant des auteurs comme Odobescu, Martian et Strat qui jusqu'alors du moins, n'avaient eu aucune relation avec la « Junimea », et sa revue ; mais Maiorescu, dans le dit article, ne parle pas des écrivains adversaires du mouvement de Iassy.

Longtemps avant la « Junimea », la prose roumaine était supérieure à la poésie : Russo, Cogălniceanu, C. Negrucci et Bâlcescu écrivirent une prose qui peut aujourd'hui encore servir de modèle, mais ce qui distingue les prosateurs nouveaux de leurs prédecesseurs c'est la sûreté et la compétence avec lesquelles ils traitent les questions les plus variées. Il doivent cette assurance à des études sérieuses et à leur amour de la vérité. Ce souci de l'exactitude, qui s'impose à l'étranger, était chez nous une exception bien rare et marque le début d'une phase nouvelle dans la prose roumaine¹, phase qui n'est pas déterminée seulement par les écrivains de la « Junimea ».

Parmi les nouveaux *Denis-P. Martian*² est le promoteur des études statistiques. Avant 1860 il avait déjà publié des travaux économiques. Entre 1860 et 1865 il fit paraître les *Annales statistiques et économiques de la Roumanie*³.

*Jean Strat*⁴ occupe une place plus importante que

1. Cf. *Caus. lit.*, VI, p. 217.

2. D.-P. Martian (1829-1865); ŒUVRES : *Etudes systématiques dans l'Economie politique*, 1858; *Les colons allemands et la Roumanie*, 1871; *La Propriété et la Nationalité*, 1866; *L'exemple de l'exilée*, 1865.

3. Panu conteste toute valeur à ces Annales (*La Semaine*, n° 66, p. 139). Nous sommes de son avis ; les questions économiques sont faiblement traitées et nous ne rencontrons nulle part des vues plus larges ni des idées avancées.

4. J. Strat (1836-1897) ; ŒUVRES : *Traité complet d'économie politique*,

le précédent par son *Traité d'économie politique*, le premier qui parut dans le pays. Dans cet ouvrage, dont l'exposition est un modèle de clarté, il nous montre l'influence bienfaisante de l'économie politique sur la civilisation. Il appuie son système sur les théories émises par les économistes étrangers (Ricardo, J.-B. Say, Adam Smith, Malthus, Bastiat). L'introduction, remarquable par la perfection et la pureté de la langue, renferme l'esprit de la nouvelle direction.

Alexandre Odobescu¹ fit pour la prose ce qu'Alexandri avait fait pour la poésie. A l'« Académie Roumaine » pendant les séances consécutives de septembre 1871 et août 1872 il lutta contre les latinistes et leur fameux dictionnaire, demandant que l'orthographe fût réduite à des règles plus pratiques pour faciliter et non pour compliquer la connaissance de la langue roumaine. Il soutint que l'œuvre de l'Académie ne doit pas être l'application d'un système particulier, mais le miroir de la langue d'autrefois et d'aujourd'hui et que seuls les écrivains ont le droit d'y introduire des innovations². C'est sur ses instances, et grâce à ses efforts que « l'Académie Roumaine » commença à publier un dictionnaire de la langue roumaine populaire qui est tout l'opposé du dictionnaire de Laurian et Massim.

Odobescu réclama sans trêve une littérature nationale et dans ses *Écrits littéraires et historiques* il imite la langue savoureuse des vieilles chroniques dont il avait fait une étude approfondie.

1870 ; *De Italorum jure criminali*, Berolini, 1859 ; *Un coup d'œil sur la question roumaine*, Paris-Berlin, 1858 ; *Etudes sur le budget*, Bucarest, 1868. A CONSULTER : Xenopol, *Critique, Caus. lit.*, IV, p. 173.

1. Odobescu (1834-1895). A CONSULTER : Th. Antonescu, *L'activité scientifique d'Odobescu*, *Caus. lit.*, XXX, 339-370. — N. Iorga dans *Le Semeur*, III, p. 345. ŒUVRES : *Ecrits littéraires et historiques*. Buc., 1887, 3 vol : (I, *Premiers essais imprimés*, 1851-1855 ; *Scènes historiques tirées des chroniques roumaines*, 1857-1860 ; *Littérature et Archéologie*, 1861-1862 ; II, *Questions d'intérêt national*, 1863-1868 ; *Archéologie préhistorique*, 1869-1873 ; *Œuvres imprimées par l'Académie*, 1869-1881 ; III, *Ψευδοχυντηγετικός* ; *Fragments de littérature populaire*, 1874-1879. *Histoire contemporaine*, 1876-1887).

2. Cf. *Ecrits lit.*, I, p. 348-349.

Quand Alexandri eut fondé la revue *La Roumanie littéraire* (1855) célèbre par sa campagne contre les latinistes, Odobescu y publia des vers et une étude sur la satire latine¹.

Sous l'inspiration des chroniques, il reprit avec succès le genre de la nouvelle historique de Costache Negruzzi et publia *Michnea-Vodă* et *Doamna Chiajna*² dont la forme poétique et la langue purement roumaine sont remarquables. En 1874 il fit paraître son *Faux traité de chasse* ($\psiευδοχυνηγετικός$)³, écrit sous forme de lettres, dont la langue pleine de charme, les tableaux et les anecdotes mêlées de traits d'esprit, les événements politiques et littéraires, les descriptions de la nature, les ironies, les allusions à l'adresse des écrivains en font un ouvrage exquis. Il a ressuscité un grand nombre de termes populaires expressifs et savoureux puisés chez les chroniqueurs.

Odobescu a encore le mérite d'avoir fondé en Roumanie les études archéologiques⁴. Il fut chargé par Maiorescu, alors ministre de l'Instruction publique, d'enseigner l'Archéologie à l'Université de Bucarest, et ses cours furent les premiers en Roumanie professés selon une méthode scientifique. Il publia de nombreux articles dans *La Colonne Trajane*⁵ de Bucarest où il soutint une polémique avec César Boliaac, lequel avait fait paraître quelques articles d'archéologie dans la *Trompette des Carpathes*⁶.

Avec Odobescu la prose roumaine, en se rapprochant de la langue populaire, atteint la perfection. Bien qu'il ait vécu à Bucarest et se soit formé en dehors de la « Junimea », Maiorescu le considère comme faisant

1. *Roumanie littéraire*, Iassy, 1855, p. 405, 421, 429.

2. 1857-1860. Voir *Ecrits...*, I, p. 63-105.

3. *Ecrits...*, III, p. 3-218. — Voir *Caus. litt.*, IX, 22.

4. *L'Histoire de l'Archéologie*, 1871 ; *Antiquités Scytiques*, 1879 ; *Le trésor de Pietroassa*, Paris, 1899, 1 vol.

5. 1873, 15 févr., p. 49 et suiv. *Des fumées archéologiques, découvertes des pipes préhistoriques*.

6. Bucarest, XI, 1873, n° 1045.

partie des écrivains de la nouvelle orientation littéraire, puisqu'il combat lui aussi les tendances étymologistes de l' « Académie Roumaine », en égard également à ses connaissances historiques et archéologiques.

Le style d'Odobescu est admirable de limpidité et par sa langue populaire il mérite bien d'être à la tête des meilleurs prosateurs roumains.

§ 8. — Les trois écrivains précédents n'étaient pas membres de la « Junimea » ; mais nous rencontrons parmi les prosateurs des *Causeries littéraires* des talents vraiment supérieurs :

*Jean Slavici*¹ est l'un des meilleurs nouvellistes de la Roumanie. Ses nouvelles publiées dans l'organe de la « Junimea » sont les premières du genre qui s'intéressent à la vie de la campagne dont il nous présente l'aspect le plus attrayant. Ecrites dans le langage du peuple, choisissant merveilleusement les expressions les plus agréables, ses nouvelles ainsi que ses contes furent très goûtées par toutes les classes de la société roumaine. Les importants travaux historiques en roumain et en allemand ainsi que l'étude qu'il a faite sur la riche collection de documents d'Eudoxiu von Hurmuzaki² ont encore accru sa réputation. Ses œuvres historiques se recommandent par leur sincérité et par la nouveauté des sources qu'il met à contribution. L'ouvrage *Die Rumaenen in Ungarn, Siebenbürgen und der Bukovina*³ mérite une attention spéciale par les précieux renseignements qu'il donne au lecteur étranger sur la situation géographique, la nationalité, la religion et généralement le niveau intellectuel des Rou-

1. Voir ses *Nouvelles* dans les *Caus. lit.*, IX, XII, XIV, XV; *Contes*, VI, VIII, XV.—*Etudes sur les Magyars*, *Caus. lit.*, V.—*Nous et les Magyars*, *Caus. litt.*, VIII.—*Soll et Haben*, 1878. La plupart de ses œuvres sont postérieures à la « Junimea » de Iassy : *Păcală dans son pays*, 1886. *Les Roumains du royaume Hongrois et la politique magyars*, 1892. *Nouvelles*, I, 1892; II, 1896; *Ardealul* (étude hist.), 1893. *Conseils pour l'éducation des enfants*, 1897. *L'âtre abandonné*, 1900, etc.

2. *L'époque des Phanariotes*, documents, *Caus. lit.*, XII, p. 325, 346, 396.

3. C'est le VI^e volume de *Die Völker OÖstereich — Ungarns*. Teschen et Wienne, 1881.

mains de ces trois régions. Slavici écrivit pour le théâtre *Gaspar Grațiani* (1885) qui est son chef-d'œuvre dans ce genre et l'une des meilleures œuvres dramatiques roumaines.

*P.-P. Carp*¹, actuellement chef du parti politique « Junimiste » (issu de la Société littéraire « Junimea »), reçut une instruction solide en Allemagne. On lui doit des traductions en vers de Schakespeare, d'autres en prose d'Humboldt dans une langue correcte et harmonieuse. Quelques critiques comme celle de la pièce *Răsvan-Vodă* de Hasdeu et des *Fables* de Sion, dont nous avons parlé, nous montrent Carp très intransigeant en critique littéraire. Son importance est plus grande en politique qu'en littérature.

*Etienne Vărgolici*², à part ses livres didactiques, se fait remarquer par ses études critiques³ d'une réelle valeur et par ses essais sur la littérature espagnole, mais Vărgolici se distingue aussi par ses vers : admirateur de la poésie classique et romantique, il publia des traductions en vers très agréables. Molière, André Chénier, Lamartine, Alfred de Musset, François Coppée ; Byron ; Schiller ; Cervantès sont les auteurs préférés dont il fait connaître les chefs-d'œuvre. Il traduisit également Ovide et les odes d'Anacréon et écrivit quelques légendes originales parmi lesquelles le *Mauvais esprit*⁴ mérite une attention spéciale.

*Basile-M. Burlă*⁵, philologue, fut l'un des champions de la langue populaire et compte parmi les adversaires les plus acharnés des latinistes. Ses polémiques avec Hasdeu, ses études philologiques, ses observations contre la grammaire de Cipariu et l'orthographe du ministère lui ont assuré une place importante dans la philologie roumaine. Il était au courant de toutes les recherches linguistiques de l'étranger.

1. *L'ère nouvelle* (discours parlementaires) Buc., 1881, *Othello* (trad.), 1868. *Macbeth* (trad.), 1869.

2. *Fleurs des champs* (poésies) 1873. *La recrue*, 1873.

3. Voir *Caus. lit.*, V, 349 ; VI, 72 ; IX, 42, 442.

4. *Caus. lit.*, V, p. 303.

5. *Burlă* (1840-1905). *Essai grammatical sur les dialectes d'Hérodote et d'Homère*, 1877. *Etudes philologiques*, 1880.

Jacques Negrucci¹, possédait une culture supérieure, il avait fait son éducation en Allemagne. C'était un défenseur convaincu du philogermanisme en littérature. Ses premiers essais littéraires sont des traductions du théâtre de Schiller. Il avait l'intention, disait-il, de populariser en Roumanie les œuvres dramatiques de l'auteur allemand², mais il comprit bientôt, malgré un succès partiel, que le théâtre roumain n'était pas capable à cette époque de représenter des pièces semblables. Negrucci était l'esprit le plus railleur et le plus sarcastique de la « Junimea » ; ses réflexions dans ses satires et dans la *correspondance* des *Causeries littéraires* où il flagellait toutes les banalités reflètent bien cet esprit caustique. Politique passionné il stigmatisa avec une verve intarissable la *Fraction libérale et indépendante* de Iassy, les citoyens libéraux-militants, la pratique électorale, les professeurs partisans de la *Fraction*, etc... Son activité à la « Junimea » et aux *Causeries littéraires* fut très grande, veillant à tout, pensant à tout, mais c'est surtout la Revue, dont il avait pris la direction, qui l'absorbait le plus. Ennemi déclaré de tous les néologismes, il a écrit en une langue d'une grande pureté. Ses poésies lyriques, ses idylles, ses élégies, ses satires faisaient les délices des lecteurs des *Causeries littéraires*. Mais il est plutôt prosateur que poète : Ses *Copies d'après nature*, écrites dans une langue irréprochable cinglent énergiquement les mœurs contemporaines, bafouent les préjugés ou reproduisent avec succès une scène vécue et ridicule. Les critiques, les nouvelles, les descriptions, les traductions des poésies de Heine et des drames de Schiller, ainsi que ses travaux dramatiques originaux³ sont supérieurs à son roman *Michel Vereanu*. Negrucci voulait créer une littérature autre que celle qui existait, c'est la raison

1. J. Negrucci, *Oeuvres complètes*, Buc., 1894-1897 ; I, *Copies d'après nature*, *Lettres*; II, *Poésies*; III, *Michel Vereanu* (roman) et *Excursions dans les montagnes*; IV, *Théâtre*; V, *Au bord de la mer*, *Traductions de Schiller*; VI, *Traductions de Schiller en prose et vers*.

2. Cf. *Caus. lit.*, III, 125.

3. Les uns écrits en collaboration avec Rossetti ou Caragiale.

qui lui fit prendre la direction des *Causeries littéraires* dont il pouvait contrôler tous les articles avant leur publication.

Exception faite pour Alexandri, tous les autres écrivains, que nous avons cités, étaient jeunes encore à l'époque où Maiorescu publia son article. Leurs ouvrages ultérieurs à cette date, dont nous n'avons parlé que succinctement, sont évidemment supérieurs à leurs premières productions. Mais, de toute façon, la négation d'une nouvelle direction n'est plus possible. Après 1872 on continuera simplement à suivre la voie tracée par la « Junimea » dont on ne fera que perfectionner les principes.

Nous le répétons, le rapprochement de la littérature populaire fut une inspiration heureuse, car elle permit à la « Junimea » de lutter efficacement contre les latinites. Le mouvement se généralisa dans tout le pays ; les écrivains lurent les vieux chroniqueurs et imitèrent leur langue qui est aussi le parler du peuple ; le style même subit une réforme profonde en devenant plus simple et plus naturel.

§ 9. — A. D. Xenopol¹ (actuellement recteur de l'Université de Iassy), historien de grande valeur, est le premier qui ait écrit une histoire complète des Rou-

1. Xenopol, ŒUVRES : *Etudes économiques*, 1879 ; *Les guerres entre les Russes et les Turcs*, 1880 ; *La théorie de Roesler*, 1884 ; *Les Roumains au moyen âge*, Paris, 1885 ; *Mémoire sur l'enseignement supérieur en Moldavie*, 1885 ; *Histoire des Roumains de la Dacie-Trajane*, 1888-1903 (8 vol.) et l'abrégé des premiers 6 vol., Paris, 1896 ; *Pierre le Grand et les pays roumains*, Louvain, 1886 ; *La chronologie rationnelle de l'histoire universelle*, Iassy, 1878 ; *Etudes historiques sur le peuple roumain*, Paris, 1887 ; *L'industrie de la soie*, Buc., 1896 ; *Les principes fondamentaux de l'histoire*, 1900 ; *Souvenirs de voyage*, 1901 ; *La question israélite en Roumanie*, Paris, 1902 ; De nombreux articles dans les revues historiques françaises et roumaines : *Revue historique*, *Revue de Géographie*, *Revue critique*, *Revue philosophique*, Paris ; *Revue p. l'hist. l'archéologie et la philologie*, etc., Bucarest, etc.

Voir Lavisse et Rambaud, *Histoire générale*, III, Paris, 1894 ; *Les Roumains par Xenopol*.

mains. Cette histoire, qui se recommande par les recherches sérieuses et la documentation, est une synthèse de presque tout ce qu'on a écrit sur l'histoire de la Roumanie jusqu'à cette époque et peut être comparée aux meilleurs travaux historiques de l'étranger. Cet ouvrage, ainsi que d'autres études historiques de Xenopol, est postérieur à la « Junimea » de Iassy¹.

Jusqu'en 1885, Xenopol a publié de nombreux articles dans les *Causeries littéraires*, en une bonne langue populaire, trop émaillée peut-être de provincialismes. Ce sont des comptes rendus, des critiques, des études littéraires et scientifiques. Il convie les écrivains à l'étude sérieuse du passé et en donne lui-même l'exemple par ses recherches sur les anciennes institutions². Dans ces articles il polémise avec Hasdeu et Tocilescu de Bucarest. — De cette manière la « Junimea », qui n'avait pas d'historiens de la force de Hasdeu, pouvait, quand même, dans la lutte avec Bucarest, lui opposer les études et les critiques de Xenopol (plus tard aussi de Panu et Slavici) qui n'était à cette époque qu'un débutant en histoire. — Xenopol reproche aux historiens de Bucarest les erreurs qu'ils ont commises sur des questions relatives à l'ancien droit roumain : il leur montre la confusion qu'ils ont faite en soutenant que certaine institution juridique roumaine est d'origine romaine, tandis qu'à son avis elle est d'origine allemande³.

Xenopol encouragea aussi l'étude de l'art et de la littérature qui constituent, selon lui, la *culture nationale* d'un peuple⁴. Il s'est intéressé à l'histoire de la civilisation en analysant les œuvres des plus grands écrivains qui

1. Pour l'abrégé en français de cette histoire (Paris, 1896) voir le compte rendu de D. A. Teodoru dans le LXVIII^e tome de la *Revue historique*, Paris, 1898.

2. *Etudes sur nos anciennes institutions*, *Caus. lit.*, 137, 182, 214.

3. Hasdeu dans les *Archives historiques*, III, p. 145-156 ; Tocilescu dans la *Feuille de la Société Le Roumanisme*, 1871, n° 10, 11, 12. Il s'agissait de *jurătorii* (les témoins) et *jurați* (les jurés).

4. *La culture nationale*, *Caus. lit.*, II.

ont traité cette matière (Guizot ; H.-Th. Buckle ; W.-E. Hartpole-Lecky ; I. William Drapper) ¹.

Dans son étude *Sur notre état actuel* ² il se propose de connaître par des études approfondies le peuple auquel on veut appliquer une civilisation qui lui est étrangère et les lois spéciales empruntées aux autres pays ; il veut voir de quelle manière et dans quelle mesure ce peuple les recevra. Il est persuadé lui aussi, comme la plupart des membres de la « Junimea », que les troubles dans la vie publique ne proviennent pas de l'adoption de la « Constitution » étrangère, mais des lois spéciales qu'on y a introduites et qui ne répondent pas aux besoins du peuple roumain ³. En effet, ou n'a pas simplement emprunté à l'étranger le principe de la « Constitution », mais aussi les lois électorales et, étant donné le niveau intellectuel du peuple appelé à la vie publique, ces lois ont été un non-sens, la nation ne savait pas encore exercer ses droits politiques ; on n'a pas seulement adopté, sur le modèle des autres pays, le principe d'une cour d'assises, mais la loi telle qu'elle était à l'étranger et les citoyens appelés à siéger dans le jury n'étaient pas toujours à même de garantir l'indépendance de leurs jugements. L'amélioration de l'enseignement secondaire est le remède qu'il préconise contre « l'anarchie de la pensée, cause latente de l'anarchie extérieure ⁴ ».

L'œuvre de Xenopol est vaste et multiple. Il fut un collaborateur précieux pour les *Causières littéraires*, ses ouvrages historiques montrèrent comment on devait entendre l'étude de l'histoire. Toutes ses publications historiques n'ont été qu'une préparation pour sa grande *Histoire des Roumains de la Dacie-Trajane*. A côté des œuvres citées nous signalerons encore les deux études suivantes publiées dans l'organe de la « Junimea »

1. *Caus. lit.*, II. Son étude est attaquée dans *Trajan*, Buc. (8 juin 1869), n° 19.

2. *Ibid.*, IV, V, XI.

3. Cf. *Caus. lit.*, V, 121.

4. Cf. *Caus. lit.*, V, p. 239.

et qui sont d'une grande valeur : *La politique française en Orient*¹, et *Les guerres entre les Russes et les Turcs et leur influence sur les Principautés roumaines*².

Nous ne croyons pas inutile de rappeler ici en quelques mots l'une des discussions historiques les plus délicates pour l'histoire des Roumains, discussion à laquelle est étroitement liée l'activité de Xenopol et dans laquelle il a fait preuve de beaucoup d'érudition sans arriver toutefois à une solution définitive :

L'allemand Robert Roesler dans ses travaux historiques³ soutenait qu'il faut rechercher en Macédoine l'origine de la nationalité roumaine, car, suivant sa thèse, l'empereur Aurélien, en reculant devant l'invasion des Goths, avait transporté sur la rive droite du Danube toutes les colonies romaines qui n'ont repassé ce fleuve que vers le XII^e siècle. Son affirmation était appuyée sur des considérations linguistiques. En effet, il avait découvert dans la langue romaine certaines ressemblances avec celle des Albanais, alors qu'il n'avait pu trouver en roumain aucune trace d'éléments gothiques. Partant de ces constatations et étant donnée l'absence des sources pour prouver l'existence des Roumains en Dacie pendant le moyen âge, il refuse aux Roumains tout droit sur les contrées des deux versants des Carpates, principalement sur la Transylvanie placée sous la domination des Hongrois, et invoquant le principe : *prior tempore, potior jure*, justement puisque les Roumains l'invoquaient en leur faveur, il établit que les Allemands et les Hongrois ont les droits les plus légitimes sur la Transylvanie et que par conséquent les Roumains de la Transylvanie doivent être traités comme des intrus⁴.

1. *Caus. lit.*, V, p. 85.

2. *Ibid.*, XIII et suiv.

3. Robert Roesler : « *Romanische Studien, Untersuchungen zur älteren Geschichte Romaniens* », Leipzig, 1871, et « *Die Anfänge des Walachischen Fürstentums* », Wien., 877.

4. Les théories de Roesler étaient soutenues par les Magyars et les Allemands. Voir spécialement : « *Magazin für Litteratur des Auslandes* », 16 mars 1872, n° 11, et « *Historische Zeitschrift* » de Munich par H. von Sybel, 1872, t. 27, p. 475-479 qui admettait les conclusions de Roesler. Voir encore : Ladislas Réthy, *Daco-Roumains ou Italo-Roumains, Etudes hist. et philologiques*, Budapest, 1897, etc.

Xenopol publia dans les *Causeries littéraires* une critique des théories de Roesler¹, plus tard il reprit la même question à plusieurs reprises dans la *Revue historique*² ainsi que dans un ouvrage complet: *Une énigme historique, Les Roumains au moyen âge*³, qui parut à Paris. Ce dernier ouvrage contient les arguments contre Roesler, arguments déjà publiés dans la *Revue pour l'histoire, l'archéologie et la philologie*⁴ de Bucarest, insistant spécialement sur la présence constante des Roumains en Dacie pendant le moyen âge. En effet, Xenopol est le partisan le plus convaincu de l'idée que les Roumains ont vécu en Dacie, et, pour expliquer l'absence des sources, il admet la théorie des chroniqueurs roumains que le peuple devant les invasions successives barbares s'est retiré dans les montagnes où il a conservé ses mœurs et la tradition de son origine latine⁵. Etudiant le rôle des Roumains dans le royaume Bulgaro-Roumain, il combat Roesler en montrant qu'il n'y avait aucune raison pour que les Roumains, du Sud du Danube, passassent vers le XIII^e siècle en Dacie à la suite des luttes avec les Byzantins⁶. Enfin n'accordant aucune valeur au principe *prior tempore, potior jure*, et par l'étude approfondie de l'origine des principautés roumaines, il prouve que les Roumains se sont trouvés en Transylvanie longtemps avant les Hongrois et les Allemands et qu'ils n'ont jamais quitté la Dacie Trajane⁷.

Gaston Paris soutenait aussi les théories de Roesler il a fait un compte rendu sur son œuvre dans la *Romania*, Paris, 1872, p. 238-240. Cf. *Romania*, 1878, p. 608-619.

1. Cf. *Causeries littéraires*, IX, p. 159, 220, *Romanische Studien de Roesler*.

2. Paris, XIX, p. 153-158 ; XXIII, p. 98-121 ; XXVIII, p. 390-398 ; XXXII, p. 369-383 ; XXXV, p. 342-361 ; L, 392-407.

3. Paris, 1885.

4. Bucarest, 1882, p. 409 et suiv. (vol. I, II, III, IV, V).

5. Xenopol. *Histoire des Roumains*, Iassy, 1896, édit. populaire, II, p. 21 et suiv.

6. *Ibid.* p. 216 et suiv.

7. Voir la Conclusion de Xenopol dans *Les Roumains au moyen âge*. Paris, 1885, p. 218-229.

Depuis les latinistes Klein, Šinkaï et Major, personne jusqu'à Xenopol n'avait exhumé cette question et les traditions des chroniques n'eurent pas de défenseur plus convaincu que lui.

La critique n'a pas encore dit le dernier mot sur cette question controversée¹.

r. Hasdeu, polémisant avec Xenopol et Onciul, « pense avec raison que bien des questions relatives à l'histoire des Roumains ne peuvent être résolues qu'à l'aide de la linguistique » (*Revue historique*, Paris, 1881 janvier-avril). Il prouve une parenté existant entre les Daces et les Roumains par la présence dans la langue roumaine de certains vocables qu'il croit d'origine dace (Cf. Ovide Densusianu, *Histoire de la langue roumaine*, Paris, 1901, « Introduction », p. xxvi). C'est dans son *Histoire critique des Roumains* (Buc., 1874) qu'Hasdeu avait indiqué la marche à suivre pour les recherches relatives à cette question. Il expose une théorie personnelle plaçant en Olténie le berceau de la nationalité roumaine. Voir surtout *Negră-Vodă*. « Un siècle et demi des commencements de l'Etat roumain. » Buc., 1898, t. IV, du *Magnum Elymologicum Romanæ*.

D. Onciul, collaborateur des *Causeries littéraires*, donne une solution plus satisfaisante dans les *Origines des Principautés roumaines* (deux conférences, Buc. 1899); voir aussi ses études dans les *Causeries littéraires*, XIX, ainsi que l'analyse des idées de Xenopol, *Causeries littéraires*, XXIV, XXV, XXVI.

Nădejde dans *Le Contemporain* (Iassy, V, 441) admet une théorie intermédiaire entre celle de Roesler et celle des historiens roumains et soutient que la langue et la nationalité roumaines se sont formées sur la rive droite du Danube et que les Roumains ont habité sans interruption la Dacie-Trajanie.

La philologie donne des renseignements plus exacts par la formation de la langue roumaine. L'existence dans le roumain des trois dialectes (Daco-istro et macédo-roumain) ne permet pas de fixer l'origine de la langue, et par conséquence de la nationalité, entre le Danube et les Carpates seulement. « Le latin du Nord et le latin du Sud du Danube se sont soutenus réciproquement et c'est grâce à cet appui mutuel que le roumain a pu se constituer et se conserver à travers tout le moyen âge » (O. Densusianu, *op. cit.*, p. 6).

La ressemblance et quelquefois même l'identité entre la langue roumaine et l'albanais prouve que les Roumains ont dû vivre longtemps, durant l'époque de la formation de leur langue, dans une région voisine de celle qu'habitaient les Albanais. La langue des autochtones de cette région a dû exercer une influence énorme sur la langue des Roumains. Cf. A. Candrea, *Sur l'époque de formation de la langue roumaine*, *Bulletin de la Soc. philologique*, Buc., I, 1903, p. 21. De cette affirmation que les Roumains ont vécu dans la péninsule Balkanique, Candrea dit qu'il ne faut pas en déduire qu'ils ont vécu seulement là-bas.

§ 10. — A côté des écrivains, dont nous nous sommes occupés, d'autres encore à la « Junimea » acquièrent une certaine réputation par des ouvrages originaux ou des traductions publiés dans la revue de la société. Quelques-uns d'entre eux ne manquaient pas de talent. Ils se sont fait connaître, en majeure partie, longtemps après les critiques de Maiorescu; mais, sur la plupart de ces écrivains on ne peut porter de jugement définitif, car leur activité se continue de nos jours encore.

Parmi les poètes qui se sont essayés dans presque tous les genres poétiques mentionnons :

*Basile Pogor*¹, homme instruit, esprit délicat, l'un des fondateurs de la « Junimea » et le seul, parmi eux, qui inclinait pour la littérature française, ayant fait son éducation en France. Il a publié des traductions en vers de Victor Hugo, de Charles Baudelaire, de François Coppée, de Th. Gauthier, de Ratisbonne, d'Alfred de Musset, de Sully-Prudhomme, de Leconte de Lisle et d'Horace. Les traductions de Pogor se recommandent par leur versification irréprochable et par la langue purement roumaine. Amateur plutôt qu'écrivain, mais possédant à fond les hautes connaissances des littératures étrangères et de l'esthétique, Pogor possérait la clairvoyance du lettré expérimenté; son opinion toujours écoutée fit plus d'une fois, par la justesse de ses appréciations, rendre un jugement définitif sur un ouvrage lu aux réunions de la société. Dans ce sens, son influence nous semble presque aussi grande que celle d'un écrivain de valeur. Pogor, sans s'égarter dans des discussions esthétiques pour soutenir ou combattre les doctrines d'une école qui était en vogue, avait le sentiment de ce qui est beau et ressenti par l'écrivain².

*Nicolas Schelitti*³ est assez connu par ses poésies

1. Pogor et Schelitti, *Faust* (tragédie traduite). Iassy, 1862.

2. Cf. Panu. *La Semaine*, n° 33, p. 373.

3. Schelitti (1836-1892), ŒUVRES: *Poésies*, Bărlad, 1888, *Werther* (traduction).

originales, mais surtout par ses traductions de Lamartine, de Goethe, de Schiller, de Heine, d'Uland, de Claudius, de Herwig et de Zeiditz. Il est pessimiste et admirateur du passé où il cherche son idéal. Il s'exprime dans une langue correcte et harmonieuse. Ses traductions ont fait connaître en Roumanie des auteurs ignorés jusque-là et dont le caractère était tout différent du génie roumain¹.

*Anton Naum*², écrivit des poésies originales et des traductions dans une langue belle et simple. Aux accents d'une douce mélancolie, il cherche son idéal dans le passé. Il est romantique et antique. Le romantisme le captive dans ses poésies originales d'une forme parfaite : *Ægri somnia* (poème), *Batil à Lydie*, *Illusion*, *Contraste*, *A Léopardi*, nous semblent les plus réussies³. Dans *A Léopardi* il affirme que le poète est l'envoyé de la consolation aux moments suprêmes et que c'est en vain que l'on se creuse la tête pour trouver une solution aux problèmes métaphysiques, car

« La fatalité est invincible, notre destinée est bornée. »⁴.

Les pièces aux sujets inspirés de l'Espagne chevaleresque lui plaisent. Son amour pour l'antiquité classique, qu'il a bien comprise, se fait fortement sentir dans ses élégies pleines d'idées, inspirées de Tibulle et Properce⁵. Il publia aussi d'excellentes traductions de La Fontaine, de Boileau, de Lamartine, d'André Chénier, de Th. Gauthier, d'Alfred de Musset, de Victor Hugo, de François Ponsard et de Mistral. Pour la traduction de *Mireïo* de ce dernier, il remporta, aux jeux

1. Panu, *La Semaine*, n° 47, p. 596.

2. Naum, actuellement professeur de littérature française de l'Université de Iassy. A CONSULTER : N. Iorga, *Esquisses de la litt. roumaine*, II, p. 132. ŒUVRES : *Traductions*, 1875 ; *L'art poétique d'après Boileau*, 1875 ; *Ægri Somnia* (poème), 1876 ; *Vers*, 1890 ; *Traductions*, 1890 ; *Le conte du renard*, 1902, etc.

3. *Vers*, 1890, p. 9, 70, 82, 181, 182.

4. *Vers*, p. 187.

5. *Vers*, p. 127, 179, 196, 198.

floraux des Félibres de Forcalquiers et de Gap (1882), le prix consistant en une plume d'or ornée de brillants. C'est le deuxième poète de la « Junimea » couronné par les Félibres. Naum n'est nullement influencé par les écrivains roumains de son temps. Une application parfaite du principe de l'art pour l'art, préconisé par Maiorescu, se rencontre dans ses œuvres qui, presque toutes, furent publiées dans les *Causeries littéraires*.

*Miron Pomipliu*¹ donna des poésies patriotiques. Dans certaines d'entre elles on trouve, entre autres, un sentiment de tendresse rarement exprimé avant lui : l'amour filial. Il est l'auteur d'un recueil des poésies populaires et publia des traductions de Goethe, d'Uland, de Ruckert, de Kerner, de Lenau, de Heine, de Platen et de Geibel.

Citons encore les écrivains suivants qui comme les précédents ont collaboré aux *Causeries littéraires* par des vers originaux et des traductions de tout genre : Brociner, Pruncu, Roiu, Scarlat Capşa, V. Sturza, N. Beldiceanu, M. Strajan, M.-D. Cornea, Gr.-N. Lazu, Nenitescu, N. Volenti, Crețeanu, Caragiani, S.-Fl. Marian, Mineu, Stefăniu, P.-V. Grigoriu, N. Xenopol, M. Roseti, Iamandi², etc., etc...

1. *Ballades populaires roumaines*, 1870 ; *Anthologie* (avec M. Paul), 1885.

2. Sc. Capsa (1838-1870), *Alexandre Lăpușneanu* (tragédie). — Nic. Beldiceanu (1846-1896), *La Terre* (poème), 1883 ; *Le Père*, 1883 ; *Doines*, 1893 ; *Les antiquités de Cucuteni*, 1885 ; *Anthologie*, 1893 : *Poésies*, 1893. — M. Strajan a publié des ouvrages didactiques ; *Principes de littérature*, 1892 ; *Principes d'Esthétique et Poétique*, 1893 ; *Questions littéraires et pédagogiques*, 1897 ; *Annuaire de Statistique*, 1880 ; *Le commencement de la renaissance nationale*, 1891. — M.-D. Cornea, *Poésies* 1869 ; *Revue pratique de Droit*, 1871. — Gr. N. Lazu, 451 *Poésies* (collect. Șaraga, Iassy) ; Œ Nenitescu (1854-1901). *Fleurs de Printemps*, Berlin, 1880 (Bucarest, 1889) ; *Les faucons de Răsboeni*, 1882 ; *Die Affectenlehre Spinoza's*, Leipzig, 1887 ; *Pui de lei*, 1891, etc. — N. Volenti, *Quelques strophes*, 1875 ; *Forme et fond*, 1894 ; *Image de la vie*, 1891 ; *Quelques vers*, 1901 ; *Poésies*, 1903. — Caragiani, voir *Caus. lit.*, III ; *La syntaxe et l'étymologie grecques*, 1870-1877 ; *L'Odyssée et Batriochomiomachia*, 1876 ; Traductions de Théocrite. — N. Xenopol, *Brazi și Putregai* (roman). — S.-Fl. Marian a publié de nombreux volumes de poésies populaires, de traditions, de Doines, inscriptions et documents, des études sur les noces, la naissance et l'enterrement chez les Roumains, etc.

Pour terminer cette liste des poètes de la « Junimea » mentionnons encore : *Olănescu-Ascanio*¹, auteur dramatique, qui publia aussi, pendant l'époque qui nous intéresse, des œuvres traduites d'Horace, de Catulle et de François Coppée, dans les *Causeries littéraires*, et enfin *Alexandre Vlahuță* dont le talent se rapproche le plus d'Eminescu qu'il a pris pour modèle. L'activité poétique de ces deux écrivains venant après 1885, nous ne nous occuperons pas davantage de leur œuvre, car ce serait sortir des limites assignées à notre travail. D'ailleurs Vlahuta n'a publié que quelques pièces de vers dans la revue de la « Junimea » à Iassy.

Nous avons pu remarquer que la pléiade de Iassy compte des poètes d'inspiration vraiment originale à côté d'autres restés surtout imitateurs des littératures étrangères. Mais un souci commun à tous fut celui de la forme. Leur langue est d'une grande pureté, riche en images belles et ingénieuses, leur versification est correcte et généralement d'une perfection achevée. L'activité de beaucoup de ces écrivains se prolonge jusqu'à nos jours, ils s'efforcent de continuer les principes qui ont guidé leurs premiers essais bien que le milieu ambiant soit parfois réfractaire à ces principes.

La littérature poétique roumaine a fait des progrès très rapides, et, ce qui dans les autres littératures fut l'œuvre d'efforts lents et séculaires, elle le réalise en moins d'un siècle, grâce aux modèles des littératures

Les autres auteurs dont nous avons donné les noms ci-dessus ne sont que très peu connus et la majeure partie d'entre eux n'a pas réuni en volume les ouvrages parus dans la revue. Certains d'entre eux n'ont pas toujours été d'accord avec les principes de la « Junimea », cependant nous avons donné leur nom (comme nous en donnerons d'autres encore), puisque nous considérons la « Junimea » telle qu'elle se présente dans les *Causeries littéraires* où tous ces auteurs ont paru. Les œuvres indiquées ne sont que les plus connues.

1. Des traductions d'Horace : *Les Odes*, *Les Epodes*, *Carmen Saeculare*, *L'Art poétique*, 1891 ; *Théâtre* (6 pièces) 1893 ; *Basile Alexandri* (discours de réception à l'Académie), 1894 ; *Satires*, 1896 ; *Le théâtre chez les Roumains*, 1897-1898 (dans les *Annales de l'Académie*, II^e série, XX) ; *Ruy Blas* dans *Caus. lit.*, XII ; *Comédies*, *Caus. lit.*, XII, XIII, etc.

étrangères. Les poètes de nos jours donnent à la poésie roumaine une perfection qui la met au niveau des meilleures œuvres de l'étranger¹.

§ II. — La société « Junimea » s'est vivement intéressée au théâtre. Outre les œuvres dramatiques d'Alexandri, de Bodnărescu, de Slavici et les traductions de Negrucci, Carp, etc., dont nous avons sommairement parlé, les *Causeries littéraires* ont publié nombre d'autres pièces originales et traductions. Maiorescu disait : « Nous traduirons les drames célèbres des autres littératures, nous encouragerons les bonnes pièces des débutants s'il s'en présente, nous découragerons les mauvaises et nous penserons en temps opportun à créer de bons acteurs. »². Ces conseils furent écoutés, ce qui explique l'abondance prodigieuse des traductions françaises, anglaises et surtout allemandes par les écrivains de la « Junimea ».

Parmi les traducteurs qui enrichirent les pages des *Causeries littéraires* se distinguèrent : Sc. Capșa, J. Negrucci, Cerchez, D.-R. Rosseti, V. Pogor. Quelques-uns d'entre eux écrivirent aussi des comédies originales. Les noms d'Olănescu-Ascanio et de Bengescu-Dabija³ doivent être signalés spécialement. Tous deux publièrent des comédies et des drames d'une valeur relative pendant le séjour de la « Junimea » à Iassy, mais ils se sont fait un nom dans la littérature dramatique par leurs publications postérieures à 1885, qui peuvent égaler les meilleures œuvres dramatiques étrangères.

Enfin I.-L. Caragiale⁴, la gloire du théâtre roumain. Certains écrivains contestent que Caragiale ait été membre de la « Junimea », pourtant pendant que les

1. Nous signalons les poètes suivants : A. Vlahuță, G. Coșbuc, Duiliu Zamphirescu, Haralamb Lecca, A. Macedonski, Olănescu, Radu Rosseti, Octavian Goga, St.-O. Iosif, les jeunes Vălsan et Cernea, etc. etc.

2. *Critiques*, 1874, p. 405-406, *Caus. lit.*, VI, p. 215.

3. Bengescu-Dabija, ŒUVRES ; *Un soufflet à un bal masqué*, 1870 ; *Radu*, III, (drame hist.) ; *Pygmalion*, 1886 ; *Amilcar-Barca*, 1894 ; *La crise et l'armée*, 1901 ; Diverses traductions.

4. Caragiale; A CONSULTER : Maiorescu, *Critiques*, II, p. 171 et suiv., ŒUVRES : *Théâtre*, 2 vol. (collect. Saraga), etc., etc.

Causeries littéraires paraissaient à Iassy il y avait publié deux comédies : *Une Nuit orageuse* et *Monsieur Léonida en présence de la réaction*¹, qui aujourd’hui encore font les délices des spectateurs. La réputation de Caragiale, comme celle des autres, ne s’établit qu’après 1885. Il a composé les meilleures comédies, les chefs-d’œuvre du théâtre roumain, où il dépeint avec fidélité les moeurs simples et naïves du peuple. C’est aussi la satire de la petite bourgeoisie, du citoyen malgré lui et de l’électeur qui n’a aucune idée de la politique. Caragiale choisit ses personnages dans le peuple, tant pour ses premières comédies que pour les dernières. Il nous les présente sous l’affublement ridicule d’une civilisation mal comprise : ses personnages pérorent en politique, élucubrent, vaticinent sur les mouvements révolutionnaires, ses avocats ignorent la jurisprudence, ses policiers disposés à respecter la « Constitution » ne renoncent pas pour cela à maltraiter les électeurs qui refusent de voter pour le gouvernement. Tous ont l’air de savoir quelque chose et personne ne fait rien de bon. Le comique naît chez lui du contraste qui résulte entre la forme occidentale de l’organisation sociale de la Roumanie et le fond resté oriental², il porte donc sur la scène les idées en cours à la « Junimea » sur l’état politique et social. Amours et intrigues des femmes des politiciens se mêlent aux effets comiques. Le drame *Năpasta* (la Fausse Accusation) est sa plus puissante conception dramatique³. — Maiorescu considère l’œuvre entière de Caragiale comme le vrai début de la littérature dramatique nationale⁴ et, avec raison, car tout ce que l’on trouve dans son théâtre est d’inspiration purement roumaine. — Signalons en passant le talent de Caragiale comme nouvelliste. La nouvelle psychologique

1. *Caus. lit.*, XIII, 247, 285 ; XIII, 409.

2. Cf. Gherea-Dobrogeanu, *Etudes critiques*, Buc., 1890, I, p. 326 et suiv.

3. A consulter pour cette pièce Gherea, *Etudes critiques*, III, 1891, p. 128 et suiv.

4. *Critiques*, II, p. 176.

roumaine n'a pas de représentant qui puisse l'égaler. Observateur fin et perspicace il nous rend avec originalité les figures caractéristiques de toutes les classes de la société.

L'histoire, comme nous l'avons dit, était bien représentée à Bucarest. A. Iassy, par contre, si nous exceptons A.-D. Xenopol et I. Slavici, il n'y avait pas d'historiens dans le vrai sens du mot.

Bien que *Georges Panu*¹ dans ses études « sur l'indépendance ou la sujexion des Roumains au cours des siècles », dans ses « observations » contre l'« Histoire Critique »² de Hasdeu et dans l'« Etude de l'histoire chez les Roumains »³, fasse preuve de sérieuses connaissances historiques, il n'est pas ce qu'on appelle un historien. Toutefois il est parmi les premiers à dire la vérité sans une arrière-pensée patriotique. Les historiens du temps, même en 1870, ne mettaient au jour que des compilations, des légendes, moins exactes les unes que les autres, avec des interprétations de haute fantaisie, altérant la vérité dans l'intention de glorifier la nation. Complètement dépourvues d'esprit critique, ces études ne pouvaient convenir à ceux qui cherchaient dans l'histoire une étude sérieuse et vérifique des faits passés. Panu dans ses publications sur l'indépendance ou la sujexion des Roumains se propose d'étudier la manière de vivre du peuple avant l'époque historique ; ne pouvant admettre la tradition qui, pour expliquer la persistance des Roumains au moyen âge, affirme qu'ils se sont retirés devant les invasions barbares et ont vécu dans les montagnes. Il se refusait également à admettre l'indépendance des Moldaves à l'égard des Polonais, ni celle des Valaques en face des Hongrois. S'appuyant sur des documents irréfutables, il prouvait leur vassalité⁴.

1. Souvenirs de la « Junimea » de Iassy, en cours de publication dans sa revue-politique hebdomadaire *La Semaine* paraissant à Bucarest ; *Portraits et types parlementaires*, Buc., 1892, etc.

2. *Caus. lit.*, VI, VII.

3. Voir A. Demetrescu, *Contre-Critique* dans la *Rev. contemp.*, Buc., III, p. 351-378.

4. C'était par fierté nationale que les historiens dénaturaient la vérité.

Basant son étude sur des recherches linguistiques, sur l'examen des mœurs, des institutions, des légendes, il essaye de déterminer le contact des Roumains avec les autres nations, les influences étrangères qu'ils ont subies et qui certainement ont dû contribuer à la formation de leur nationalité. Sans être assez préparé pour de pareils travaux Panu montre partout un esprit de généralisation. Il cherche les lois, des événements historiques, mais il a le tort de borner son étude aux seuls faits de l'histoire roumaine.

Nous devons encore mentionner les noms de P. Verussi, de M.-C. Ŝutzu, de A.-I. Philippide et de Papadopol-Calimach qui publièrent dans la revue de la « Junimea » d'importants travaux historiques¹.

Pour la critique littéraire signalons à côté de Maiorescu : Lambrior, A.-D. Xenopol, Värgolici, P.-P. Carp, M. Quintescu, Värnav-Liteanu, etc., qui ont publié des articles et des études dans l'esprit régnant à la « Junimea », et furent un élément indispensable pour la société de Iassy dans ses polémiques avec les périodiques ou contre les latinistes et phonétistes — extrêmes.

Les questions de droit et d'économie politique ne furent pas sans avoir dans la « Junimea » de dignes représentants soit pour des études, soit pour l'analyse des ouvrages parus. Ainsi V. Tassu critiqua sévèrement les travaux des jurisconsultes Eraclide, Nacu et Gregoriade²; Th. Missir étudia les « formes artificielles de la doctrine constitutionnelle »³ et d'autres questions de droit public et privé.

1. Papadopol-Calimach, OŒUVRES : *Plusieurs monographies des princes roumains*; *Le Danube en littérature et traditions*; *L'histoire de la typographie en Roumanie*.

Philippide, OŒUVRES : *Introduction à l'histoire de la langue et de la littérature roumaines*, 1888; *L'histoire de la langue roumaine*, 1894; *Principes de l'histoire de la langue*, 1894; *Essai sur l'état social du peuple roumain dans le passé*, 1897.

2. *Caus. lit.*, VI, p. 431; VII, p. 163; VIII, X.

3. *Caus. lit.*, XV, p. 428.—OŒUVRE : *Le Droit de succession des étrangers en Roumanie*, 1886, etc.

Nous devons rattacher ici *Jean Ghica*¹ qui s'est occupé d'économie politique. Il a traité les questions importantes du travail, du crédit, de la propriété, de l'industrie, des finances sous la forme simple de dialogues pleins d'esprit. Nous trouvons dans ces *Causeries économiques* de fins aperçus sur les mœurs, des renseignements exacts sur la situation politique de l'époque, etc. Il ne cesse d'exhorter le peuple à la pratique des métiers pour ne plus s'attabler au budget de l'Etat, car une nation sans industrie ne peut être considérée comme civilisée. Sans avoir été membre de la « Junimea » il appartient à l'école de Iassy, dont il devint le collaborateur en 1871 sur les instances d'Alexandri² et c'est dans les *Causeries littéraires* qu'il fit paraître ses lettres intéressantes à Alexandri, lettres pleines d'appréciations sur la littérature et souvenirs historiques du plus haut intérêt. Sa langue est claire et populaire.

Pour la *philologie* il faut nous arrêter sur *A. Lambrior* qui³ fut très connu par ses savantes recherches linguistiques dans lesquelles il observe strictement la méthode scientifique des philologues étrangers. Il soutenait le parler du peuple comme langue littéraire. Lambrior, comme son ami Eminescu, était un admirateur du passé et de la tradition historique, il aimait passionnément le peuple et sa langue, et, plein d'aversion contre toute innovation dans la langue, il fut un adversaire redoutable des latinistes. Les principes qui conduisirent Lambrior dans ses recherches linguistiques sont : les changements des sons se font d'après des lois qui ne subissent

1. I. Ghica (1816-1897) ŒUVRES : *Causeries économiques*, I, II, 1874, III, 1884 ; *Souvenirs de mon exil après 1848*, 1890 ; *Lettres à Alexandri*, 1887 ; *Une pensée politique*, 1877 ; *La terre et l'homme*, 1884 ; A CONSULTER, Pătrașcu, *Les écrivains roumains contemporains*, IV, 1898, p. 47-73.

2. Cf. Carcaleki, *Alexandri et Ghica*, dans les *Archives de Iassy*, XVI, (1905), p. 385.

3. Lambrior (1846-1883). Voir *Causeries littéraires*, VII, IX, XV ; *Livre de lecture*, 2e éd. 1890 ; *Grammaire roumaine*, 1893 ; des articles dans la *Romania*, Paris, 1877, p. 443 ; 1878, p. 85 ; 1880, p. 99, et, 336 ; 1881, p. 346. *Le Contemporain*, Iassy, II, IV.

pas de variations, il n'y a pas d'exception et tout phénomène linguistique doit être expliqué par l'une des trois conditions suivantes : 1^o par la forme dialectale admise dans le dialecte qui nous intéresse ; 2^o par l'analogie qui a déterminé la forme nouvelle : 3^o par la pénétration tardive dans la langue d'un mot à forme exceptionnelle ¹.

Nouvelles, narrations, contes, récits sont bien représentés dans l'organe de la société de Iassy :

Les membres de la « Junimea » prenaient souvent un vif plaisir à lire et à écouter les contes et les récits charmants de *Jean Creangă*, le plus original des prosateurs roumains ². Il est peut-être, de tout le groupe des collaborateurs des *Causeries littéraires*, le plus doué de talent artistique et même les adversaires les plus déclarés de la « Junimea » doivent le reconnaître ³. Ses contes et récits sont d'inspiration franchement populaire, mais ne cessent pas un moment d'être personnels. Les souvenirs d'enfance présentés sous un jour de gaîté franche sont ses meilleurs écrits. Il a toujours cherché l'expression la plus adéquate à sa pensée tournée dans la phrase la plus proche de la nature de la langue roumaine. Ignorant tout des littératures étrangères, il n'en a subi aucune influence. C'est pourquoi on ne rencontre chez lui rien des écrivains roumains modernes qui n'écrivent pour la plupart que sous l'influence des causes externes. *Creangă* est l'incarnation du vrai génie national. C'est par la force de sa suggestion qu'il a su remplacer les beautés artistiques que les autres écrivains acquièrent par la lecture ⁴. Son style, un peu abondant en provincialismes, mais d'une allure et d'un caractère très populaires montrent à quel point il connaissait les ressources de la langue nationale.

1. Cf. « *Le Contemporain*, Iassy, III, p. 43.

2. *Creangă* (1837-1889). A CONSULTER : Iorga, « *Causeries littéraires*, XXIV, p. 214 ; Lico, « *Causeries littéraires*, XXVII, p. 672. ŒUVRES : *Les écrits de Jean Creangă*, Iassy, 1892, 2 vol. « *Œuvres complètes* », Bibl. p. tous. Buc., N°s 28-33.

3. Cf. « *Le Contemporain* », Iassy, VI, p. 228, cf. Nădejde, « *Hist. de la langue et de la littérature roumaines* », Iassy, 1886, p. 472.

4. Cf. « *Causeries littéraires*, XXXIII, p. 1080.

A côté de Creangă on peut placer *Pierre Ispirescu*¹, ouvrier typographe, dont les contes populaires eurent un grand succès.

*N. Gane*² a montré du talent dans ses nouvelles. A côté de Caragiale, il est, avec Slavici, un des meilleurs nouvellistes de la Roumanie jusqu'en 1885 et même après cette date. C'est un profond connaisseur de la psychologie et des mœurs du peuple roumain. Son activité littéraire, qui se place surtout après 1885, lui assigne une place marquante dans la littérature roumaine. Il a aussi écrit des poésies qui ne sont pas sans valeur.

D'autres écrivains de la « Junimea » ont cultivé la nouvelle psychologique : Léon Negrucci, D. Morțun, I.-P. Florantin, M. Pompiliu, J.-T. Mera, J.-V. Iarnik, Ștefurea, J. Alexandri, Gr. Șutzo, N. Xenopol, et enfin Popovici-Bănățeanu, imitateur d'Eminescu, auteur de nouvelles dépeignant la vie des artisans³.

Les études littéraires et scientifiques sont représentées par des articles publiés de temps en temps dans les *Causeries littéraires*. A part les études, dont

1. Ispirescu (1830-1887), ŒUVRES : *Contes et récits populaires*, I, 1873, II, 1874 ; *Les faits et la vie de Michel le Brave*, 1876 ; *Les légendes ou les Contes des Roumains* (recueil), 1882, etc.

2. Gane. ŒUVRES : *Poésies*, 1873 ; (idem, 1886) ; *Essais littéraires : Nouvelles*, 1873 ; *La princesse Ruxandra* (nouvelle hist.), 1873 ; *Nouvelles*, I, II, 1880, 2^e éd. 1886 ; *Pages éparses*, 1901 ; *Jours vécus*, 1903 ; *Péchés avoués*, 1904 *Deux folies et Le Chêne de Bărzești* n° 69 et 70 de la collection Șaraga, etc.

3. L. Negrucci. Voir ses Nouvelles dans *Causeries littéraires*, 1867-1868-1859 ; 1874-1877-1871. — J.-P. Florantin (en 1871 la « Junimea » refusa de publier ses écrits, vu leur faiblesse). Voir *La Feuille de la Famille*, Buc., 1905, n° 11 et 12, où il expose confusément sa persécution sous le titre *J'accuse*. (A la page 26-21, bibliographie de ses œuvres) — (I. T. Mera : *Pipărui Petru*, 1885 ; Bibl. populaire de la « Tribune » (Transylvanie). — J.-V. Iarnik, *Sprachisches aus Rumäniischen Volksmärchen*, Wienne, 1877 ; *Index zu Diez*, Berlin, 1878 ; Avec Bărseanu, *Doînes de Transylvanie*, Buc., 1885, *Pavel le soldat*, 1891, etc. — J. Alexandri, *Etat économique et financier de la Roumanie d'après les documents*, Bucarest, 1877. — Popovici Bănățeanu (1869-1893) « Bibliothèque pour tous», n° 23, A CONSULTER : Maiorescu, *Causeries littéraires*, 24 et XXIX, Buc., p. 879.

nous avons déjà parlé dans cet ouvrage, mentionnons les suivants travaux qui peuvent avoir aujourd’hui encore une certaine valeur : D.-A. Sturza, « L’importance de la numismatique roumaine » ; P. Verusi, « Sur l’art national » ; G. Dem. Theodorescu, « L’Archéologie historique » ; Dr Tiktin, « Un phénomène morphologique dans la langue roumaine » ; Th. Rosseti, « Sur la direction de notre progrès » ; Värnav Liteanu, « Etudes littéraires » ; A.-G. Șutzo, « Etude sur le roman réaliste de nos jours » ; M. Strajan, « Le principe de l’art », etc., etc...¹.

Pour la philosophie la « Junimea » compte en dehors des traductions et des publications de Maiorescu les œuvres originales du philosophe Basile Conta² qui publia dans les « *Causeries littéraires* » la *Théorie du fatalisme*, la *Théorie de l’ondulation universelle* et les *Essais de métaphysique matérialiste*.

En général, au point de vue du mouvement philosophique la « Junimea » est sans valeur. Aucune de ses productions n’est l’œuvre d’un philosophe original. C’est peut-être la seule fois que l’influence allemande se manifeste quelque part sans y faire pénétrer sa philosophie. Avant de propager des systèmes philosophiques il faut rencontrer dès caractères et des convictions, car de la divergence des opinions naîtront les discussions qui mettront à nu les points faibles des différentes théories. Guidée par la philosophie allemande, la « Junimea » n’a pu faire prévaloir aucun système parce qu’elle n’a pas rencontré l’existence d’un système opposé³, phénomène qui montre bien le peu d’intérêt que prenait le pays aux questions philosophiques.

1. Voir ces publications dans l’ordre cité : *Caus. lit.*, XII, p. 101-107 ; IX, p. 10, 41, 100 ; XI, p. 304 ; XIII, p. 294, 338 ; VIII, p. 1, 53 ; VI, VIII, IX, X ; XVIII, p. 231 ; XIX, p. 1044.

2. Basile Conta (1845-1882) ŒUVRES : collection Saraga, n° 30, 31, 37. 44. — *Théorie du fatalisme*, *Essais de philosophie matérialiste* par V. Conta, Bruxelles-Paris, 1877 ; *Théorie de l’ondulation universelle*, traduit en français par Rosseti-Tescanu, *Préface* de Buchner, Paris, 1895. A CONSULTER : *Le Contemporain*, Iassy, I, p. 881 ; II, p. 32 ; IV, p. 423.

3. Cf. Rădulescu-Motru, *Etudes Philosophiques*, III. *Le rôle social de la philosophie*, Buc., 1891, p. 163-164.

XII

Courants adversaires à la « Junimea »

Outre les nationalistes de Iassy et les latinistes de Bucarest et de Transylvanie, il existait d'autres courants littéraires nettement opposés à l'Ecole de Iassy.

A Iassy, d'abord, les socialistes, à Bucarest, Hasdeu avec son groupe et enfin les représentants du courant français.

Ocupons-nous un moment des socialistes qui soutinrent une polémique très intéressante avec les *Causeries littéraires*. Cette discussion commence en 1881, quand parut la première livraison de la revue socialiste, mais elle se prolonge après 1885 et nous croyons nécessaire d'exposer succinctement les débats ultérieurs à cette date, pour trois motifs : 1^o nous ne voulons pas scinder la question ; 2^o Gherea-Dobrogeanu, le chef de l'Ecole socialiste, relève les défauts de la critique de Maiorescu et examine la cause des résultats minimes, selon lui, obtenus par la société « Junimea » ; 3^o il inaugure chez nous une nouvelle et influente école critique ; ainsi, nous considérons son activité comme la transition entre l'époque qui va jusqu'à 1885 et celle qui suit cette date.

Quant à Hasdeu, nous avons déjà dit ses attaques contre la « Junimea » ainsi que les divers groupes qu'il formait pour la publication des revues dont la plus forte fut la *Revue contemporaine*, il ne nous reste plus qu'à exposer dans ses lignes générales, son activité littéraire et terminer enfin par quelques considérations sur les représentants du courant français.

Les socialistes groupés autour de la revue scientifique et littéraire, *Le Contemporain* à Iassy (1881-1891) firent une sérieuse opposition à la « Junimea », à laquelle ils reprochaient de considérer la littérature comme l'apanage exclusif de quelques-uns et cherchèrent à vulgariser la science par tous moyens. La revue des socialistes se propose de faire connaître au public la façon dont la science contemporaine conçoit l'univers, et d'introduire en Roumanie les discussions sur les grandes théories scientifiques occidentales. Ainsi que les *Causeries littéraires*, la revue *Le Contemporain* veut lutter contre les œuvres scientifiques erronées et les livres didactiques mal faits. Il est inouï de penser combien de superstitions, d'erreurs, d'ignorance contenaient les livres destinés à éclairer l'intelligence des enfants¹.

Jean Nădejde, fondateur de la revue socialiste, publia en 1886 une histoire de la langue et de la littérature roumaines. Il n'y ménage pas les écrivains médiocres. Quant aux idées linguistiques, il suit celles de Lambrior de la « Junimea », comme il l'affirme lui-même. Les *Causeries littéraires* ne lui épargnent pas une critique rigoureuse, l'accusant de partialité envers ses amis politiques².

Sophie Nădejde, sa femme, est une nouvelliste de talent³.

V.-G. Morțun a traduit et adapté certains ouvrages des littératures étrangères, il est aussi l'auteur de nouvelles agréables⁴ et d'œuvres dramatiques, *Ștefan Hudici* et *Zulnia Hâncu* (Buc., 1891) non sans valeur.

Constantin Mille publia un roman, des poésies, des nouvelles, etc.⁵. Le critique A. Costin des *Causeries littéraires* est trop sévère à son endroit : l'œuvre de Mille, à son avis, est un épilogue de l'art naturaliste en

1. A nos lecteurs, *Le Contemporain*, Iassy, I (1881), p. 12.

2. *Caus. lit.*, XXI, p. 919 et suiv.

3. Nouvelles, collect. Șaraga, n° 8, etc.

4. Nouvelles et Légendes, 1881.

5. Mille, ŒUVRES : *Vers* (1878-1883) ; *Dinu Milianu* (roman) ; *Le fils du pope*, 1887 ; *Une génération*, 1891.

décadence où se trouvent en une exposition sans ombre et sans art tous les non-sens et toutes les banalités¹.

Le plus important des écrivains de la revue socialiste, celui qui entretint une polémique des plus intéressantes avec Maiorescu est Dobrogeanu-Gherea². Originaire de Bessarabie, il vint en Roumanie après s'être enfui des prisons russes. Avec Gherea, le groupe littéraire du *Contemporain* devient plus puissant ; presque tous ceux qui avaient quitté la « Junimea » se joignirent à ce groupe et Gherea compta bientôt, autour de lui, les auteurs les plus distingués de la Roumanie : le dramaturge J.-L. Caragiale, le poète Alexandre Vlahuță, le prosateur B. Ștefănescu-Delavrancea, etc. Secondé par ces hommes de talent, il fonda une autre revue très importante sous le titre de *Littérature et Science* (1894) dont deux volumes seulement parurent. Les articles de cette revue firent naître des discussions contradictoires ; après même qu'elle eut cessé de paraître, les articles de Gherea trouvaient encore leur écho dans divers revues qui continuaient à discuter ses principes sur un art utilitaire.

Les critiques de Gherea sont des travaux dont l'importance pour la littérature roumaine est incontestable : il est le premier chez nous qui ait introduit dans la critique littéraire la théorie de Taine qui, chez lui, reçoit une grande, peut-être même trop grande application. Il analyse minutieusement l'âme de l'écrivain pour découvrir quelles causes psychologiques ou physiologiques l'ont déterminé à écrire comme il l'a fait et non autrement, et, cherchant la liaison entre la création et le milieu qui entoure l'artiste, il veut mettre en évidence l'influence que l'œuvre à son tour peut exercer sur le

1. Cf. *Caus. lit.*, XXII, p. 62.

2. Gherea, ŒUVRES : *La conception matérialiste de l'histoire*, 1830 ; *Etudes critiques*, 2^e éd. 1890-1897, 3 vol. ; *Littérature et Science*, 1893 ; A CONSULTER : P. Negulescu, *Polémiques*, Buc., 1895.

Mentionnons encore les collaborateurs suivants du *Contemporain* : Th. Speranță, Ștefănescu-Delavrancea, N. Iorga, D.-A. Theodoru, Gh. Rășcanu, I. Păun, etc.

milieu ; considérant enfin l'artiste comme un organisme il veut établir la relation entre cet organisme et les forces créatrices. D'après Gherea, le milieu exerçant son influence sur l'artiste, il ne représentera que ce qu'il a senti comme impression, et, comme dans l'art, se manifestent la sensibilité, la moralité et la croyance de l'artiste, Gherea trouve tout naturel que certains arts aient un but moral et utile, les autres, nuisible et immoral, donc l'art a une tendance sociale : « Les grands poètes de tous les temps et chez tous les peuples n'ont exprimé que de grandes idées sociales, et ils étaient d'autant plus grands qu'ils savaient exprimer d'une manière plus complète les tendances de l'époque et du peuple. »¹. Gherea s'élève donc contre la critique de Maiorescu qui préconisait l'art pour l'art.

Dans son article « *Sur la critique* »² il montre que la méthode de Maiorescu, bonne autrefois, n'est plus suffisante. Il préconise cette critique dont nous avons parlé plus haut, jette les bases d'une nouvelle école critique et croit que le changement de direction aura comme résultat la destruction de l'esprit de camaraderie littéraire³. Selon lui la critique ne doit plus juger, comme celle de Maiorescu, mais expliquer. Après avoir exposé ses principes il discute avec J.-N. Roman, adversaire déclaré de la direction du *Contemporain*⁴, et applique enfin ses principes dans des articles spéciaux sur certains écrivains où il développe sa théorie par fragments.

Dans son article sur Eminescu de la « Junimea »⁵ il s'intéresse à la question de savoir si le passé peut être pris comme matière poétique, et se déclare l'adversaire de toute œuvre tirée du passé qui ne peut être que morte. Selon lui seuls les réactionnaires peuvent le poétiser,

1. Voir le *Thésisme et le tendantionisme dans l'art*, *Etudes critiques*, 1, p. 297, 298. *Le Contemporain*, VI¹, 398, 519.

2. *Op. cit.*, 1, p. 7-51. *Le Contemporain*, VI, p. 260.

3. *Etudes critiques*, p. 46.

4. J.-N. Roman, *Contre la direction litt. du Contemporain*, Iassy, 1887 ; *Une réponse à M. Gherea*, Iassy, 1889.

5. « *Etudes critiques* », 1, 2^e éd., p. 80 et suiv.

chose trop facile d'ailleurs pour un poète que de nous donner des images et des tableaux d'une époque que l'on ne peut contrôler. Dans l'article sur l'auteur dramatique Caragiale¹, il insiste sur la valeur des auteurs satiriques, mais leur demande un idéal social plus élevé pour rendre leur rôle plus utile. Enfin analysant le pessimisme de la littérature roumaine, il trouve que mieux vaudrait le nommer déceptionisme, il ne faut pas en chercher la cause dans la métaphysique, ni dans le progrès de la science, non plus que dans l'absence de foi; mais en tant que socialiste convaincu il croit trouver la vraie cause dans la mauvaise organisation de la société².

Plus importante est la polémique entre Gherea et Maiorescu : ce dernier en défendant les Comédies de Caragiale contre l'accusation d'immoralité déclare que l'*impersonnalité* est la condition éthique d'un œuvre d'art³, et plus tard défendant Alexandri⁴ contre les critiques de Vlahuță et de Delavrancea⁵ il affirme que la *personnalité* est la condition esthétique. Gherea dans son étude sur la personnalité et la morale dans l'art⁶ discute les jugements de Maiorescu sur la morale dans l'art, insistant sur les idéals sociaux et soutenant que les vues de Maiorescu sont métaphysiques, qu'il emploie une terminologie lourde et impropre, enfin qu'il est en contradiction avec lui-même. Lequel des deux termes est exact, poète impersonnel ou personnel ? Tous deux, répond Maiorescu, car les mots personnel et impersonnel ont deux significations : le poète est impersonnel dans la perception du monde, car il doit s'oublier soi-même et concentrer toute son attention sur l'objet et par cela seulement l'objet cesse d'être individuel et

1. *Etudes critiques*, I, 2^e éd., p. 326 et suiv.

2. « *Le déceptionisme dans la littérature roumaine*, *Etudes critiques*, I, p. 52.

3. Maiorescu, *Critiques*, II, p. 171 et suiv.

4. *Ibid.*, p. 201.

5. Vlahuță, Conférence à l'Athénaïe, 27 février 1886. — Delavrancea dans l'« *Epoque* » (11 janvier 1886) où il critique le drame *Despot-Vodă* d'Alexandri.

6. « *Le Contemporain* », V. p. 43.

devient type, c'est la partie éthique de l'artiste ; mais la perception objective peut reproduire le caractère personnel du poète et alors il exprime son individualité, c'est la partie esthétique de l'artiste¹. C'est à peine en 1893 que Gherea publia sa réponse², mais puisqu'elle contient une sévère appréciation de la société littéraire de Iassy nous en dirons deux mots : Il maintient l'accusation de contradiction et se défend contre les reproches de Maiorescu qui lui dénie toute connaissance de la logique ; enfin son article s'achève par quelques considérations sur l'œuvre de la « Junimea » qui selon lui n'eut qu'une influence restreinte. Il admire la pléiade de Iassy, il montre les conditions favorables où elle se trouvait, mais il est surpris des minimes résultats obtenus. L'explication de l'action limitée de la « Junimea » se trouve, d'après lui dans l'absence, chez ses membres, d'un idéal social élevé³, car cette société était opposée aux mouvements progressistes ; bien qu'elle fût presque révolutionnaire dans sa lutte pour la langue et une forme littéraire, elle était, dans le fond, conservatrice et même réactionnaire ; en éliminant les déclamations et les formes vides de la civilisation, la « Junimea » élimina le contenu idéal de ces formes⁴.

Les idées de Gherea furent l'objet des discussions les plus vives, mais nous devons nous arrêter là⁵.

Parmi les adversaires les plus acharnés de la « Junimea » Hasdeu doit occuper la première place⁶. C'est une personnalité littéraire de premier ordre et

1. « Contradictions ? Petite étude de stratégie littéraire, Critiques », II, p. 375-377.

2. *Littérature et Science*, Buc.l, p. 72 ; « Etudes critiques », III, 1897, p. 192.

3. *Op. cit.*, p. 94-95.

4. Cf. « *Littérature et science* », 1898, p. 259.

5. Citons : P. Negulescu, *Impersonnalité et morale dans l'art, Le Socialisme et l'art*, Buc., 1895 ; — Rădulescu-Motru, *Les idéals et l'art dans la Nouvelle Revue Roumaine*, I, n° 2, p. 54 (1900) ; — Dragomirescu, *Caus. lit.*, Buc., XXVII ; — A. Philippide, *Caus. lit.*, Buc., XXV, p. 1015, etc.

6. A CONSULTER : N. Pâtrășcu, *Les écrivains roumains contemporains*, IV, 1898, p. 1-46.

lorsque la « Junimea » vint se heurter contre lui, elle dut souvent reculer. C'est pourquoi nous croyons nécessaire d'exposer sommairement son activité littéraire. D'ailleurs, il est du petit nombre de ceux qui, en dehors de la « Junimea », luttèrent contre l'orthographe de l'Académie Roumaine et, lors de la réforme orthographique de 1881, il est à côté de Maiorescu pour demander les mêmes réformes.

Hasdeu fit preuve d'un labeur infatigable comme nouvelliste, poète, dramaturge, philosophe, critique, historien et linguiste.

Il demandait l'indulgence dans les jugements sur la littérature antérieure à son époque. Il fallait, disait-il, moins juger ce qu'ont fait les écrivains (et les hommes d'Etat) que leur tenir compte de ce qu'ils ont voulu faire. Il considère donc la critique de Maiorescu comme trop sévère. D'ailleurs la différence capitale qui existait entre leurs idées sur la littérature, l'histoire, la politique et la vie sociale était si prononcée qu'elle éclatait au premier regard : Hasdeu était nationaliste, les idées de Maiorescu par contre étaient plus générales, plus humanitaires ; Hasdeu étudiait profondément et dans toutes les directions ce qui est spécial au peuple roumain, tandis que Maiorescu examinait le travail des autres nations pour en arriver à la civilisation, puis tournait ses regards vers la Roumanie pour appliquer, dans les limites du possible, ce qu'il avait trouvé bon ailleurs ; Hasdeu montra plutôt nos qualités, Maiorescu mit en évidence notre côté faible ; Hasdeu juge la critique de Maiorescu sans utilité, ce dernier est d'un avis opposé ; Hasdeu est un homme ingénieux, spirituel, imaginatif, Maiorescu un juge froid, un logicien ; le premier est optimiste, le second possède un fond de pessimisme¹.

Parmi les adversaires de la « Junimea », Hasdeu était le plus respectable par son érudition. Nous avons parlé de la critique de G. Panu contre l'ouvrage de

1. Cf. tout cela, N. Pătrașcu, *Les écrivains roum. contemp.*, IV, 1898, p. 42.

Hasdeu : *L'Histoire Critique des Roumains*¹, mais malgré ces griefs on ne pouvait méconnaître que Hasdeu eût apporté de nombreuses connaissances grâce à sa méthode². L'apparition du premier volume de cet intéressant ouvrage amena une révolution dans les études historiques de la Roumanie³ : on traite alors de l'« Extension territoriale de la Valachie », de la « Nomenclature » et de l'« Action de la nature sur l'homme », questions dont personne chez nous ne s'était jamais occupé. Dans la troisième partie, il examine la nature de la Valachie à trois époques différentes : au temps d'Hérodote, au temps d'Ovide et au moment de la formation de la langue roumaine. Il place le berceau de la nationalité roumaine en Olténie contrairement à la théorie de Rœsler qui le place en Macédoine.

Hasdeu réunit autour de lui un groupe d'écrivains de valeur qui partageaient ses vues. Il fut le rédacteur en chef de nombreuses revues, mais, à l'exception de la *Colonne Trajane*, de la *Revue Nouvelle*, elles n'eurent pas le bonheur de paraître longtemps. A cette dernière revue, qui peut se comparer aux meilleures publications similaires de l'étranger, collaborèrent : le poète Vlahuță, qui avait quitté la « Junimea », Delavrancea, Bileciurescu, Iorga, etc. Il semblait que la *Revue Nouvelle* (1888-1895) dût avoir quelque succès, mais les malentendus qui se produisirent peu après son apparition firent passer la plupart des rédacteurs aux autres groupes littéraires.

Hasdeu eut à soutenir des polémiques philologiques avec Basile Burlă, Maiorescu, A. de Cihac, Lambrior des *Causeries littéraires*⁴. Profond connaisseur des langues slaves, il comprit la nécessité d'étudier les éléments slaves dans la langue roumaine. Partisan du

1. Hasdeu chargea Tocilescu de répondre à Panu ; voir : *Colonne Trajane*, IV, n° 5, p. 70.

2. Cf. *Caus. lit.*, VIII, 438.

3. Du 2^e volume il n'a paru qu'une seule livraison.

4. Voir La *Colonne Trajane*, p. 1, 1874. — *Le Roumain*, 13, 14, 15 avril 1875 (Buc.) etc.

maintien de ces éléments, il railla les latinistes dans *Orto-Nerozia*^{1.}

Il étudia la langue des vieux documents et celle de la littérature populaire^{2.} Son *Magnum Etymologicum Romaniae* est une œuvre philologique gigantesque conçue sur un plan trop vaste pour que la vie d'un seul homme puisse suffire à son achèvement. C'est sur l'invitation de l'Académie que Hasdeu entreprit la composition de ce « Dictionnaire de la langue populaire des Roumains »^{3.} Cet ouvrage, resté inachevé, est d'un précieux secours pour celui qui veut étudier la psychologie du peuple roumain : chaque mot est accompagné de ses formes dialectales et d'explications sur les mœurs, les superstitions, les croyances, etc., qu'il exprime. Hasdeu passe successivement en revue : 1^o la phonétique populaire, base de la dialectologie ; 2^o les croyances intimes du peuple, ses mœurs et ses traditions... tout ce qu'on entend aujourd'hui par le mot *folk-lore*^{4.} Dans l'introduction, il établit son principe, très connu chez nous, de *la langue en circulation*⁵ : il combat l'opinion de A. de Cihac qui dans son *Dictionnaire d'étymologie daco-romane* soutenait qu'un cinquième seulement des mots roumains sont latins (deux cinquièmes slaves, un cinquième turcs, un cinquième varia). Hasdeu démontre qu'il ne faut tenir aucun compte des mots qui ne circulent pas.

Hasdeu s'occupe encore de poésie, de théâtre, de philosophie, etc.^{6.}

Disons encore un mot des défenseurs de l'influence française :

A l'exception de quelques-uns de ses membres, la « Junimea » était hostile à l'influence française qui,

1. Comédie originale en 3 actes ; *Colonne Trajane*, II, 43, p. 105.

2. *Cuvante den Bătrunii*, I, (1550-1600). Préface de Suchardt, Buc., 1878 ; II (xvi^e siècle) Buc., 1880. Voir la critique de A. de Cihac, *Caus. lit.*, XIII, 81, 135; XIV, 125, 115.

3. *Mag. Etym. Rom.* Buc., 1886.

4. *Ibid.* I, voir la Préface.

5. *Etym. Mag. Rom.*, I, p. xlvi.

6. *Răsvan-Vodă, Sic cogito*, Buc., 1892, etc.

néanmoins, persista surtout à Bucarest où elle prédomina. Bolintineanu est l'un des écrivains qui la subit le plus; son élève Grégoire-H. Grandea¹ professe comme lui une profonde admiration pour le romantisme français. Il dirigea beaucoup de revues et y collabora, principalement à *l'Abeille du Pinde* (1868) et à *la Tribune* (1873); il écrivit des poésies et un roman, *Fulga*, dont l'intrigue et les caractères sont faibles.

Le représentant le plus puissant du courant français et l'adversaire déclaré de la « Junimea » fut *Michel Zamphirescu* dont nous avons parlé au moment de la lutte avec la *Revue contemporaine* de Bucarest. Il écrivit dans d'autres revues et publia un volume de vers *Chansons et Plaintes* (1881)² dont la valeur est incontestable, mais où l'on peut regretter l'emploi excessif de mots français. Citons parmi les meilleures de ses pièces : *Mea culpa*, *Irena*, *La Mariée du Spectre*, etc.

(Scurtescu, Rădulescu Niger, Macedonski, Dem. Teleor etc., sont d'autres représentants de l'Ecole française)³.

Nous voyons donc que les idées de Gherea et de son groupe, de Hasdeu et de ses admirateurs, se présentent nettement opposées aux tendances de la « Junimea » qui se vit obligée de discuter les nouvelles théories. Ce ne sont plus des opinions émises par des ignorants ou des chauvins, mais par des esprits ayant des convictions fermes et des connaissances scientifiques solides. Une époque nouvelle commence, elle se base sur les principes exposés par Gherea et Hasdeu. Mais la « Junimea » n'existe presque plus ; toutefois ses idées seront longtemps en lutte avec les nouvelles.

1. ŒUVRES : *Les Préludes*, 1862 ; *Myosotis*, 1865 ; *Fulga* (roman) ou *Idéal et Réel* (1873) ; *Poésies nouvelles*, 1873.

2. N° 3 et 47 de la Bibl. p. tous, Bucarest.

3. Macedonski se donne pour le chef de l'école mystique décadente chez nous. C'est un adversaire déclaré de la poésie d'Eminescu. Son œuvre est un dernier effort de l'influence française contre celle de l'Allemagne.

CONCLUSION

La génération qui précède 1866, enthousiasmée par les idées patriotiques et désireuse de voir le pays s'ache-miner dans la voie du progrès, fit des efforts inouïs et des sacrifices immenses pour jeter les bases de l'Etat roumain, efforts qui furent secondés par la littérature de cette époque.

La génération qui suivit n'ayant plus à lutter pour assurer la force de l'Etat, affermi par l'union des principautés et l'avènement au trône d'un prince étranger, la littérature, de son côté, n'eut plus à prêter son appui et les écrivains travaillèrent alors, avec non moins d'ardeur, pour former une langue littéraire et favoriser le mouvement intellectuel.

La « Junimea » de Iassy réalisa en majeure partie les desiderata de cette génération ; mais, forcée qu'elle était de faire ressortir l'antagonisme des idées précédant 1866 et les tendances postérieures à cette date, elle suscita à de violentes polémiques dont elle sortit victorieuse.

Le niveau intellectuel et le goût d'une époque sont les deux conditions qui donnent la mesure du mouvement littéraire : le premier imprime l'élan, le second juge les œuvres en les acceptant ou en les repoussant.

La « Junimea » remplit ces deux conditions. La culture supérieure de ses membres doués d'un certain talent favorisa le progrès de la littérature roumaine et leur goût éclairé provoqua le mépris des œuvres médiocres en même temps qu'il faisait naître l'amour des nouvelles productions plus conformes aux tendances du moment.

La « Junimea », pendant un instant, dirigea le mouvement intellectuel du pays et, la période de 1866 à 1885, durant laquelle se développe son activité, comprend toutes les phases de la lutte entre les errements du passé et les innovations du présent ainsi que le triomphe de ces dernières.

Le tout peut se résumer de la manière suivante :

1^o La « Junimea » lutta contre l'aveuglement des nationalistes tant dans l'histoire que dans la philologie. Elle réussit à jeter les bases des études historiques sérieuses appuyés sur les documents et parvint à libérer la langue du joug de la philologie pédante des latinistes.

2^o Elle eut le mérite incontestable de fixer la langue littéraire en la rapprochant du parler populaire et s'opposant à l'introduction des néologismes, puis fit maintenir les termes slaves déjà fortement enracinés dans la langue.

3^o La « Junimea » mit fin aux disputes orthographiques en fixant l'orthographe phonétique admise aujourd'hui par tous les écrivains.

4^o Avec la « Junimea » commence une littérature sérieuse, un courant salutaire et les écrivains font preuve de solides connaissances : le beau, le sincère et le vrai sont les préoccupations constantes de ceux qui produisent des œuvres de valeur.

5^o La « Junimea » préconisa comme source d'inspiration le fonds national, ses écrivains étudièrent la vie du peuple, et firent ainsi un premier pas vers une littérature nationale et non plus servilement imitée des littératures étrangères.

6^o La critique sévère introduite par la « Junimea » eut le don de convaincre les écrivains d'abandonner une fausse voie : les uns cessèrent d'écrire, les autres entrèrent dans une voie plus adéquate à leur nature propre et à celle du peuple. Cette critique eut le double résultat d'être utile aux lecteurs comme aux écrivains en formant le goût esthétique des uns et des autres.

7^o La « Junimea », condamnant sans appel tout ce qui était dépourvu d'esthétique, réalisa l'épuration de la

forme et introduit dans la littérature roumaine un soin et une recherche des termes jusqu'alors inconnus ; ce succès fut gros de conséquences pour l'avenir.

8° Les théories esthétiques de la « Junimea » ont servi et servent encore ; elle a assuré à son idéal un respect mais non un triomphe définitif, car ses principes ne furent pas admis sans réserves par les écrivains qui contestent encore aujourd'hui que *le beau* peut se réduire à des principes fixes et uniformes.

C'est entre 1866 et 1880 que le rôle de la « Junimea » fut le plus actif. Elle eut encore quelques années de vitalité, mais elle ne fit plus que vivre sur son ancienne renommée. En 1885 Eminescu et Alexandri n'écrivent plus et les jeunes auteurs, pleins de talent et de vie pressentent une ère nouvelle. Le goût et l'intellectualité ont évolué en modifiant profondément le mouvement littéraire : les écrivains ne veulent plus être enfermés dans les règles fixes et, s'il en est encore qui admettent en poésie l'esthétique de la « Junimea », d'autres, et ils sont nombreux, manifestent leur volonté très arrêtée de rester indépendants et en dehors de toute école. Le goût pour la littérature populaire s'accentue, presque tous les genres sont cultivés avec succès, la forme est des plus parfaites, la critique est devenue scientifique.

La phase nouvelle dans laquelle entre la littérature, diffère sensiblement de la précédente dont elle procède néanmoins.

Après le départ de Maiorescu de Iassy la « Junimea » reste sans énergie et le « maître » lui-même n'aboutit à rien avec la « Junimea » de Bucarest. Circonstances, personnages, idées, tout est changé.

Les *Causeries littéraires* paraissent encore aujourd'hui, mais Jacques Negrucci en a quitté depuis longtemps la direction.

C.

APPENDICE.

Le Groupe politique « Junimiste ».

En Roumanie la politique joue un très grand rôle, elle absorbe l'activité de nombre d'hommes qui souvent pourraient employer à mieux leur énergie. Tout se fait par la politique, « on la retrouve partout, dit G.-M. Lahovary, dans la chaire du professeur, sous l'autel de l'église, sous la robe du magistrat, sous l'épaulette de l'officier, dans le compas de l'ingénieur, dans les méditations de l'homme de science, sous la plume de l'homme de lettres »¹.

De semblables conditions entraînent fatalement les hommes de lettres, et bien que la « Junimea » l'ait exclue de son programme elle se trouva amenée après 1880 à faire plus de politique que de littérature.

On pourrait nous objecter que de telles considérations ne sont pas du ressort d'un ouvrage littéraire. Mais avant de formuler ce reproche il faut tenir compte du cas tout à fait spécial qui nous occupe, et si la société « Junimea » a perdu aujourd'hui toute son importance comme association littéraire, elle est devenue un parti politique qui devient plus puissant de jour en jour.

N'oublions pas non plus que le succès du groupe, qui fait le sujet de cette étude, est dû en grande partie aux événements politiques et que c'est la politique aussi qui, vers 1884, détermina l'établissement, à Bucarest, de la société « Junimea » de Iassy. A partir de cette date une nouvelle phase s'ouvre à son activité, plutôt politique que littéraire. La fusion entre Iassy et Bucarest est un fait accompli dont la littérature rou-

1. G.-M. Lahovary, *Histoire d'une fiction*, Bucarest, 1897, p. 16.

maine en ressentira les conséquences après 1885¹. La politique la passionnant, l'intérêt pour les lettres diminuera en raison inverse. « La réalité pratique, écrit Maiorescu, les exigences de la vie publique ont surgi et les ont jetés (les membres de la « Junimea ») dans diverses sphères d'action, et là où commence l'action cesse le repos contemplatif... »².

La constitution du groupe politique « Junimiste » ne fut point le résultat des circonstances fortuites ou d'un de ces mécontentements passagers qui donnèrent naissance en Roumanie à tant d'éphémères groupes politiques. Le parti politique « Junimiste » a ses principes, un credo politique bien établi, de même qu'autrefois il en avait un en littérature.

La conception politique de la « Junimea » de 1871-1873 était le respect des points fondamentaux établis par les Divans Ad-hoc (7 oct. 1857)³.

A 1881 la Roumanie indépendante s'élève au rang de royaume, la première époque de la renaissance nationale est finie, une nouvelle ère commence, mais le programme des Divans Ad-hoc étant réalisé, il cesse d'être la conception de la « Junimea » qui élargit aussitôt ses vues politiques.

Les membres du parti « Junimiste » ont des idées libérales sincères ; favorables aux étrangers, ils ont même proposé une solution dans la question très controversée des Juifs en Roumanie. En réclamant le remaniement de la *Constitution*, ils ont demandé des réformes rationnelles, pratiques et adéquates au niveau intellectuel du peuple. Celles qui ne répondait pas à un besoin furent repoussées ; les questions nationales — celle des Roumains de Transylvanie — les préoccupèrent moins que les autres partis. Le chef actuel P.-P. Carp

1. La XIX^e année (1885-1886) des *Causeries littéraires* s'imprime à Bucarest.

2. Maiorescu. *L. Negrucci et la « Junimea », Critiques*, II, p. 339.

3. Le respect des capitulations, l'union des Principautés, une dynastie héréditaire d'une famille régnante en Europe, la neutralité et le système constitutionnel. Cf. Maiorescu, *Caus. lit.*, XXX, p. 127.

se montra sceptique en ce qui concerne les réformes qui, dans l'avenir, pourraient réaliser un certain idéal ; il doute que les lois puissent le préparer. « Il ne se fait aucune illusion, affirme Damé, sur la valeur des élections et n'admet aucun sentimentalisme en politique. »¹.

Les « Junimistes », malgré leur petit nombre, n'ont pu être fondus dans la masse des deux « partis historiques » : le parti *Conservateur* et le parti *Libéral*. A l'occasion, ils sont entrés dans des combinaisons ministérielles avec l'un ou l'autre de ces partis. Le parti « Junimiste » est et restera conservateur, mais ce serait se tromper que de le confondre celui-ci avec les Conservateurs. Les principes de tous deux sont différents et, en plus, les « Junimistes » considèrent le parti historique Conservateur comme trop peu moderne et trop attaché aux préjugés nationaux. Les « Junimistes » lui reprochent aussi son hésitation dans les questions de politique extérieure où les « Junimistes » ont toujours fait preuve d'une grande largeur de vues².

Tous les membres de la société littéraire « Junimea » ne passèrent point au parti politique « Junimiste », de même que les junimistes politiques n'ont pas tous le même credo littéraire.

C'est en 1870 que quelques membres de la « Junimea » ont commencé à s'occuper des affaires du pays mais en dehors de la société. Les *Causeries littéraires* qui n'admettaient pas la politique furent loin d'encourager les membres désireux de se lancer dans cette voie. Cependant, la revue discuta, à l'occasion, quelques actes du Parlement. Ainsi, lorsqu'il eût voté l'amendement du général E. Florescu (14 février 1870) relatif à l'enseignement et d'après lequel les popes des villages devaient remplir la fonction d'instituteurs, moyennant une rémunération supplémentaire, Maiorescu s'éleva

1. Frédéric Damé. *Histoire de la Roumanie contemporaine*, Paris, 1900, p. 378.

2. Les membres les plus influents sont : P.-P. Carp., T. Maiorescu, Th. Rosseti, Menelas Ghermani, J. Negrucci, P. Missir, C. Arion, etc.

contre cette décision et publia son article *L'instruction primaire menacée*¹, où il s'attaquait énergiquement aux réactionnaires. Le général Florescu demandait que la religion occupât la première place dans l'instruction ; Maiorescu dans sa réponse disait que la religion n'avait pas à s'ingérer dans l'instruction de l'Etat, qu'elle devait rester affaire privée ou tout au plus communale². Le critique, abandonnant bientôt le côté politique de la question, ne l'envisage plus qu'au point de vue pédagogique et réclame avec insistance qu'on restreigne l'influence de l'Eglise sur l'école³. C'est le premier article avec caractère politique publié par les *Causeries littéraires*.

En 1871, Costa-Foru, ministre des Affaires étrangères, de passage à Iassy, avait offert aux membres de la « Junimea » plusieurs sièges au Corps législatif. Il leur disait que la passivité de quelques hommes d'ordre peut faire péricliter le trône et le pays⁴ et détermina les chefs de la « Junimea » à entrer dans la politique : Maiorescu, P. Carp et Th. Rosseti furent élus députés au Parlement. La même année fut présentée une pétition, connue sous le nom de *Pétition de Iassy*⁵ signée par Maiorescu et beaucoup d'autres membres de la « Junimea ». Les signataires réclamaient la liberté et la justice et l'abrogation de la devise *liberté, égalité, fraternité*, qu'ils considéraient comme révolutionnaire. Ils demandaient encore la peine de mort pour les criminels ; l'envoi des journalistes, qui se permettent d'insulter le public, devant un tribunal correctionnel et non plus devant la cour d'assises qui les acquittait toujours ;

1. Voir *Caus. lit.*, IV, p. 33 et suiv.

2. Cf. *Ibid.*, p. 34.

3. L'article de Maiorescu fit grand bruit. Les journaux accusèrent la « Junimea » d'athéisme, parce que Maiorescu avait réclamé un enseignement laïque (cf. Panu, *La Semaine*, n° 16, p. 104). — La « Junimea » se préoccupa de la réorganisation de l'instruction publique. Maiorèsco publia vers 1871 la *Réforme de l'instruction publique* (*Caus. lit.*, IV, 237-254) et essaya en 1874, en qualité de ministre, une réforme radicale.

4. Cf. *Caus. lit.*, XXXI, p. 123.

5. Maiorescu et consortium, *La Colonne Trajane*, II, n° 20 (82) p. 78. — Les « Junimistes » contestent que cette pétition contenait leur programme politique.

le remaniement de la loi électorale, etc. Carp, le chef du parti, était à l'étranger quand la pétition fut soumise au Parlement. Elle était en majeure partie l'œuvre de Grégoire Sturdza député de Iassy. Carp se déclara ouvertement contre cette pétition qui ne concordait nullement avec ses vues politiques.

En 1874, Maiorescu devenu ministre des Cultes et de l'Instruction publique essaya de faire voter son projet de loi tendant à réformer l'instruction secondaire. Le Sénat n'ayant pas voulu le suivre dans cette voie, Maiorescu donna sa démission¹.

L'arrivée au pouvoir du parti « Junimiste » est due à une circonstance de politique extérieure.

En octobre 1879, un événement important s'était produit en Europe : l'Allemagne avait conclu un traité d'alliance avec l'Autriche-Hongrie contre la France et la Russie. Le roi Charles, alors prince, qui voulait faire entrer la Roumanie dans cette alliance austro-allemande, s'appuyait sur le « parti libéral », plus ferme dans la politique extérieure, dont le chef illustre Ioan Brătianu était président du Conseil.

En 1881 personne n'ignorait qu'un rapprochement allait s'opérer avec l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie. On connaissait les visites faites au comte Kalnoky et au prince de Bismarck ; on savait que le prince et Brătianu voyageaient pour des raisons diplomatiques.

En 1881, 1^{er} janvier, Maiorescu publia un article dans la *Deutsche Revue* où il faisait ressortir les avantages pour la Roumanie de suivre la politique austro-allemande². « La voie que suivait la politique étrangère

1. Basile Conta (Junimiste) V.-A. Ureche, D. Sturdza (libéraux) ont aussi essayé de modifier la loi sur l'instruction mais sans succès. En 1890, Maiorescu essaya de nouveau de faire passer son projet, mais le Sénat profita de l'occasion pour renverser le ministère. Spiru Haret, ministre du parti libéral, eut la chance, il y a quelques années, de modifier la loi sur l'instruction secondaire et supérieure.

2. La même année P.-P. Carp, dans sa réponse au discours du trône, compléta le programme des « Junimistes » : organisation plus parfaite de l'Etat et de la société ; les paysans doivent devenir propriétaires de leurs terres, etc. (Voir ses discours, *L'Ère nouvelle*, Iassy, 1899.)

du gouvernement lui fournit une occasion pour rentrer en scène, occasion d'autant meilleure pour lui que le ministère suivait la politique qu'il avait toujours préconisée. »¹.

En 1888, une opposition unie de conservateurs et de libéraux, avec un chef conservateur à leur tête, força Brătianu de donner sa démission. Le roi pria le vieux Cogălniceanu du parti libéral de former le nouveau Cabinet. La combinaison tentée par Cogălniceanu échoua, l'opposition unie lui ayant refusé son concours. Impossible également de choisir parmi les éléments démissionnaires. D'autre part, appeler au pouvoir, le chef de l'opposition qui ne partageait pas les vues du souverain sur la politique extérieure n'était pas plus faisable. Enfin, malgré les protestations des vieux « partis historiques », le roi s'adressa au groupe des « Junimistes » et chargea Théodore Rosseti, fondateur de la « Junimea », président de la Cour de cassation, de former le nouveau Cabinet.

Les « Junimistes » prirent le pouvoir le 22 mars 1888. De cette façon la politique extérieure du roi était assurée et pouvait triompher, car les « Junimistes », comme nous l'avons vu, étaient favorables à l'alliance avec l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie. Le ministère fut ainsi composé : Th. Rosseti, président du Conseil et ministre de l'Intérieur ; Maiorescu, ministre de l'Instruction publique et des domaines par intérim ; P.-P. Carp. ministre des Affaires étrangères ; Ménélas Ghermani ministre des Finances ; Marghiloman, ministre de la Justice ; général Baronzi, ministre de la Guerre.

C'est ainsi que la société littéraire « Junimea », qui domina un moment le mouvement littéraire du pays, arriva à la tête des affaires publiques comme parti « Junimiste ». Son maintien au pouvoir fut de courte durée.

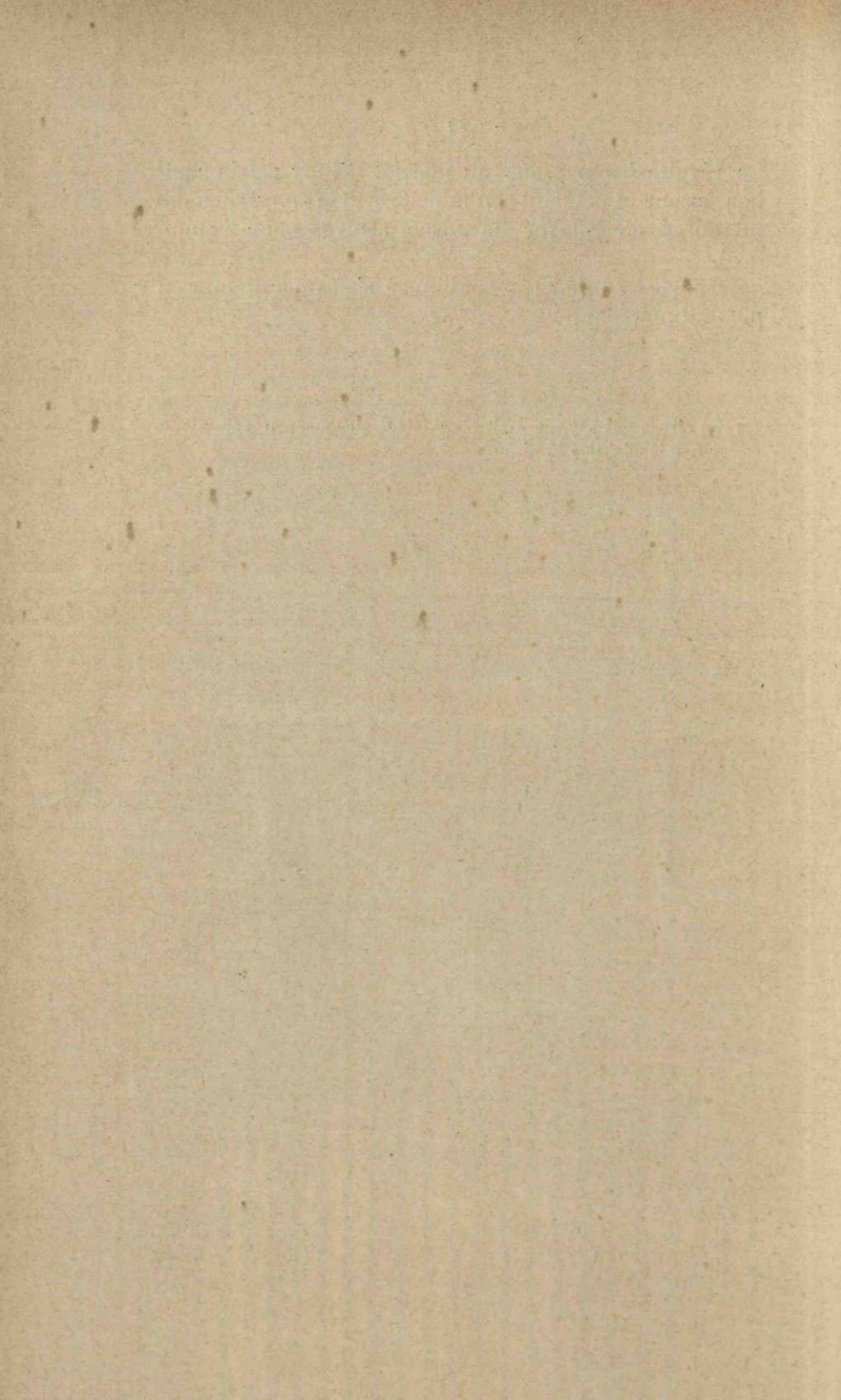
1. *Quinze mois de régime libéral en Roumanie*, Paris, 4^e éd., p. 134.

2. Pour plus de détails voir : Maiorescu, *La révision de la Constitution et la chute du ministère Brătianu*, dans le III^e volume des *Discours parlementaires*, Buc., 1899, p. 41 et suiv. *Caus. lit.*, XXXII, 1089.

La révolte des paysans du district d'Ilfov éclata malheureusement pendant son ministère et le gouvernement fut forcé d'employer la force armée pour l'étoffer¹.

Le parti « Junimiste » continue à s'affirmer de plus en plus de nos jours.

1. La révolte des paysans avait ses origines quelque peu auparavant, encore sous le ministère Brătianu.



INDEX ALPHABÉTIQUE

A

Achim (von Arnim), p. 114.
Adamescu (Gh.), p. 188.
Alexandri (I.), p. 217.
Alexandri (B.), p. 28, 41, 58, 95,
 96, 98, 108, 112, 114, 115, 140,
 155, 157, 159, 181, 188, 189,
 196, 197, 201, 211, 215, 231.
Alexandrescu (Gr.), p. 29,
 58, 129, 189.
Anacréon, p. 199.
Aricescu, p. 28 note, 131.
Aristia, p. 28 note.
Arsenie (D.-M.), p. 116.
Aron (Vasile), p. 18 note.
Asaki (Gh.), p. 27, 131.
Attila, p. 155.
Aurélien (l'Empereur), p. 200.
Aurelian (P.-S.), p. 154.
Auersperg (comte Alex.-Antoine) p. 191.

B

Barac (Ion), p. 18 note.
Barbara (Sainte), p. 120.
Barnuțiu (Siméon), p. 63, 85,
 86, 87.
Baritiu (Gh.), p. 63 note, 83,
 85, 99, 143.
Bârseanu, p. 115.
Baronzi, p. 131.

Baronzi (général), p. 240.
Babes, p. 131.
Bălcescu (N.), p. 28, 66, 190.
Bălcescu (C.), p. 28 note.
Bazaine, p. 57 note.
Bădescu, p. 115.
Bastiat, p. 196.
Baudelaire (Gh.), p. 205.
Bérénice, p. 132 note.
Beldiceanu, p. 209.
Beldiman (A.), p. 17 note.
Bengescu (Dabija), p. 211.
Bibicescu, p. 116.
Bilciurescu, p. 226.
Bismarck, p. 239.
Bodnărescu (S.), p. 41, 156,
 157, 158, 189, 190, 211.
Boerescu (Basile), p. 93.
Bolintineanu (D.), p. 29, 58,
 95, 129, 131, 139, 140, 153,
 157, 189, 228.
Boliac (César), p. 58, 131, 157,
 189, 197.
Boileau (J.), p. 29, 208.
Bopp, p. 71 note, 83.
Brentano (Clément), p. 114.
Brătianu (I.), p. 239, 240, 241.
Brociner, p. 210.
Buiuciu (M.), p. 158, 159.
Buckle (H.-Th.), p. 147, 203.
Burla (B.), p. 82, 83, 162, 199, 226
Burada, 115.
Byron, p. 199.

C

Călin, p. 186.
Candescu, p. 155.
Canianu (M.), p. 116.
Candrea (A.), p. 103, 206 note.
Canta (J.), p. 16 note.
Cantemir (Antioche), p. 27.
Cantemir (prince), p. 14.
Capşa (Sc.), p. 209, 211.
Cărlova (V.), p. 18, 58, 129, 189.
Carp (P.-P.), p. 37, 39, 41, 46, 47,
51, 57, 114, 121, 148, 152, 199,
211, 214, 235, 237, 238, 239.
Caragiale (I.-L.), p. 211, 212,
217, 221, 223.
Caragiani, p. 94, 99, 115, 209.
Caranfil, p. 116.
Catulle, p. 209.
Cervantès, p. 199.
César, p. 46.
Cerchez, p. 211.
Charlemagne, p. 46.
Charles (I^{er}, roi), p. 34, 35, 55,
57 note, 63 note 238.
Chénier (A.), p. 199, 208.
Chiajna (Doamna), p. 197.
Christache (pitар), p. 16 note.
Cihac (A. de), p. 102, 226, 227.
Cipariu (Timotei), p. 70, 71, 72,
73, 74, 75, 82, 83, 94, 96, 98, 120,
143, 199.
Claudius, p. 208.
Cogălniceanu (M.), p. 27, 28,
66, 41 note 108, 157, 189, 195,
239.
Comte (Aug.), p. 40 note.
Conta (Basile), p. 41, 218, 239
note.
Coppée (Fr.), p. 199, 207, 210.
Corneille, p. 57.
Cornea (M.-D.), p. 209.
Conaki (Costache), p. 17, 112,
129, 155, 189.

Costin (A.), p. 220.
Costa-Foru, p. 238.
Costin (Miron), note p. 14,
155.
Costin (Nicolas), p. 14 note.
Creangă (I.), p. 58, 141, 219,
217.
Crețeanu (G.), p. 135, 155, 209.
Crilof, p. 27, 29.
Crătăunescu, p. 115.
Cugler (Mathilde), p. 158, 191,
193, 194.
Cuza (prince), p. 35, 63.

D

Damé (Fr.), p. 237.
Darwin, p. 40 note.
Décébal, p. 21.
Demetriade (Mircea), p. 154.
Deleanu (I.-Budai), p. 18,
note.
Densușianu (Arón), 139, 140,
188.
Densușianu (Ovide), p. 108,
113.
Denis (l'ecclésiarque), p. 16
note.
Delavrancea (Stefănescu), p.
221, 226.
Despot-Vodă, p. 181.
Diez, p. 71 note, 81, 83.
Donici (A.), p. 29, 189.
Dositei (métropolitain), p.
155.
Dragomirescu (M.), p. 188.
Drapper (I.-W.), p. 40 note.
203.
Dumitracă (postelnik), p. 17
note.

E

Eliade (Pomp.), p. 59.
Eminescu (M.), p. 41, 58, 111,

- 156, 157, 181, 182, 183, 184,
186, 187, 188, 189, 210, 215,
217, 228, 231.
Eugel (I.-Ch.), p. 24.
Eraclide, p. 214.
Eustrate (logothète), p. 14
note.
Eutrope, p. 145.

F

- Filimon (Nic.), p. 28 note.
Florantin (I.-P.), p. 217.
Florescu (Bonif.), p. 154.
Florescu (Général), p. 237, 238.

G

- Gane (N.), p. 58, 63, 217.
Gaster (D^r M.), p. 110, 116,
Gauthier (Th.), p. 135, 207, 208.
Gheibel, p. 209.
Ghermani (Menelas), p. 240.
Ghica (Pantazi), p. 155, 156,
158.
Ghica (Jean), p. 215.
Gherea (Dobrogéanu), p. 188,
218, 221, 222, 223, 224, 228.
Gide (Paul), p. 158, 159.
Grandea (Grég.), p. 153, 228.
Grădișteanu (P.), p. 154, 156,
157, 158, 159.
Gratiani (Gaspar), p. 199.
Gregoriade, p. 304.
Greceanu (Radu), p. 14 note.
Grigoriu (P.-V.), p. 209.
Göethe, p. 59, 208, 209.
Golescu (I.), p. 93, 94.
Guizot, p. 198, 203.

H

- Hâncu (Zulnia), p. 220.
Hartpole (Lecky), p. 203.
Hasdeu (B.-P.), p. 99, 115, 152,

- 154, 157, 159, 160, 161, 162, 199,
202, 206, note, 213, 219, 224, 225,
226, 227, 228.
Heine (H.), p. 127, 135, 191, 193,
200, 208, 209.
Herwig, p. 208.
Hérodote, p. 226.
Hohenzollern, p. 60.
Horace, p. 207, 210.
Hrisoverghi (A.), p. 17 note.
Hugo (Victor), p. 29, 193, 208.
Hudici (St.), p. 220.
Hurmuzake (É.), p. 198.
Humboldt, p. 199.

I

- Iamandi, p. 209.
Iarnik (I. V.), p. 115, 217.
Ionescu (N.), p. 94.
Jorga (N.), p. 49, 226.
Iorgovici (Paul), p. 25 note.
Loanid, p. 131.
Ispirescu (P.), p. 114, 217.
Istrati, p. 131.
Julien, p. 145.

K

- Kalnoky (comte), p. 238.
Karamzin, p. 27.
Klein (Archevêque), p. 19.
Klein (Samuel), p. 20, 21, 22,
23, 24, 69, 206.
Kerner, p. 209.
Kopitar (Barth.), p. 22.
Kotzebue, p. 116.

L

- La Fontaine, p. 29, 122, 208.
Lahovary (G.-M.), p. 235.
Lamartine, p. 29, 199, 208.
Lambrior (Alex.), p. 41, 82,
104, 105, 114, 162, 304, 215,
220, 226.

- Lăpușneanu (Vodă), p. 190.
Laurian (Aug.-Treb.), p. 28,
70, 94, 96, 97, 146, 196.
Laurian (A.-D.), p. 154, 156.
Lazar (Gh.), p. 17 note,
Laura, p. 187.
Lazu (N.), p. 209.
Le Cler (G.), p. 67, 112.
Leconte (de Lisle), p. 207.
Lenau, p. 135, 191, 209.
Leonida, p. 212.
Léopardi, p. 208.
Lessing, p. 121.
Liteanu (Varnar), p. 218.
Littré, p. 71 note.
Loga, p. 25 note.

M

- Macedonski (Alex.), p. 228.
Maiorescu (Tite), p. 37, 93, 41,
44, 45, 47, 49, 51, 52, 53,
57, 58, 62, 76, 77, 78, 79,
80, 81, 82, 85, 86, 87, 89, 94,
95, 96, 98, 99, 100, 101, 105,
114, 115, 120, 121, 122, 125,
126, 127, 131, 132, 133, 134,
135, 136, 137, 138, 139, 140,
141, 142, 143, 144, 146, 147,
148, 152, 155, 156, 157, 158,
160, 161, 181, 182, 186, 188,
189, 197, 221, 201, 207, 209,
211, 212, 214, 218, 219, 222,
223, 224, 225, 226, 231, 235,
236, 237, 239.

Major (Pierre), p. 20, 21, 22,
24, 145, 206.

- Martian (S.-Fl.), p. 115, 209.
Marghiloman, p. 240.
Marian (D.-P.), p. 195.
Mândrescu (S.-G.), p. 116.
Marienescu (At.), p. 116.
Marian (G.), p. 156.
Marcellin (Amien) p. 155.

- Massim (I.-C.), p. 70, 94, 96,
97, 196.
Malthus, p. 196.
Mera (I.-F.), p. 217.
Mihăilescu (St.-C.), p. 155.
Michnea-Vodă, p. 197.
Micle (Veronica) p. 192, 193.
Mille (C.), p. 220.
Millo (Mathieu), p. 14 note.
Mincu, p. 209.
Mircea (le Grand), p. 140.
Misail (G.), p. 116.
Mistral, p. 208.
Mireio, p.
Missir (Th.), p. 214.
Molnar, p. 25 note.
Moldovanu (I.-M.), p. 139.
Molière, p. 199.

- Momuleanu (B.-P.), p. 18,
58, 131, 189.
Mortun (D.), p. 217, 220.
Moxa (M.), p. 14 note.
Munteanu, p. 96.
Mureșianu (A.), p. 29, 58, 131,
139, 189.

- Mureșianu (I.), p. 131.
Müller (Max.), p. 71 note.
Musset (A. de), p. 194, 199,
207, 208.

N

- Nacu, p. 214.
Napoléon, p. 46.
Nădejde (I.), 206 note, 220.
Năsturel (Udriatea), p. 14
note.
Naum (Anton), p. 57, 208, 209.
Nădejde (S.), p. 220.
Negri (C.), p. 28 note.
Negru-Vodă, p. 206, note.
Negruzz (Cost.), 27, 108, 189,
195, 197.
Negruzz (Jacques), p. 39, 40,

45, 47, 50, 51, 54, 58, 81, 95,
104, 124, 148, 156, 157, 158,
160, 200, 201, 211, 231.

Negruzzi (Léon), p. 63, 217.
Nenitescu (I.), p. 209.
Nicoleanu (N.) p. 183, note.

O

Odobescu (Alex.), p. 99, 116,
195, 196, 197, 198.
Olănescu (Ascanio), p. 210,
211.
Oneiul (O.), p. 206, note,
Orășanu, p. 131.
Ovide, p. 181, 199, 226.

P

Pann (Anton), p. 18 note,
107.
Panu (Gh.), p. 41, 47, 57, 114,
123, 138, 202, 213, 214, 225.
Paris (Gaston), p. 89.
Pătrașcu (N.), p. 188.
Pätärlägeanu, p. 131.
Papadopol (Galimach), p. 214.
Pelimon, p. 131.
Petrino (Dem.), p. 115, 191,
193, 194.
Pétrarque, p. 90.
Pindemonte (Ippolito), p. 90.
Picot (Emile), p. 80, 83.
Pintea, p. 192.
Philippide (A.), p. 214.
Platen, p. 209.
Plutarque, p. 65.
Pogor (Basile), p. 37, 39, 45, 46,
47, 63 note, 114, 148, 207, 211.
Pompiliu (Miron), p. 114,
115, 116, 160, 209, 217.
Ponsard, p. 208.
Popfiu (Justin), p. 64, 65, 139.
Popovici-Bănățeanu, p. 217.

Popescu (Radu), note p. 14.
Pouchkin, p. 27.
Properce, p. 208.
Pruncu, p. 209.
Pumnul (Arone), p. 87, 88, 89,
120.

Q

Quintilien, p. 99.
Quintescu (N.), p. 82, 102,
103, 104, 214.

R

Racine, p. 57, 132 note.
Rădulescu-Héliade, p. 8, 27,
68 note, 90, 91, 92, 94, 95, 96,
100, 101, 120, 129, 157.
Rădulescu-Niger, p.
Rambaud (A.), p. 21.
Rămniceanu (Naum), p. 16
note.
Răsvan-Vodă, p. 152, 199.
Ratisbonne (de), p. 207.
Renan, p. 71 note, 83.
Reteganul (Pop.), p. 116.
Rienzi, p. 190.
Ricardo, p. 196.
Robescu (C.-F.), p. 154.
Roesler (R.), p. 24, 204, 205,
206 note, 226.
Roiu, p. 209.
Ronsard (P.), p. 69.
Roman (N.), p. 222.
Rosseti (M.), p. 209.
Rosseti (Th.), p. 93, 94, 109,
148, 218, 238, 240.
Rosseti (R.-D.), p. 211.
Rudow, p. 116.
Russo (A.), p. 28, 41 note, 108,
189, 195.
Rückert, p. 209.

S

- Şaineanu (L.), p. 116.
Say (J.-B.), p. 196.
Sbiera (Dr I.), 89, 96, 100, 116.
Scawinski (D.), p. 17 note.
Scurtescu, p. 155, 238.
Schuchardt (H.), p. 71 note,
 75, 80, 83, 97.
Schiller, p. 199, 200, 208.
Scipion, p. 69.
Scheletti, p. 207.
Schina (G.), p. 155, 158, 159.
Schopenhauer (A.), p. 40
 note, 59 note, 187.
Schwartzfeld (M.), p. 116.
Şerbănescu (Th.), p. 191, 193,
 194.
Sevastos (Elena), p. 115.
Shakespeare, p. 199.
Sinkai (G.), p. 20, 21, 22, 23,
 24, 69, 206.
Sima (Gr.), p. 115.
Simon, p. 190.
Sion (G.), p. 121, 122, 131, 155,
 199.
Slavici (Jean), p. 58, 114, 115,
 198, 199, 202, 211, 213, 217.
Smith (Adam), p. 196.
Spencer (H.), p. 40 note.
Stefănescu (Gr.), p. 154.
Ştefurea, p. 82, 217.
Stamate (Costache), p. 17
 note.
Stamate (Cavalerul), p. 28
 note.
Stefăniu, p. 209.
Strat (I.), p. 195.
Strajan (M.), p. 209, 218.
Sturza (V.), p. 209.
Sturza (D.-A.), p. 218, 238, note.
Sturdza (Grég.), p. 238.
Sulzer (Tr.-Ios.), p. 24.

- Sutzu (M.-C.), p. 162, 214.
Sutzo (Gr.), p. 217.
Sutzo (A.-G.), p. 218.
Suciu (Maria), p. 192-193.
Sully-Prudhomme, p. 207.

T

- Tassu (V.), p. 214.
Taine, p. 221.
Tätu, p. 131.
Teleor (Dem.), p. 228.
Tempea (Radu), p. 25 note.
Teodorescu (G.-Dem.), 116,
 154, 218.
Thérèse-Marie, p. 19.
Tibulle, p. 208.
Tiktin (Dr), p. 218.
Tocilescu (Gr.), p. 103 note,
 154, 162, 202.
Trajan, p. 20, 21, 24, 69, 145.

U

- Ubicini, p. 93.
Uhland, p. 135, 208, 209.
Uricariul (Axentie), p. 14
 note.
Ureche (Grégoire), p. 14
 note.
Ureche (V.-A.), p. 93, 155,
 156, 158, 162, 238.

V

- Văcărescu (Enache), p. 17 note.
Văcărescu (Alex.), p. 17 note.
Văcărescu (Nic.), p. 17 note.
Văcărescu (Iancu), p. 17, 68
 note, 112, 129, 131, 189.
Vărgolici (Etienne), p. 57, 58,
 82, 104, 199, 214.
Vărnav Liteanu, p. 214.

Vercingétorix, p. 21.

Vereanu (Michel), p. 200.

Verussi (P.), p. 214, 218.

Vlahuță (Alex.), p. 209, 221, 226

Vischer (Dr Fr.-Th.), p. 139,
140 note.

Vidra, p. 190.

Volenti (N.), p. 209.

Voltaire, p. 155.

Vulcan (Iosif), p. 143.

X

Xenopol (A.-D.), p. 41, 45, 49
note, 58, 105, 114, 142, 162,
201, 202, 203, 204, 205, 206,
213, 219.

Xenopol (N.), p. 209, 217,

Z

Zamfirescu (M.), p. 155, 158, 228

Zeidlitz, p. 208.

Zilot (le Roumain), p. 16.

BIBLIOGRAPHIE

des principaux ouvrages cités dans ce travail

(Nous ne mentionnons pas ici les œuvres continues dans les notices bibliographiques des auteurs rencontrés dans le texte.)

ARICESCU (C.-D.). — *Istoria revoluționii române dela 1821* (L'histoire de la révolution roumaine de 1821). Craiova, 1874.

ALEXANDRI (B.). — *Introducere la scrierile lui Negrucci* (Introduction aux œuvres de C. Negrucci) publiée dans la *Columna lui Trajan* (*La Colonne Trajane*). Bucarest, III, p. 135.

- *Dictionar Grotesc* (Dictionnaire grotesque), publié dans *Con vorbirile literare*. Iassy, III^e année.
- *Opere complete* (Œuvres complètes). Bucarest, 1875-1896.
- *Les doînes*, poésies moldaves, traduites par D.-V. Voinescu. Paris, 1855-1856.
- *Pastels*, traduites par G. Bengesco. Paris-Bruxelles, 1902.
- *Poeziile populare ale Românilor* (Les poésies populaires des Roumains). Bucarest, 1886.
- *Despot-Vodă*. Bucarest, 1880.

ANTEMIREANU (Al.). — *Incercări critice* (Essais critiques). I, Bucarest, 1905.

ADAMESCU (Gh.). — *Notiuni de istoria limbii și literaturii române* (Notions d'histoire de la langue et de la littérature roumaines) 3^e éd. Bucarest.

ANTONESCU (Th.). — *Activitatea științifică a lui Odobescu* (L'activité scientifique d'Odobescu), « Causeries littéraires ». Bucarest, XXX^e annéee.

- BIANU (J.-C.). — *Viata si activitatea lui S. Micu* (alias Klein de Sad) (La vie et l'activité de S. Micu). Bucarest, 1876.
- *Mișcări culturale* (Mouvements culturels). Bibl. p. tous. Buc.
- BUIUCIU (M.). — *Un articol științific din Revista Contemporană* (Un article scientifique de la « Revue Contemporaine ») « Causeries littéraires ». Iassy, VIII^e année.
- BARNUTIU (Simon). — *Î dreptul Public* (Le droit public). Iassy, 1867.
- BOSSERT. — *Littérature allemande*. Paris, 1901.
- BUCKLE (H.-Th.). — *Histoire de la civilisation en Angleterre* (trad. Baillot). Paris, 1865.
- CHENDI (II). et CARCALEKI (E.). — *Scrisorile lui Alexandri* (Lettres d'A.). Bucarest, 1904.
- CIHAC (A. de). — *Dictionnaire d'étymologie Daco-Romane*. Francfort, I, 1870; II, 1879.
- CANDREA (Hecht). — *Les éléments latins de la langue roumaine*. Paris, 1902.
- CANDREA (A.). — *Despre epoca de formatiune a limbei române* (Sur l'époque de formation de la langue roumaine) publié dans le « Bulletin de la Société philologique ». Bucarest, 1^{re} année.
- CARCALEKI (E.). — *Alexandri et Ghica*, publié dans *Archiva*, Iassy, XVI, 1905.
- COGALNICEANU (M.). — *Cronicele României*, 2^e éd. Bucarest, 1872.
- CARP (P.-P.). — *Cele 101 fabule ale lui Sion* (Les 101 fables de Sion) article publié dans les « Causeries littéraires », III^e année.
- CHENDI (II.). — *Preludii, articole și cercetări literare* (Préludes, articles et recherches littéraires). Bucarest, 1903.
- *S. Bodnărescu* (notice biographique) publié dans les « Causeries littéraires » (XXXVII), 1902. Bucarest.
- CRATIUNESCO (I.). — *Le peuple roumain d'après ses chants nationaux*. Paris, 1874.
- CIPARIU (Tim). — *Discurs asupra istoriei limbei române* (Discours sur l'histoire de la langue roumaine) publié dans

- les *Annales de l'Académie Roumaine*, I^{re} série, II août 1867.
- *Principia-le de limbă și scriptură* (Principes de langue et d'écriture). Blaj, 1866.
- *Chrestomatie*. Blaj, 1858.
- *Grammaire*, analytique 1869, synthétique 1877. Bucarest.
- *Elementele limbei române după dialectele și monumentele mai vechi* (Les éléments de la langue roumaine d'après les monuments et les dialectes anciens). Blasius, 1854.

- DENSUSIANU (Aron). — *Istoria limbii și literaturii române* (Histoire de la langue et de la littérature roumaines. Iassy, 1894).
- *Cercetări literare* (Recherches littéraires), 2 vol. Iassy, 1887.
- *Critica unei critice* (La critique d'une critique) publiée dans la *Fédération*. Buda-Pesth, 1868.

- DENSUSIANU (Ovide). — *Histoire de la langue roumaine*, I. Paris, 1901 (L'introduction de cet ouvrage (xiii-xxxii) est un résumé de l'activité philologique en Roumanie).

- *Alexandri et la « Junimea »*, publié dans *Viața Nouă* (*La Vie Nouvelle*). Bucarest, I, n° 2.

- DENSUSIANU (Ovide). — *Din viața și scrierile poetului N. Nicoleanu* (De la vie et des œuvres de N. Nicoleanu) publié dans la Nouvelle Revue Roumaine (*Noua Revistă Română*). Bucarest, 1900, n° 5.

- *Rătăciri litterare* (Egarements littéraires) publié dans la revue *Viața Nouă*. Bucarest, I, p. 6.
- *O legendă literară* (Une légende littéraire) publié dans la revue *Viața Nouă*. Bucarest, 1905, p. 313.
- *Scoala latinistă în limba și literatura română* (L'école latiniste dans la langue et la littérature roumaine, publié dans la Nouvelle Revue Roumaine (*Noua Revistă Română*). Buc., 1900.

- DRAGOMIRESCU (M.). — *Critica științifică și Eminescu* (La critique scientifique et Eminescu). Bucarest, 1895.
- *Criticile lui Maiorescu* (Les critiques de Maiorescu. publiées dans les *Causeries littéraires*, XXVII, XXX.

- DRAGOMIRESCU (M.). — *Teoria elementara a poesiei* (La théorie élémentaire de la poésie). Bucarest, 1902.
- DIEZ (Fr.). — *Grammaire des langues romanes* (trad. Brachet et Gaston Paris). Paris, 1874.
- *Grammatik der romanischen Sprachen*. Bonn, 1836–1843.
- DAMÉ (Fr.). — *Histoire de la Roumanie contemporaine*. Paris, 1900.
- DJUVARA (T.-G.). — *Poesia lui Ţerbănescu cu scrisori și poesii inedite* (La poésie de Ţ. avec des lettres et des poésies inédites) publiée dans les « Causeries littéraires », XXXVI.
- ELIADE (Pomp.). — *De l'influence française sur l'esprit public en Roumanie. Les origines*. Paris, 1898.
- *Grégoire Alexandrescu et ses maîtres français* dans la *Revue des Deux-Mondes*. Paris, déc. 1904, p. 871.
- *Causeries littéraires*, 3 vol. (Recueil d'articles publiés en français dans l' « Indépendance Roumaine »). Bucarest, 1903.
- ERBICEANU (C.). *Cronicarii greci cari au scris despre Români* (Les chroniqueurs grecs qui ont écrit sur les Roumains). Bucarest, 1898.
- EICHHOFF (F.-G.). — *Supplément du Parallèle des langues de l'Europe et de l'Inde*. Paris, 1836.
- GIDEI (V.-A.). — *Studiu asupra cronicarilor moldoveni din sec. XVII* (Etude sur les chroniqueurs moldaves du XVII^e siècle). Buc., 1898. Préface de V.-A. Ureche.
- GAVANESCU (I.). — *Meditațiile lui Alexandrescu* (Les méditations d'A.). Bucarest, 1895.
- GASTER (Dr M.) — *Chrestomatie roumaine*. Leipzig, 1891. (L'Avant-Propos et l'introduction éclaircissent beaucoup de questions).
- *Litteratura populară română* (La littérature roumaine populaire). Bucarest, 1885.
- GHHEREA-DOBROGEANU. — *Studii critice* (Etudes critiques) 3 vol. Bucarest, 2^e édition, 1890–1897.
- *Critica criticei* (La critique de la critique) publiée dans le *Contemporain*. Iassy, VI^e année, 1888–1889.
- *Literatură și știință* (Littérature et science). Buc., I, 1893 ; II, 1894.

- GRADISTEANU (P.). — *Con vorbirile litterare și Revista Contem - purană* (Les Caus. lit. et la Revue Contemporaine) publié dans la « Revue Contemporaine ». Bucarest, 1^{re} année.
- GHICA (J.). — *Scrisori către Alexandri* (Lettres à Alexandri), publiées dans les « Causeries littéraires », Iassy, 1880-1881 et suiv. (nouvelle édition, Bucarest, 1887).
- HASDEU (B.-P.). — *Magnum Etymologicum Romaniæ*, I. Bucarest, 1886.
- *Istoria critică a Românilor* (Histoire critique des Roumains). Bucarest, 1874-1875 (T. I. Du II^e vol., n'a paru qu'un fascicule).
- HANES (P.-V.). *O pagină ignorată din literatura română* (Une page ignorée de la littérature roumaine). Bucarest, 1901.
- HAHN (Johan-Geog. von). — *Albanische Studien*. II^e heft, Jenn, 1854.
- IORGĂ (N.). — *Teatrul lui Alexandri* (Le théâtre d'Alexandri) publié dans *Revista Nouă* (Revue nouvelle). Bucarest, 1890.
- *Schite din literatura română* (Esquisses de la littérature roumaine) 2 vol., collect. Șaraga, Iassy, nos 18 et 22.
- *Istoria literaturii române in sec. XVIII (1688-1821)* (Histoire de la littérature roumaine au XVIII^e siècle), 2 vol. Bucarest, 1901.
- *Istoria literaturii religioase a Românilor până la 1868.* (Hist. de la litt. religieuse des Roumains jusqu'en 1868). Bucarest, 1904.
- *Opinions sincères*. Bucarest, 1899 (La vie intellectuelle des Roumains en 1899). C'est un recueil d'articles publiés en français dans *L'Indépendance roumaine*. Cet ouvrage contient une critique sévère du mouvement intellectuel qui valut à son auteur beaucoup de reproches.
- *Préface au X^e vol. de la collection Hurmuzaki (1763-1844)*. Buc., 1897, p. 1-88.
- IONESCU (R.). — *A. Donici*, publié dans *Revista română*, 1862, p. 130.
- IBRAILEANU (G.). — *L'évolution de l'esprit critique. De Kogălni-*

- ceau à Maiorescu, dans la *Vie roumaine*. Iassy, 1906,
n° 2.
- *Primul junimist*. (Le premier junimiste) dans la
Vie roumaine. Iassy, 1906, n° 3.
- KOPITARS (Barth.) — *Kleinere Schriften*, Vienne, 1857.
(Herausgegeben von Miklosich).
- LAURIAN (Aug.-Treb.). — *Tentamen Criticum* (Vienne, 1840).
- LAURIAN et MASSIM. — *Dictionarul Academiei române*, élaborat
ca project (Projet de dictionnaire de l'Académie)
Bucarest, 1871-1876.
- LAMBRIOR (A.). — *Limba româneasca veche si nouă* (La langue
roumaine ancienne et moderne) publiée dans les
Causeries littéraires, VII^e année.
- *Carte de Citire* (Livre de lecture) *Introduction*
(I-LXXXV). Iassy, 1882.
- LAHOVARY (G.-M.). — *Histoire d'une fiction*. Bucarest, 1897.
- LE CLER (G.). — *La Moldo-Valachie*. Paris, 1866.
- LANSON (G.). — *Histoire de la littérature française*. Paris, 1903.
- LEPSIUS (D.-E.). — *Das Allgemeine linguistische Alphabet*. Berlin,
1856.
- LEXICON. — Valachico-latino-hungarico-germanicum quod a
pluribus auctoribus decursu triginta et amplius anno-
rum elaboratum est. Budaee., 1825.
- MAIORESCU (T.). — *Observări polemice* (Observations polémi-
ques) publiées dans les *Causeries littéraires*. Iassy,
III^e année.
- *Despre Poesia română* (Sur la poésie roumaine) publié
dans les *Causeries littéraires*, I^e année (p. 1) (Publié
ensuite en brochure. Recherche critique suivie d'un
choix de poésies. Iassy, 1867).
- *Despre scrierea limbii române* (Sur l'écriture de la
langue roumaine). Iassy, 1866.
- *Raport asupra noului proiect d'ortografie română*
(Rapport sur le nouveau projet d'orthographe rou-
maine) publié dans les *Causeries littéraires*, XIV^e an-
née, 1880-1881.
- *L'instruction primaire menacée*, publiée dans les
Causeries littéraires, IV^e année. Iassy.
- *Betja de cuvinte in Revista contemporană* (L'ivresse des
mots dans la Revue contemporaine. Etude de patho-

logie littéraire publiée dans les *Causeries littéraires*, res », VII^e année.

- *Contra unei copilării* (Contre une puérilité), *Causeries littéraires*, V^e année.
- *Noua direcțiune in poesia si prosa roumână* (La nouvelle direction dans la poésie et la prose roumaines) publiée dans les *Causeries littéraires*, V^e année.
- *In lături*, *Causeries littéraires*, XIX^e année.
- *Lui Titu Maiorescu : Omagiu* (A. Tite Maiorescu : Hommage. Bucarest, fév. 1900).
- *Logica* Bucarest, 4^e éd., 1874.
- *Critice* (Critiques). Bucarest, 1874.
- *Critice* (Critiques), 3 vol. Bucarest, 1892-1893.

Nous avons utilisé copieusement ces « Critiques » qui ont été pour nous d'une très grande importance. Nous avons fait plus d'un emprunt, peut-être même sans nous en apercevoir. Nous le disons ici une fois pour toutes.

- *Discursuri parlamentare*, cu priviri asupra desvoltării politice în România sub domnia lui Carol I (Discours parlementaires, avec des aperçus sur le développement politique en Roumanie sous le règne de Charles I^r), III^e vol. Bucarest, 1899.
 - *Eminescu et ses poésies*, publiée dans les *Causeries littéraires*, Bucarest, XXIII^e année.
- LEGE. — *Statute, regulamente și decisiuni ale Academiei Române* (Loi, statuts, règlements et décisions de l'Académie Roumaine), Buc., 1896.

MAJOR (Pierre). — *Praefatio* du Lexicon de Buda, 1825.

MARIENESCU (At.). — *Viața și opările lui Petru Maior* (La vie et les œuvres de P. Major). Bucarest, 1883.

MIKLOSICH. — *Die Slavische Elemente in Rumänischen*. Wienne, 1862.

MARTONNE. — *La Valachie*. Paris, 1902.

MARZESCU (G.). — *Procesul Maiorescu* (Le procès Maiorescu). Iassy, 1865.

MANDREA, CARP, NEGRUZZI et POGOR. — *Procesul Maiorescu și actele autentice* (Le procès Maiorescu et les actes authentiques), Iassy, 1865.

MOLDOVEANU (J.-M.). — *Critica lui Maiorescu* (La critique de Maiorescu) publiée dans les *Archives pour l'hist. et la philologie*. Blaj, 1869.

NEGRUZZI (J.). — *Souvenirs de la « Junimca »* (dans le volume A. T. Maiorescu, Hommage), Bucarest, 1900, 15 fév.

Cet article de quelques pages s'occupe surtout des surnoms que se donnaient les membres de la « Juminea ». Il nous présente le côté plaisant de la société, quelques particularités comiques de certains membres. En général, c'est un tableau intéressant de la « Junimea » intime.

- *Fondarea Junimeei* (Fondation de la « Junimea » publiée dans les *Causeries littéraires*, XXVe année. Bucarest).
- *Scrisori* (Lettres), I-V dans le I^e volume de ses *Oeuvres complètes*. Bucarest, 1893 (7 vol.).
- *Foi căzute* (Feuilles tombées), *Causeries littéraires*, X^e année.

NADEJDE (J.). — *Istoria limbii și literaturii române* (Histoire de la langue et de la littérature roumaines). Iassy, 1886.

NEUSCHOTZ (O.). — *La poésie roumaine* (dans la *Revue Encyclopédique*, Larousse) mars. Paris, 1898.

NEGULESCU (P.). — *Polemice* (polémiques). Buc., 1895.

- *Impersonalitatea și morală în artă, Socialismul și arta* (Impersonnalité et morale dans l'art. Le socialisme et l'art). Bucarest, 1895.

OLANESCU (D.-C.). — *Teatrul la Români* (Le théâtre chez les Roumains) dans les *Annales de l'Académie Roumaine* (II^e série, XX) 1897-1898, p. 27-349.

ODOBESCU (Al.). — *Scrisori literare și istorice* (Ecrits littéraires et historiques), 3 vol. Bucarest, 1887.

ONCIUL (D.). — *Originile principatelor Române* (Les origines des Principautés Roumaines). Bucarest, 1899.

PANU (G.). — *Amintiri de la « Junimea » de la Iași* (Souvenirs de la « Juminea » de Iassy) publiés dans sa revue politique hebdomadaire *Septamâna* (La Semaine). Bucarest, 1901 et continue.

Les souvenirs de M. Panu, ancien membre de la « Juminea » sont parsemés de détails très intéressants que nous n'aurions pu trouver ailleurs. Ces souvenirs sont en cours de publication.

PAPIU A. ILARIAN. — *Tesaurus de monumente istorice pentru România* (Trésor des mouvements historiques pour la Roumanie), I, 1862 ; II, 1863. Buc.

- *Viața, operile și ideile lui G. Ŝinkai* (La vie, les œuvres et les idées de G. Sinkai) discours de réception à l'Académie Roumaine, Bucarest, 1869.
- POPP (A.).** — *Bibliografia publicațiunilor periodice* (La Bibliographie des publications périodiques), 1812-1887. Bucarest, 1888.
- PATRASCU (N.).** — *Michail Eminescu*. Bucarest, 1892.
- *Scriitorii români contemporani* (Les écrivains roumains contemporains) IV^e vol. Bucarest, 1898.
- PUMNUL (A.).** — *Grammatik der rumænischen Sprache*, revue par D. Isopescul, Czernovitz, 1882.
- POPESCU (G.).** — *Viața și operile lui Bolintineanu* (La vie et les œuvres de Bolintineanu). Bucarest, 1876.
- POPFIU (Justin).** — *Poesie și prosă*. Grosswardein, 1870.
- PICOT (E.).** — *La société littéraire de Bucarest et l'orthographe roumaine*, dans la *Revue de linguistique*. Paris, 1868-1869, vol. II, p. 78.
- QUINET (Ed.).** — *Les Roumains*, dans le VI^e vol. de ses *Oeuvres complètes*. Paris, 1857.
- Quinze mois de régime libéral en Roumanie*. Paris, 4^e édition (?)
- RADULESCU (I.-Heliade).** — *Paralelism între dialectul roman și italic* (Parallélisme entre le roumain et l'italien). Bucarest, 1841.
- *Lettres* (Scrisori) à C. Negrucci publiées dans les *Causeries littéraires*, XII^e-XV^e années.
- *Principii de ortografie română* (Principes d'orthographe roumaine). Bucarest, 1870.
- RATIU (I.).** — *Viața și operile lui Mureșianu* (La vie et les œuvres de Muresianu). Blaj, 1900.
- ROESLER (Robert).** — *Romänische studien* (Unterzuchungen zur älteren Geschichte Romäniens). Leipzig, 1871.
- RADULESCU-MOTRU.** — *Studii filosofice, III, Rolul social al filosofiei* (Etudes philosophiques) III. Le rôle social de la philosophie). Bucarest, 1899.
- *Idealurile sociale și arta* (Les idéals sociaux et l'art) publié dans *Noua Revista Română*.
- ROSETTI (Th.).** — *Asupra direcțiunei progresului nostru* (Sur la direction de notre progrès) *Causeries littéraires*, Iassy, VIII^e année, 1874-1875.
- ROMAN (I.-N.).** — *Contra direcțiunei literare a contemporanului*

(Contre la direction litt. du *Contemporain*) Iassy, 1887.

- *Un răspuns D. Gherea* (Une réponse à M. Gherea). Iassy, 1889.

Regulele ortografice ale limbii române (Les règles orthographiques de la langue roumaine). Bucarest, 1871.

RAMBAUD (A.). — *Préface à l'histoire de Xenopol : Histoire des Roumains de la Dacie-Trajane*, 2 vol. Paris, 1896.

RUDOW (Negruzz et Bogdan). — *Geschichte des rumänischen Schrifttentums*, Wernigerode, 1892.

SANIELEVICI (H.). — *Eminescu și școala romantică germană* (Eminescu et l'école romantique allemande) publié dans la *Nouvelle Revue Roumaine*, Bucarest, I, n° 3.

- *Incercări critice* (Essais critiques). Bucarest, 1903.

SAINLEANU (L.). — *Istoria filologiei române* (Histoire de la philologie roumaine). Bucarest, 1892.

Nous avons utilisé cet ouvrage surtout pour les écoles latine, phonétique et italiéniste.

SBIERA (Dr I.-C.). — *Mișcări literare și culturale la Romanii din stânga Dunării* (Mouvements de la littérature et de la civilisation...) Czernovitz, 1897.

- *Voci asupra vietii și însemnătății lui Arone Pumnul*, (Opinions sur la vie et l'importance de A. Pumnul). Czernovitz, 1899.

SION (G.). — *Survenire despre Poetul Conaki* (Le poète Conaki). dans la Revue Contemporaine (Revista condimpurană) I. Buc., p. 14.

- *A. Donici*, dans les Annales de l'Académie, III, 1870, p. 51.

SCHUCHARDT. — *L'orthographe du roumain* dans la *Romania*. Paris, janvier 1873.

SBIERA (Dr I.-C.). — *Ortografia limbei române în dezvoltăciunea sa istorică* (L'orthographe de la langue roumaine dans son développement historique) publiée dans *Foaia societății pentru cultura română*. Bukovine, 1867.

TEODORU (D.-A.). — *Compte rendu sur l'histoire de Xenopol*, Extrait de la *Revue historique*, tome LXVIII. Paris, 1898.

- TOCILESCU (Gr.). — *Istoria Românilor* (Hist. des Roumains). Buc., 1900.
- *Cum se scrie istoria la noi; Un critic de la Iasi* (Comment l'on écrit l'histoire chez nous, un critique de Iassy) publié dans la *Colonne Trajane*, IV^e année, n° 5.
- *Viața, timpul, și operile lui Bălcescu* (La vie, le temps et les œuvres de Bălcescu) publié dans la *Colonne Trajane*, VIII^e année, 49.
- URECHE (V.-A.). — *Istoria Scoalelor* (Histoire des écoles). Bucarest, 1892-1901.
- *Schițe din Istoria literaturrei române* (Esquisses de l'histoire de la littérature roumaine). Bucarest, 1885.
- UBINICI. — *Préface à la Grammaire de la langue roumaine* par Mircesco (V.-Alexandri), Paris, 1863.
- VLAHUTA (Al.). — *Currentul Eminescu, și o poesie nouă* (Le courant Eminescu et une poésie nouvelle). Bucarest, 1902.
- VOGEL (Charles). — *Le monde terrestre au point actuel de la civilisation*. Paris, 1877.
- ZAMFIRESCU (M.). — *Musa de la borta rece* (La muse de la cave froide) sous le pseudonyme de Henri de Meilhac et Ludovic Halévy, musique d'Offenbach. Bucarest, 1873.
- ZILOT LE ROUMAIN. — *Ultima chronica română din epoca Fanarioșilor* (La dernière chronique roumaine de l'époque des Phanariotes) avec une introduction par B.-P. Hasdeu. Bucarest, 1884.
- XENOPOL (A.-D.). — *Prefață la poesile lui Eminescu* (Préface aux poésies d'Eminescu). Collection Șaraga. Iassy, n° 7.
- *Studii asupra stării noastre actuale* (Etudes sur notre état actuel) publiées dans les *Causeries littéraires*, IV^e, V^e et IX^e années.
- *Cultura națională* (Culture nationale) publié dans les *Causeries littéraires*, II^e année (1868-1869).
- *Istoria Românilor din Dacia-Traiană* (Histoire des Roumains de la Dacie-Trajane), édition populaire. Iassy, 1896, 2^e volume.

ROMAN (J.-N.). — *Roumanie dans la Revue historique*. Paris, janvier-avril, 1881.

- *Studii asupra vechilor noastre așezămintelor* (Etudes sur nos anciennes institutions) publiées dans les *Causeries littéraires*, VIII, 1874-1875. Iassy.
- *Une énigme historique, Les Roumains au moyen âge*. Paris, 1885.
- *Romænische Studien de Roesler*, dans *Causeries littéraires*, IX.

Les précieuses bibliographies des ouvrages suivants ont été d'une grande valeur pour nous :

BENGESCU (G.). — *Bibliographie franco-roumaine du XIX^e siècle*. Bruxelles, 1895, t. I.

ELIADE (P.). — *De l'influence française sur l'esprit public en Roumanie. Les origines*. Paris, 1898, p. 405-422.

ADAMESCU (G.). — *Noțiuni de istoria limbii și literaturii române* (Notions d'histoire de la langue et de la littérature roumaines). Bucarest, III^e édition, p. 309-349.

POPP (Al.). — *Bibliografia publicațiunilor periodice românesti* (Bibliographie des publications périodiques roumaines). Buc., 1888.

IARCU (D.). — *Bibliografia cronologică română...* (Bibliographie chronologique roumaine...). Bucarest, 1873.

PHILIPPIDE (A.). — *Introducere la istoria limbii și literaturii române* (Introduction à l'histoire de la langue et de la littérature roumaines). Iassy, 1888.

Périodiques

(Nous ne signalons pas les revues d'importance secondaire que nous avons indiquées à l'occasion des polémiques avec les *Causeries littéraires*.)

Albina româneasca (L'Abeille roumaine). Iassy, 1829 et suiv.
Archivul pentru istorie și filologie (Les Archives d'histoire et de philologie). Blaj, 1867, 1868, 1869, 1871, 1872.

- Albina Pindului* (L'Abeille du Pinde). Bucarest, 1868.
- Anuarul gimnasiului din Iași* (L'Annuaire du gymnase de Iassy), 1871.
- Archiva* (Les Archives). Iassy, XVI, 1905-1906.
- Analele Academiei Române* (Les Annales de l'Académie Roumaine).
- Adunarea Națională* (L'Assemblée nationale). Bucarest, 1869.
- Buletinul Societății filologice* (Le Bulletin de la Société philologique). Bucarest, 1905.
- Con vorbirile literare* (Les Causeries littéraires). Iassy, depuis 1867 ; Bucarest, depuis 1884.
- Columna lui Trajan* (La Colonne Trajane). Revue mensuelle pour l'histoire, la linguistique et la psychologie populaire. Bucarest, 1870-1877..... 1882-1883-1884.
- Contempuranul* (Le Contemporain). Iassy, 1881-1891.
- Constituțiunea* (La Constitution). Iassy, 1866, suivie par la *Gazette de Iassy*, 1867.
- Curierul românesc* (Le Courier roumain). Bucarest, 1829 et suiv.
- Epoca* (L'Epoque). Bucarest, 1886.
- Federatiunea* (La Fédération). 1868. Buda-Pesth.
- Familia* (La Famille), 1868, 1871.
- Foaia pentru inimă minte și literatură* (La feuille pour le cœur, l'esprit et la littérature), 1845.
- Foaia societății pentru literatura și cultura română* (La feuille de la Société pour la littérature et la culture roumaines), 1867.
- Monitorul Român* (Le Moniteur roumain). Bucarest, 1860.
- Magazin für litteratur des Auslandes*, 1872.
- Literatura și arta româna* (Littérature et art roumains). Bucarest, 1902.
- Noua Revistă Română* (La nouvelle revue roumaine). Bucarest, 1900.
- Pressa* (La Presse). Bucarest, 1879-1880.
- Organul Luminării* (L'organe de la lumière), 1877, n° IV, Blaj.
- Revista Universitară* (La Revue Universitaire). Bucarest, I, II, 1900.
- Revista Idealista* (La Revue Idéaliste), III, 1905.
- Revue des langues romanes*, 1880.
- Revue Encyclopédique* (Larousse). Paris, 1898.
- Revista pentru istorie, filologie și archeologie* (La Revue pour

- L'histoire, la philologie et l'archéologie*). Bucarest,
1882-1885.
- Revue (la) des Deux-Mondes*, 1904. Paris.
- Revue de linguistique*. Paris, 1868.
- Romania*. Paris, 1872, 1873, 1890.
- Romænische Revue*. Buda-Pesth, 1886.
- Revue Historique*. Paris, 1881, 1883, etc.
- Revista Tinerimei* (La revue de la Jeunesse). Bucarest, 1875.
- Revista Contemporâna* (La Revue Contemporaine). Bucarest,
1873-1876.
- România Litterară* (La Roumanie Littéraire). Iassy, 1855.
- Românul* (Le Roumain). Bucarest, 1876 (XX).
- Revista literară și științifică* (La Revue littéraire et scientifique).
Buc., 1876.
- Revista Nouă* (La Revue nouvelle), 1887-1894. Bucarest.
- Săptămâna* (La Semaine). Bucarest, 1901 et suiv.
- Semânătorul* (Le Semeur). Bucarest, 1902 et suiv.
- Telegraful* (Le Télégraphe). Bucarest, 1871.
- Trompeta Carpaților* (La Trompette des Carpathes). Bucarest,
1873, IX.
- Trajan*. Bucarest, 1879.
- Transilvania* (La Transylvanie). Feuille de l'Association transylvaine pour la littérature et la culture du peuple roumain. Kronstadt, 1868, 1872, 1877, etc.
- Viața Nouă* (La Vie Nouvelle). Bucarest, 1905-1906.
- Viața românească* (La Vie roumaine). Iassy, 1906.

Nous n'avons trouvé que relativement peu d'ouvrages s'intéressant à la question dont nous nous occupons dans le présent travail. Nos recherches bibliographiques furent très difficiles et nous réclamèrent beaucoup de temps.

Nous remercions vivement toutes les personnes qui, directement ou indirectement, ont contribué à nous rendre plus facile l'achèvement de ce travail et spécialement celles qui ont bien voulu nous prêter des livres.

Nous remercions encore MM. les fonctionnaires de la Bibliothèque Nationale de Paris et MM. Al. Obedenaru et N. Zaharia de la bibliothèque de l'*« Académie Roumaine »* de Bucarest qui furent des aides précieux pour nous dans nos recherches bibliographiques.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION.....	7
 A	
L'ancienne Direction.....	11
Physionomie de la littérature roumaine et du mouvement intellectuel avant 1860.....	13
§ 1. — Le courant slave. Le courant hellénique. Les chroniqueurs. Naissance de la poésie roumaine. Principaux représentants de la poésie. Les écrivains populaires.....	13-18
§ 2. — L'école latiniste de Transylvanie. Ses origines. L'importance et la tendance de l'école latiniste. Klein, Šinkaï et Major; leur activité et leurs exagérations.....	18-25
§ 3. — Pénétration des idées de la Révolution Française. Activité littéraire et réformes linguistiques. Asakî et Héliade-Rădulescu. Influence russe. Précurseurs de la critique (Negrucci, Cogălniccanu, Russo). Progrès de l'histoire. Progrès de la poésie. Les romantiques roumains : Bolintineanu et Alexandrescu.....	25-30
 B	
La nouvelle Direction.....	31
La Société littéraire « Junimea ».....	33
I. — <i>Considérations générales.....</i>	33
§ 1. — Union étroite entre la politique et le mouvement littéraire. Transition de l'ancien au nouveau régime. Introduction hâtive des réformes et conséquences. Iassy centre littéraire, Bucarest centre politique. Les périodiques :	

différences entre l'esprit des journaux quotidiens et celui des revues littéraires.....	33-37
§ 2. — Fondation de la « Junimea ». Membres. Conférences populaires. Organisation, séances, discussions, lectures.....	37-42
II. — <i>Les conférences populaires</i>	43
§ 1. — Conférences des membres de la « Junimea ». Etat de l'enseignement secondaire et supérieur. Nécessité des conférences.....	43-45
§ 2. — Choix et unité des sujets. Quelques conférences. Elles ne répondraient pas à leur but. L'auditoire de ces conférences.....	45-47
III. — <i>Les « Causeries littéraires », revue de la « Junimea ».</i>	49
§ 1. — L'importance et le but critique de la revue. Valeur des publications.....	49-51
§ 2. — Programme de la revue. Sévérité des critiques. Les autres périodiques suivent bientôt le genre de critique des <i>Causeries littéraires</i> . Appel aux écrivains. L'esprit de la revue. Début d'une nouvelle direction.....	52-54
IV. — <i>Sur l'influence allemande</i>	55
§ 1. — L'avènement au trône de Charles de Hohenzollern favorise l'influence allemande. Les Roumains plus préparés s'assimilent sérieusement les connaissances acquises par cette influence qui s'exerce plutôt dans la philologie et l'histoire.....	55-57
§ 2. — La « Junimea » favorise l'influence allemande. Lutte entre l'influence française et allemande ; elles diminuent d'importance. La littérature nationale gagne du terrain. Sur l'imitation. Sur l'erreur de considérer la culture allemande comme supérieure à la culture française.....	57-60
V. — <i>La « Junimea » et les Nationalistes</i>	61
§ 1. — Attaques de la « Junimea » contre les mauvais écrivains et les faux nationalistes. La ralleerie, arme de combat contre les Nationalistes. La « Fraction libérale et indépendante » et ses attaques contre la « Junimea ».....	61-64

§ 2. — Différence entre la manière de combattre des Nationalistes et de la « Junimea ». Fatuité et exagération des Nationalistes. La « Junimea » demande l'étude du passé pour rétablir la vérité historique altérée par les Nationalistes.	
Aperçu de l'activité de la « Junimea »	64-66
VI. — <i>La « Junimea » et les réformes orthographiques.</i>	67
§ 1. — Substitution de l'alphabet latin à l'alphabet cyrillien. Difficulté de la substitution. Préoccupations lexicographiques : Enrichissement et épuration de la langue. Exagérations	67-69
§ 2. — Les latinistes. Timotei Cipariu et August Treb. Laurian. Leur activité et leurs exagérations. Retour à la langue latine	69-74
§ 3. — Système orthographique de Cipariu	74-76
§ 4. — Etude de Maiorescu sur l'écriture. L'orthographe de Maiorescu et de la « Junimea ». Maiorescu donne des règles pour la transcription de l'alphabet slave en lettres latines	76-80
§ 5. — Maiorescu attaque les étymologistes. Autres philologues de la « Junimea ». Faiblesse des réponses des étymologistes. Opinions des érudits étrangers sur la transcription	80-84
§ 6. — Le droit public de Barnuțiu. Critique de Maiorescu. Ses conclusions sur l'œuvre de Barnuțiu. Protestations des patriotes	84-87
§ 7. — Le phonétisme extrême de A. Pumnul. Sa terminologie et son orthographe. Critique de ce système	87-90
§ 8. — Le système italiéniste d'Héliade Rădulescu. Ses opinions sur la parenté des langues roumaine et italienne. Application des réformes qu'il préconise. Rôle d'Héliade dans la question de l'orthographe	90-92
VII. — <i>La « Junimea » et l'« Académie Roumaine ».</i>	93
§ 1. — Fondation de la Société Académique. Elle adopte le système étymologique de Cipariu. Démission de Maiorescu et d'Alexandri. Faute de l'Académie	93-96
§ 2. — Le dictionnaire de l'Académie. Exagérations	

des auteurs de ce dictionnaire. Le glossaire. Critiques contre le dictionnaire. Affirmations de Cipariu.....	96-98
§ 3. — Maiorescu et Alexandri rappelés à l'Acadé- mie. On incline pour l'orthographe de la « Junimea ». Commission orthographique. Maiorescu présente un rapport à l'Académie. Points essen- tiels du rapport. Triomphe orthographique de la « Junimea ».....	98-102
§ 4. — La question des néologismes. Théorie du slaviste Cihac. Impossibilité de rejeter tous les mots slaves. Critique de Quintescu contre l'épurement de la langue. Autres critiques de la « Junimea ». Solution de Maiorescu. Nou- veau succès de la « Junimea ».....	102-106
VIII. — <i>De la littérature populaire</i>	107
§ 1. — La « Junimea » oppose aux latinistes la lan- gue de la littérature populaire. Caractères de cette littérature. Les deux sortes d'œuvres de littérature populaire. Importance de l'étude de cette littérature.....	107-110
§ 2. — Beauté et sincérité des productions popu- laires.....	110-112
§ 3. — Les läutarii dépositaires des chants natio- naux. La collection d'Alexandri. Mérites de la langue populaire.....	112-114
§ 4. — Intérêt de la « Junimea » pour la littérature populaire. Qualités et défauts du recueil d'Alexandri. Autres collections des membres de la « Junimea ». Influence de la musique.	114-117
IX. — <i>La critique générale de la « Junimea »</i>	119
§ 1. — Opinions de la « Junimea » sur la littéra- ture antérieure à 1860. La critique de Maio- rescu. Ses principes. Critiques des autres mem- bres de la « Junimea ».....	119-122
§ 2. — Doctrine littéraire et artistique de la « Junimea ». Le beau dans la littérature ; son absence dans la littérature roumaine. La « Junimea » provoque le goût pour le beau. La « Junimea » contre le patriotisme exagéré comme source	

d'inspiration poétique.....	122-126
§ 3. — Etude de Maiorescu sur la poésie roumaine.	
L'art pour l'art. Coup d'œil sur la littérature poétique. Infériorité de la poésie.....	126-132
§ 4. — Condition idéale et condition matérielle de la poésie. Règles esthétiques de Maiorescu. Les trois qualités idéales de la poésie. L'agencement des mots. Conclusions.....	132-137
§ 5. — Critique de l'étude de Maiorescu. Observations de Panu, etc. Contre-critique de l'étude de Aron Densușianu : Ses accusations et sa tendance.....	137-141
§ 6. — Critique des germanismes dans la langue roumaine des journaux de l'Autriche-Hongrie. Réponses des revues de Transylvanie.....	141-144
§ 7. — Maiorescu, après une réplique sommaire, fait la critique de toutes les institutions. Il s'élève contre ceux qui refusent de reconnaître les erreurs. Exagérations de Maiorescu. Reproches adressés à sa critique. L'opinion de la « Junimea » sur la « Constitution ». Son patriottisme.....	144-149
X. — <i>La critique des périodiques</i>	151
§ 1. — Critique de la « Junimea » contre tous les périodiques du pays. L'antagonisme entre Iassy et Bucarest. Revues éphémères.....	151-154
§ 2. — Lutte littéraire entre les <i>Causeries littéraires</i> et la <i>Revue Contemporaine</i> . L'ivresse des mots. Réponses de la <i>Revue Contemporaine</i> . Caractère satirique de la polémique..	154-159
§ 3. — Côté plaisant de la lutte. Hasdeu et la « Junimea ». Les revues historiques de Bucarest et le rapprochement entre Bucarest et Iassy. Critiques des livres didactiques....	159-163
XI. — <i>Aperçu de l'activité littéraire des écrivains de la « Junimea » et des collaborateurs de sa revue</i>	165
§ 1. — Les articles de Maiorescu sur la nouvelle direction. Vérité et sincérité des écrivains. Autres traits caractéristiques de la nouvelle	

- direction. Le mouvement n'est pas dû uniquement à la « Junimea »..... 165-168
- § 2. — Bucarest oppose ses talents à l'école de Iassy. Impulsion donnée aux études scientifiques. Maiorescu reprenant la critique contre l'ancien régime proclame l'existence du nouveau..... 168-171
- § 3. — Les partisans de l'ancienne direction désirent une conciliation avec la nouvelle. Impossibilité d'y arriver. Poètes et prosateurs de la « Junimea »..... 171-174
- § 4. — Basile Alexandri : son influence, son originalité, son œuvre et ses qualités. La poésie et le théâtre d'Alexandri..... 174-181
- § 5. — Michel Eminescu : son influence, son pessimisme, ses poésies. Son opinion sur le passé, la vie, la religion et l'amour. Evolution de son talent. Les qualités de son œuvre. Eminescu romantique. Sa prose. Critiques. Coup d'œil sur l'évolution de la poésie..... 181-189
- § 6. — Samson Bodnărescu : ses poésies lyriques et dramatiques. Femmes-poètes : Mathilde Cugler, Maria Suciu, Veronica Micle. Poètes secondaires : Th. Ţerbănescu, Dém-Pétrino..... 189-194
- § 7. — La prose de la nouvelle direction. Maiorescu embrasse tout le mouvement littéraire du pays. Denis Marțian ; I. Strat ; Alexandre Odobescu : supériorité de sa prose, son activité scientifique et littéraire, ses études archéologiques..... 194-198
- § 8. — I. Slavici ; P.-P. Carp ; Etienne Vărgolici ; B. Burla ; J. Negrucci ; leur activité..... 198-201
- § 9. — A.-D. Xenopol : son histoire des Roumains. Ses articles dans les *Causeries littéraires*. Réfutation des théories de Roesler..... 201-206
- § 10. — V. Pogor ; Anton Naum ; Miron Pompiliu ; Olănescu-Ascanio. Autres poètes de la « Junimea »..... 207-211
- § 11. — Auteurs dramatiques originaux et traducteurs : Olănescu ; Bengescu-Dabija ; Caragiale

et ses comédies. — L'histoire : Georges Panu ; autres historiens. — Critique littéraire.— Droit et économie politique. Jean Ghica. A. Lambrior. Jean Creangă et Ispirescu. N. Gane. Autres nouvellistes. Etudes littéraires et scientifiques.	
Philosophie : B. Conta.....	211-218
XII. — <i>Courants adversaires de la « Junimea »</i>	219
§ 1. — Les Socialistes et leur revue. I. Nădejde ; Mille ; Morțun ; etc. Gherea-Dobrogeanu : son activité critique ; sa polémique avec Maiorescu. Ses observations contre la « Junimea ». Il jette les bases d'une nouvelle critique.....	219-224
§ 2. — Hasdeu, antagonisme entre lui et Maiorescu. Activité philologique, littéraire et historique de Hasdeu. Le courant français de Bucarest : Gr. Grandea, Michel Zamphirescu, etc.....	224-228
CONCLUSION	229-231

C

APPENDICE.....	233
<i>Le groupe politique « Junimiste »</i>	235
La « Junimea », parti politique. Discussion par les <i>Causeries littéraires</i> de certains actes du Parlement. Les principes politiques des « Junimistes ». Les membres de la « Junimea » au Parlement. La pétition de Iassy. Politique extérieure. Arrivée des Junimistes au pouvoir.....	235-241
INDEX ALPHABÉTIQUE.....	243-248
BIBLIOGRAPHIE	249-262



ERRATA

Page	ligne	au lieu de	lisez
18	22	l'éducation morale.	l'éducation morale du peuple.
27	30	contrat forcé...	contact forcé
27	32	Autioch-Cautemir	Antioch-Cantémir
43	26	assurât	assumât.
79	26	presque fermée	presque fermée).
90	16	né essaire	nécessaire
95	2	ettre	lettre
156	{ 33	encore ragent	encouragent.
157	{ 1		
191	15	<i>Ce meurtrier</i>	<i>Le meurtrier.</i>
228	18	elle suscita à des	elle suscita des

POUR LES RÉFÉRENCES

Page	note	ligne	au lieu de	lisez
16	2	8	sur le	sur les
17	1	4		Ajoutez : (<i>Gh. Lazăr et l'école roumaine</i> , Annales de l'Académie, IV, 1872, p. 111.)
18	2	3.	...	Ajoutez : Bogdan-Duică, <i>Le Semeur</i> , 1905, IV, Nos 39 et 40.
18	2	1	(1794-1837)	(1794-1854)
18	3	2	Delcanu	Deleanu
22	2	3	<i>contem latio</i>	<i>contemplatio</i>
29	3	10	13, IV, p. 116	13 ; V, p. 116.
76	1 et 4	1	<i>Romania</i>	<i>Romania</i>
80	2	1	"	"
95	1	1	<i>Amalitica</i>	<i>Analitica</i>
180	3	1	<i>Caus. lit.</i> , p. 394.	<i>Caus. lit.</i> IX, p. 394.
186	4	1	Gherea-Dolvogeanu	Gherea-Dobrogeanu
209	2	8	Lăpușneanu	Lăpușneanu.
209	2	8	OE Nenițescu	I. Nenițescu

POUR LA BIBLIOGRAPHIE

250	29	} stiințific ou stiuta	stiințific ou stiință.
251	6		
252	37		
253	39		"
254	21	Schite	Schițe
259	22	<i>Victii și însemențăii</i>	<i>Vicții și fusemnătății</i>
259	26	Condimpurană	Contimpurană
260	25	chronică română	cronică română.
260	29	Prefată	Prefață